This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 1755

LE PAYSAN PARVENU, OU LES MÉMOIRES DE M***.

Par M. DE *MARIVAUX.*

PREMIERE PARTIE.

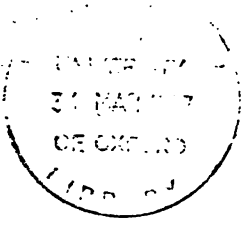
Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,

Chez PRAULT, Pere, Quai de Gêvres au Paradis.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



LE PAYSAN PARVENU,

OU

LES MEMOIRES DE M***

LE titre que je donne à mes Mémoires annonce ma naiſſance ; je ne l'ai jamais diſſimulée à qui me l'a demandée, & il ſemble qu'en tout tems, Dieu ait récompenſé ma franchiſe là-deſſus ; car je n'ai pas remarqué, qu'en aucune occaſion, on en ait eu moins d'égard & moins d'eſtime pour moi.

Jai pourtant vu nombre de ſots

qui n'avoient & ne connoiſſoient point d'autre mérite dans le monde, que celui d'être nés nobles, ou dans un rang diſtingué. Je les entendois mépriſer beaucoup de gens qui valoient mieux qu'eux, & cela ſeulement parcequ'ils n'étoient pas Gentilshommes; mais c'eſt que ces gens qu'ils mépriſoient, reſpectables d'ailleurs par mille bonnes qualités, avoient la foibleſſe de rougir eux-mêmes de leur naiſſance, de la cacher, & de tâcher de s'en donner une qui embrouillât la véritable, & qui les mît à couvert du dédain du monde.

Or, cet artifice-là ne réuſſit preſque jamais : on a beau déguiſer la vérité là-deſſus, elle ſe venge tôt ou tard des menſonges dont on a voulu la couvrir; & l'on eſt toûjours trahi par un infinité d'évenemens qu'on ne ſçauroit ni parer ni prévoir : jamais je ne vis, en pareille matiere, de vanité qui fît une bonne fin.

C'eſt une erreur au reſte, que de penſer qu'une obſcure naiſſance vous aviliſſe, quand c'eſt vous-même qui l'avouez, & que c'eſt de vous qu'on la ſçait. La malignité des hommes vous laiſſe là ; vous la fruſtrez de ſes droits ; elle ne voudroit que vous humilier, & vous faites ſa charge ; vous vous humiliez vous-même, elle ne ſçait plus que dire.

Les Hommes ont des mœurs malgré qu'ils en aient ; ils trouvent qu'il eſt beau d'affronter leurs mépris injuſtes : cela les rend à la raiſon. Ils ſentent, dans ce courage, une nobleſſe qui les fait taire ; c'eſt une fierté ſenſée, qui confond une orgueil impertinent.

Mais c'eſt aſſez parler là-deſſus. Ceux que ma réflexion regarde ſe trouveront bien de m'en croire.

La coutume, en faiſant un Livre, c'eſt de commencer par un petit préambule, & en voilà un. Revenons à moi.

Le récit de mes avantures ne ſera pas inutile à ceux qui aiment à s'inſtruire. Voilà en partie ce qui fait que je les donne ; je cherche auſſi à m'amuſer moi-même.

Je vis dans une campagne, où je me ſuis retiré, & où mon loiſir m'inſpire un eſprit de réflexion que je vais exercer ſur les évenemens de ma vie. Je les écrirai du mieux que je pourrai : chacun a ſa façon de s'exprimer, qui vient de ſa façon de ſentir.

Parmi les faits que j'ai à raconter, je crois qu'il y en aura de curieux, qu'on me paſſe mon ſtyle en leur faveur ; j'oſe aſſurer qu'ils ſont vrais. Ce n'eſt point ici une Hiſtoire forgée à plaiſir, & je crois qu'on le verra bien.

Pour mon nom, je ne le dis point : on peut s'en paſſer ; ſi je le diſois, cela me gêneroit dans mes récits.

Quelques perſonnes pourront me reconnoître, mais je les ſçais

diſcrettes, elles n'en abuſeront point. Commençons.

Je ſuis né dans un village de la Champagne, & ſoit dit en paſſant, c'eſt au vin de mon Pays que je dois le commencement de ma fortune.

Mon pere étoit le Fermier de ſon Seigneur, homme extrêmement riche, (je parle de ce Seigneur,) & à qui il ne manquoit que d'être noble, pour être Gentilhomme.

Il avoit gagné ſon bien dans les affaires; s'étoit allié à d'illuſtres Maiſons par le mariage de deux de ſes fils, dont l'un avoit pris le parti de la Robe, & l'autre, de l'Epée.

Le pere & les fils vivoient magnifiquement: ils avoient pris des noms de Terres, & du véritable, je crois qu'ils ne s'en ſouvenoient plus eux-mêmes.

Leur origine étoit comme enſevelie ſous d'immenſes richeſſes.

On la connoiſſoit bien, mais on n'en parloit plus. La nobleſſe de leurs alliances avoit achevé d'étourdir l'imagination des autres ſur leur compte ; de ſorte qu'ils étoient confondus avec tout ce qu'il y avoit de meilleur à la Cour & à la Ville. L'orgueil des hommes, dans le fond, eſt d'aſſez bonne compoſition ſur certains préjugés; il ſemble que lui-même il en ſente le frivole.

C'étoit-là leur ſituation, quand je vins au monde. La Terre Seigneuriale, dont mon pere étoit le Fermier, & qu'ils avoient acquiſe, n'étoit conſidérable que par le vin qu'elle produiſoit en aſſez grande quantité.

Ce vin étoit le plus exquis du Pays, & c'étoit mon frere aîné, qui le conduiſoit à Paris chez notre Maître : car nous étions trois enfans, deux garçons, & une fille ; & j'étois le cadet de tous.

Mon aîné, dans un de ſes voya-

ges à Paris, s'amouracha de la veuve d'un Aubergiſte, qui étoit à ſon aiſe, dont le cœur ne lui fut pas cruel, & qui l'épouſa avec ſes droits, c'eſt-à-dire, avec rien.

Dans la ſuite, les enfans de ce frere ont eu grand beſoin que je les reconnuſſe pour mes neveux; car leur pere, qui vit encore, qui eſt actuellement avec moi, & qui avoit continué le métier d'Aubergiſte, vit, en dix ans, ruiner ſa maiſon par les diſpoſitions de ſa femme.

A l'égard de ſes fils, mes ſecours les ont mis aujourd'hui en poſture d'honnêtes gens: ils ſont bien établis; & malgré cela, je n'en ai fait que des ingrats, parceque je leur ai reproché qu'ils étoient trop glorieux.

En effet, ils ont quitté leur nom, & n'ont plus de commerce avec leur pere, qu'ils venoient autrefois voir de tems en tems.

Qu'on me permette de dire ſur

eux encore un mot ou deux.

Je remarquai leur fatuité à la derniere visite qu'ils lui rendirent. Ils l'appellerent *Monsieur* dans la conversation. Le bon homme, à ce terme, se retourna, s'imaginant qu'ils parloient à quelqu'un qui venoit & qu'il ne voyoit pas.

Non, non, lui dis-je alors, il ne vient personne, mon frere, & c'est à vous à qui l'on parle: A moi! reprit-il. Hé pourquoi cela? Est-ce que vous ne me connoissez plus, mes enfans? Ne suis-je pas votre pere? Oh leur pere, tant qu'il vous plaira, lui dis-je, mais il n'est pas décent qu'ils vous appellent de ce nom là. Est-ce donc qu'il est malhonnête d'être le pere de ses enfans, reprit-il? Qu'est-ce que c'est que cette mode-la?

C'est, lui dis-je, que le terme de *mon pere* est trop ignoble, trop grossier; il n'y a que les petites gens qui s'en servent; mais chez les personnes aussi distinguées que

Meſſieurs vos fils, on ſupprime dans le diſcours toutes ces qualités triviales que donne la nature ; & au lieu de dire rûſtiquement, *mon pere*, comme le menu peuple, on dit *Monſieur*, cela a plus de dignité.

Mes neveux rougirent beaucoup de la critique que je fis de leur impertinence ; leur pere ſe fâcha, & ne ſe fâcha pas en Monſieur, mais en vrai pere, & en pere Aubergiſte.

Laiſſons-là mes neveux, qui m'ont un peu détourné de mon Hiſtoire ; & tant mieux, car il faut qu'on s'accoûtume de bonne heure à mes digreſſions ; je ne ſçais pas pourtant ſi j'en ferai de fréquentes, peut-être que oui, peut-être que non ; je ne répons de rien : je ne me gênerai point, je conterai toute ma vie ; & ſi j'y mêle autre choſe, c'eſt que cela ſe préſentera ſans que je le cherche.

J'ai dit, que c'étoit mon frere

aîné qui conduiſoit chez nos Maîtres le vin de la Terre, dont mon pere avoit ſoin.

Or, ſon mariage le fixant à Paris, je lui ſuccedai dans ſon emploi de conducteur de vin.

J'avois alors dix-huit à dix-neuf ans : on diſoit, que j'étois beau garçon, beau comme peut l'être un Payſan, dont le viſage eſt à la merci du hâle de l'air, & du travail des champs. Mais, à cela près, j'avois effectivement aſſez bonne mine ; ajoutez-y je ne ſçais quoi de franc dans ma phyſionomie, l'œil vif, qui annonçoit un peu d'eſprit, & qui ne mentoit pas totalement.

L'année d'après le mariage de mon frere, j'arrivai donc à Paris avec ma voiture, & ma bonne façon ruſtique.

Je fus ravi de me trouver dans cette grande Ville ; tout ce que j'y voyois, m'étonnoit moins qu'il ne me divertiſſoit ; ce qu'on ap-

pelle le grand monde, me paroiſſoit plaiſant.

Je fus fort bien venu dans la Maiſon de notre Seigneur. Les domeſtiques m'affectionnerent tout d'un coup : je diſois hardiment mon ſentiment ſur tout ce qui s'offroit à mes yeux ; & ce ſentiment avoit, aſſez ſouvent, un bon ſens villageois, qui faiſoit qu'on aimoit à m'interroger.

Il n'étoit queſtion que de Jacob pendant les cinq ou ſix premiers jours que je fus dans la maiſon. Ma Maîtreſſe même voulut me voir, ſur le récit que ſes femmes lui firent de moi.

C'étoit une femme qui paſſoit ſa vie dans toutes les diſſipations du grand monde, qui alloit aux Spectacles, ſoupoit en ville, ſe couchoit à quatre heures du matin, ſe levoit à une heure après midi ; qui avoit des amans, qui les recevoit à ſa toilette, qui y liſoit les billets doux qu'on lui envoyoit,

& puis les laiſſoit traîner par tout ; les liſoit qui vouloit : mais on n'en étoit point curieux ; ſes femmes ne trouvoient rien d'étrange à tout cela ; le mari ne s'en ſcandaliſoit point. On eût dit, que c'étoit-là pour une femme, des dépendances naturelles du mariage. Madame, chez elle, ne paſſoit point pour coquette, elle ne l'étoit point non plus, car elle l'étoit ſans réflexion, ſans le ſçavoir; & une femme ne dit point qu'elle eſt coquette, quand elle ne ſçait pas qu'elle l'eſt, & qu'elle vit dans ſa coquetterie, comme on vivroit dans l'état le plus décent & le plus ordinaire.

Telle étoit notre Maîtreſſe, qui menoit ce train de vie tout auſſi franchement qu'on boit, & qu'on mange ; c'étoit, en un mot, un petit libertinage de la meilleure foi du monde.

Je dis petit libertinage, & c'eſt dire ce qu'il faut : car, quoiqu'il fût fort franc de ſa part, & qu'elle

n'y refléchît point, il n'en étoit pas moins ce que je dis.

Du reſte, je n'ai jamais vu une meilleure femme; ſes manieres reſſembloient à ſa phyſionnmie, qui étoit toute ronde.

Elle étoit bonne, généreuſe; ne ſe formaliſoit de rien, familiere avec ſes domeſtiques, abregeant les reſpects des uns, les réverences des autres; la franchiſe, avec elle, tenoit lieu de politeſſe. Enfin, c'étoit un caractere ſans façon. Avec elle, on ne faiſoit point de fautes capitales, il n'y avoit point de réprimandes à eſſuyer, elle aimoit mieux qu'une choſe allât mal, que de ſe donner la peine de dire qu'on la fît bien. Aimant de tout ſon cœur la vertu, ſans inimitié pour le vice, elle ne blâmoit rien, pas même la malice de ceux qu'elle entendoit blâmer les autres. Vous ne pouviez manquer de trouver éloge ou grace auprès d'elle; je ne lui ai jamais

vu haïr que le crime, qu'elle haïssoit peut-être plus fortement que personne. Au demeurant, amie de tout le monde, & sur-tout de toutes les foiblesses qu'elle pouvoit vous connoître.

Bon jour, mon garçon, me dit-elle, quand je l'abordai. Hé-bien, comment te trouves-tu à Paris? & puis se tournant du côté de ses femmes: Vraiment, ajouta-telle, voilà un Payſan de bonne mine.

Bon, Madame, lui répondis-je, je ſuis le plus malfait de notre village: Va, va, me dit-elle, tu ne me parois ni ſot, ni mal bâti, & je te conſeille de reſter à Paris, tu y deviendras quelque choſe.

Dieu le veuille, Madame, lui répartis-je; mais j'ai du mérite & point d'argent, cela ne joue pas enſemble.

Tu as raiſon, me dit-elle en riant, mais le tems remédiera à cet inconvenient; demeure ici, je te mettrai auprès de mon neveu,

qui arrive de Province, & qu'on va envoyer au collége, tu le ſerviras.

Que le Ciel vous le rende, Madame, lui répondis-je ; dites-moi ſeulement ſi cela vaut fait, afin que je l'écrive à notre pere : je me rendrai ſi ſçavant, en le voyant étudier, que je vous promets de ſçavoir quelque jour vous dire la ſainte Meſſe. Hé ! que ſçait-on ? Comme il n'y a que chance dans ce monde, ſouvent on ſe trouve Evêque ou Vicaire, ſans ſçavoir comment cela s'eſt fait.

Ce diſcours la divertit beaucoup, ſa gaieté ne fit que m'animer ; je n'étois pas honteux des bétiſes que je diſois, pourvu qu'elles fuſſent plaiſantes : car, à travers l'épaiſſeur de mon ignorance, je voyois qu'elles ne nuiſoient jamais à un homme qui n'étoit pas obligé d'en ſçavoir davantage, & même qu'on lui tenoit compte d'avoir le courage de répliquer à quelque prix que ce fût.

Ce garçon-là eſt plaiſant, dit-elle, je veux en avoir ſoin ; prenez garde à vous, vous autres (& c'étoit à ſes femmes à qui elle parloit,) ſa naïveté vous réjouit aujourd'hui, vous vous en amuſez comme d'un Payſan ; mais ce Payſan deviendra dangereux, je vous en avertis.

O repliquai-je, Madame, il n'y a que faire d'attendre après cela ; je ne deviendrai point, je ſuis tout devenu ; ces Demoiſelles ſont bien jolies, & cela forme bien un homme ; il n'y a point de village qui tienne, on eſt tout d'un coup né natif de Paris, quand on les voit.

Comment ? dit-elle, te voilà déja galant ; & pour laquelle te déclarerois-tu ? (elles étoient trois.) Javote eſt une jolie blonde, ajouta-t-elle : Et Mademoiſelle Geneviéve une jolie brune, m'écriai-je tout de ſuite.

Geneviéve, à ce diſcours, rougit un peu, mais d'une rougeur ; qui

qui venoit d'une vanité contente, & elle déguisa la petite satisfaction que lui donnoit ma préférence, d'un souris qui signifioit pourtant, je te remercie ; mais qui signifioit aussi, ce n'est que sa naïveté bouffonne qui me fait rire.

Ce qui est de sûr c'est que le trait porta ; & comme on le verra dans la suite, ma saillie lui fit dans le cœur une blessure sourde dont je ne négligeai pas de m'assurer : car je me doutai que mon discours n'avoit pas dû lui déplaire ; & dès ce moment-là, je l'épiai pour voir si je pensois juste.

Nous allions continuer la conversation, qui commençoit à tomber sur la troisiéme femme de Chambre de Madame, qui n'étoit ni brune, ni blonde, & qui n'étoit d'aucune couleur, & qui portoit un de ses visages indifférens, qu'on voit à tout le monde, & qu'on ne remarque à personne.

Déja je tâchois d'éviter de dire

mon ſentiment ſur ſon chapitre, avec un embarras mal-adroit & ingenu, qui ne faiſoit pas l'éloge de ladite perſonne, quand un des adorateurs de Madame entra, & nous obligea de nous retirer.

J'étois fort content du marché que j'avois fait de reſter à Paris. Le peu de jours que j'y avois paſſés, m'avoit éveillé le cœur, & je me ſentis tout d'un coup en appétit de fortune.

Il s'agiſſoit de mander l'état des choſes à mon pere, & je ne ſçavois pas écrire; mais je ſongeai à Mademoiſelle Geneviéve; & ſans plus déliberer, j'allai la prier d'écrire ma lettre.

Elle étoit ſeule, quand je lui parlai, & non ſeulement elle l'écrivit, mais ce fut de la meilleure grace du monde.

Ce que je lui dictois, elle le trouvoit ſpirituel, & de bon ſens, & ne fit que rectifier mes expreſſions.

Profite de la bonne volonté de

Madame, me dit-elle enſuite, j'augure bien de ton avanture. Hé-bien, Mademoiſelle, lui répondis-je, ſi vous mettez encore votre amitié par-deſſus, je ne me changerai pas contre un autre; car déja je ſuis heureux, il n'y a point de doute à cela, puiſque je vous aime. Comment! me dit-elle, tu maimes! Et qu'entens-tu par là, Jacob?

Ce que j'entens, lui dis-je, de la belle & bonne affection, comme un garçon, ſauf votre reſpect, peut l'avoir pour une fille auſſi charmante que vous; j'entens, que c'eſt bien dommage que je ne ſois qu'un chetif homme: car, mardi, ſi j'étois Roi, par exemple, nous verrions un peu, qui de nous deux ſeroit Reine; & comme ce ne ſeroit pas moi, il faudroit bien que ce fût vous: Il n'y a rien a refaire à mon dire.

Je te ſuis bien obligé de pareils ſentimens, me dit-elle d'un

ton badin ; & ſi tu étois Roi, cela mériteroit réflexion. Pardi, lui dis-je Mademoiſelle, il y a tant de gens par le monde, que les filles aiment, & qui ne ſont pas Rois ; n'y aura t'il pas moyen quelque jour d'être comme eux ?

Mais vraiment, me dit-elle, tu es preſſant ; où as-tu appris à faire l'amour ? Ma foi, lui dis-je, demandez-le à votre mérite ; je n'ai point eu d'autre maître d'école, & comme il me l'a appris, je le rends.

Madame là-deſſus appella Geneviéve, qui me quitta très-contente de moi, à vûe de pays, & me dit en s'en allant : Va, Jacob, tu feras fortune, & je le ſouhaite de tout mon cœur.

Grand merci, lui dis-je en la ſaluant d'un coup de chapeau, qui avoit plus de zéle que de bonne grace ; mais je me recommande à vous, Mademoiſelle. ne m'oubliez pas, afin de commencer tou-

jours ma fortune, vous la finirez quand vous pourrez. Cela dit, je pris la lettre, & la portai à la poſte.

Cet entretien, que je venois d'avoir avec Geneviéve, me mit dans une ſituation ſi gaillarde, que j'en devins encore plus divertiſſant que je ne l'avois été juſques-là.

Pour ſurcroît de bonne humeur, le ſoir du même jour on m'appella pour faire prendre ma meſure par le Tailleur de la Maiſon, & je ne ſcaurois dire combien ce petit évenement enhardit mon imagination, & la rendit ſemillante.

C'étoit Madame qui avoit eu cette attention pour moi.

Deux jours après, on m'apporta mon habit avec du linge & un chapeau, & tout le reſte de mon équipage. Un Laquais de la Maiſon, qui avoit pris de l'amitié pour moi, me friſa; j'avois d'aſſez beaux cheveux. Mon ſéjour à Paris m'a-

voit un peu éclairci le teint ; & ma foi, quand je fus équipé, Jacob avoit fort bonne façon.

La joie de me voir en ſi bonne poſture, me rendit la phyſionomie plus vive, & y jetta comme un rayon de bonheur à venir. Du moins tout le monde m'en prédiſoit, & je ne doutois point du ſuccès de la prédiction.

On me complimenta fort ſur mon bon air ; & en attendant que Madame fût viſible, j'allai faire eſſai de mes nouvelles graces ſur le cœur de Geneviéve, qui effectivement me plaiſoit beaucoup.

Il me parut qu'elle fut ſurpriſe de la mine que j'avois ſous mon attirail tout neuf : je ſentis moi-même, que j'avois plus d'eſprit qu'à l'ordinaire ; mais à peine cauſions-nous enſemble, qu'on, vint m'avertir, de la part de Madame, de l'aller trouver.

Cet ordre redoubla encore ma

reconnoiſſance pour elle ; je n'allai pas, je volai.

Me voilà, Madame, lui dis-je en entrant : je ſouhaiterois bien avoir aſſez d'eſprit pour vous remercier à ma fantaiſie ; mais je mourrai à votre ſervice, ſi vous me le permettez. C'eſt une affaire finie, je vous appartiens pour le reſte de mes jours.

Voilà qui eſt bien, me dit-elle alors ; tu es ſenſible, & reconnoiſſant, cela me fait plaiſir. Ton habit te ſied bien ; tu n'as plus l'air Villageois ; Madame, m'écriai-je, j'ai l'air de votre ſerviteur éternel, il n'y a que cela que j'eſtime.

Cette Dame alors me fit approcher, éxamina ma parure ; j'avois un habit uni, & ſans livrée. Elle me demanda qui m'avoit friſé, & me dit d'avoir toujours ſoin de mes cheveux, que je les avois beaux, & qu'elle vouloit que je lui fiſſe honneur. Tant que vous voudrez, quoique vous en aiez

de tout fait, lui dis-je : mais n'importe, abondance ne nuit point. Notez, que Madame venoit de se mettre à sa toilette, & que sa figure étoit dans un certain désordre assez piquant pour ma curiosité.

Je n'étois pas né indifférent, il s'en falloit beaucoup : cette Dame avoit de la fraîcheur, & de l'embonpoint, & mes yeux lorgnoient volontiers.

Elle s'en apperçut & sourit de la distraction qu'elle me donnoit ; moi je vis qu'elle s'en appercevoit, & je me mis a rire aussi d'un air que la honte d'être pris sur le fait, & le plaisir de voir, rendoient moitié niais, & moitié tendre ; & la regardant avec des yeux mêlés de tout ce que je dis là, je ne lui disois rien.

De sorte qu'il se passa alors entre nous deux, une petite scene muette, qui fut la plus plaisante chose du monde ; & puis se raccommodant

dant enſuite aſſez négligemment: A quoi penſes-tu, Jacob? me dit-elle: Hé! Madame, repris-je, je penſe qu'il fait bon vous voir, & que Monſieur a une belle femme.

Je ne ſçaurois dire dans quelle diſpoſition d'eſprit cela la mit, mais il me parut que la naïveté de mes façons ne lui déplaiſoit pas.

Les regards amoureux d'un homme du monde, n'ont rien de nouveau pour une jolie femme; elle eſt accoutumée à leurs expreſſions, & ils ſont dans un goût de galanterie qui lui eſt familier, de ſorte que ſon amour propre s'y amuſe comme à une choſe qui lui eſt ordinaire, & qui va quelquefois au-delà de la vérité.

Ici, ce n'étoit pas de même; mes regards n'avoient rien de galant, ils ne ſçavoient être que vrais. J'étois un Payſan, j'étois jeune, aſſez beau garçon; & l'hommage, que je rendois à ſes appas, venoit du pur plaiſir qu'ils me

faiſoient. Il étoit aſſaiſonné d'une ingenuité ruſtique, plus curieuſe à voir, & d'autant plus flateuſe, qu'elle ne vouloit point flater.

C'étoit d'autres yeux, une autre maniere de conſidérer, une autre tournure de mine, & tout cela enſemble me donnoit apparemment des agrémens ſinguliers dont je vis que Madame étoit un peu touchée.

Tu es bien hardi de me regarder tant? me dit-elle alors, toujours en ſouriant: Pardi, lui dis-je, eſt-ce ma faute, Madame? Pourquoi êtes-vous belle? Va-t-en, me dit-elle alors, d'un ton bruſque mais amical, je crois que tu m'en conterois, ſi tu l'oſois; & cela dit, elle ſe remit à ſa toilette, & moi je m'en allai, en me retournant toujours pour la voir. Mais elle ne perdit rien de vue de ce que je fis, & me conduiſit des yeux juſqu'à la porte.

Le ſoir même elle me préſenta

à ſon neveu, & m'inſtalla au rang de ſon domeſtique. Je continuai de cajoller Geneviéve. Mais depuis l'inſtant que je m'étois apperçu que je n'avois pas déplu à Madame même, mon inclination pour cette fille baiſſa de vivacité, ſon cœur ne me parut plus une conquête ſi importante, & je n'eſtimai plus tant l'honneur d'être ſouffert d'elle.

Geneviéve ne ſe comporta pas de même; elle prit tout de bon du goût pour moi, tant par l'opinion qu'elle avoit de ce que je pourrois devenir, que par le penchant naturel qu'elle ſe ſentit pour moi; & comme je la cherchois un peu moins, elle me chercha davantage. Il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit dans la Maiſon, & le Mari de Madame ne l'avoit pas encore remarquée.

Comme le Maître & la Maîtreſſe avoient chacun leur appartement, d'où, le matin, ils envoyoient ſçavoir comment ils ſe

portoient (& c'étoit-là presque tout le commerce qu'ils avoient ensemble) Madame, un matin, sur quelque légere indisposition de son mari, envoya Geneviéve, pour sçavoir de ses nouvelles.

Elle me rencontra sur l'escalier en y allant, & me dit de l'attendre. Elle fut très-long-tems à revenir, & revint les yeux pleins de coquetterie.

Vous voilà bien émerillonnée? Mademoiselle Geneviéve, lui dis-je, en la voyant; Oh, tu ne sçais pas, me dit-elle, d'un air gai, mais goguenard, si je veux, ma fortune est faite.

Vous êtes bien difficile de ne pas vouloir, lui dis-je? Oui, dit-elle, mais il y a un petit article qui m'en empêche, c'est que c'est à condition que je me laisserai aimer de Monsieur, qui vient de me faire une déclaration d'amour.

Cela ne vaut rien, lui dis-je, c'est de la fausse monnoie que

cette fortune-là; ne vous chargez point de pareille marchandise, & gardez la vôtre: Tenez, quand une fille s'est vendue, je ne voudrois pas la reprendre du Marchand pour un liard.

Je lui tins ce discours, parce que, dans le fond, je l'aimois toujours un peu, & que j'avois naturellement de l'honneur.

Tu as raison, me dit-elle, un peu déconcertée des sentimens que je lui montrois; aussi ai-je tourné le tout en pure plaisanterie; & je ne voudrois pas de lui, quand il me donneroit tout son bien.

Vous êtes-vous bien défendue au moins? lui dis-je, car vous n'étiez pas fort courroucée, quand vous êtes revenue: C'est, reprit-elle, que je me suis divertie de tout ce qu'il m'a dit. Il n'y aura pas de mal une autre fois de vous en mettre un peu en colere, répondis-je; cela sera plus sûr que

de se divertir de lui; car, à la fin, il pourroit bien se divertir de vous. En jouant, on ne gagne pas toujours, on perd quelquefois, & quand on est une fois en perte, tout y va.

Comme nous étions sur l'escalier, nous ne nous en dîmes pas davantage, elle rejoignit sa Maîtresse, & moi mon petit Maître qui faisoit un thême, ou plutôt à qui son Précepteur le faisoit, afin que la science de son Ecolier lui fît honneur, & que cet honneur lui conservât son poste de Précepteur, qui étoit fort lucratif.

Geneviéve avoit fait, à l'amour de son Maître, plus d'attention, qu'elle ne me l'avoit dit.

Ce Maître n'étoit pas un homme généreux: mais ses richesses, pour lesquelles il n'étoit pas né, l'avoient rendu glorieux, & sa gloire le rendoit magnifique. De sorte qu'il étoit extrêmement dépensier, surtout quand il s'agissoit de ses plaisirs.

Il avoit proposé un bon parti à Geneviéve, si elle vouloit consentir à le traiter en homme qu'on aime; elle me dit même, deux jours après, qu'il avoit débuté par lui offrir une bourse pleine d'or, & c'est la forme la plus dangereuse que puisse prendre le Diable pour tenter une jeune fille un peu coquette, & par-dessus le marché, intéressée.

Or, Geneviéve étoit encline à ces deux petits vices: ainsi, il auroit été difficile qu'elle eût plaisanté de bonne foi de l'amour en question; aussi ne la voyois-je plus que rêveuse, tant la vue de cet or & la facilité de l'avoir la tentoient; & sa sagesse ne disputoit plus le terrein qu'en reculant lâchement.

Monsieur (c'est le Maître de la Maison, dont je parle) ne se rebuta point du premier refus qu'elle avoit fait de ses offres; il avoit pénétré combien sa vertu en avoit

été affoiblie; de sorte qu'il revint à la charge encore mieux armé que la premiere fois, & prit contr'elle un renfort de mille petits ajustemens qu'il la força d'accepter sans conséquence; & des ajustemens tout achetés, tout prêts à être mis, sont bien aussi séduisans que l'argent même avec lequel on les achette.

De dons en dons toujours reçus & donnés sans conséquence, tant fut procédé, qu'il devoit enfin lui fonder une pension viagere, à laquelle seroit ajouté un petit ménage clandestin qu'il promettoit de lui faire, si elle vouloit sortir d'auprès de sa Maîtresse.

J'ai sçu tout le détail de ce traité impur, dans une lettre que Geneviéve perdit, & qu'elle écrivoit à une de ses Cousines, qui ne subsistoit, autant que j'en pus juger, qu'au moyen d'un traité dans le même goût, qu'elle avoit passé avec un riche Vieillard: car cette lettre parloit de lui.

A l'esprit d'intérêt qui possedoit Geneviéve, se joignoit encore une tentation singuliere, & cette tentation, c'étoit moi.

J'ai dit, qu'elle en étoit venue à m'aimer véritablement. Elle croyoit aussi que je l'aimois beaucoup, non sans se plaindre pourtant de je ne sçais quelle indolence où je restois souvent quand j'aurois pu la voir, mais je raccommodois cela par le plaisir que je lui marquois en la voyant; & du tout ensemble, il résultoit que je l'aimois, comme c'étoit la vérité, mais d'un amour assez tranquille.

Dans la certitude où elle en étoit, & dans la peur qu'elle eut de me perdre, (car elle n'avoit rien, ni moi non plus,) elle songea que les offres de Monsieur, que son argent, & le bien qu'il promettoit de lui faire, seroient des moyens d'accélerer notre mariage. Elle espera que sa fortune, quand elle en jouiroit, me tente-

roit à mon tour, & me feroit surmonter les premiers dégoûts que je lui en avois montrés.

Dans cette pensée, Geneviéve répondit aux discours de son Maître avec moins de rigueur qu'à l'ordinaire, & se laissa ouvrir la main pour recevoir l'argent qu'il lui offroit toujours.

En pareil cas, quand le premier pas est fait, on a le pied levé pour en faire un second, & puis on va son chemin.

La pauvre fille reçut tout; elle fut comblée de présens; elle eut de quoi se mettre à son aise: & quand elle se vit en cet état, un jour que nous nous promenions ensemble dans le Jardin de la Maison, Monsieur continue de me poursuivre, me dit-elle adroitement, mais d'une maniere si honnête, que je ne sçaurois m'en scandaliser; quant à moi, il me suffit d'être sage, &, sauf ton meilleur avis, je crois que je ne se-

rois pas si mal de profiter de l'humeur libérale où il est pour moi; il sçait bien que son amour est inutile; je ne lui cache pas qu'il n'aboutira à rien : Mais n'importe, me dit-il, je suis bien aise que tu ayes de quoi te ressouvenir de moi, prens ce que je te donne, cela ne t'engagera à rien. Jusqu'ici j'ai toujours refusé, ajouta-t-elle, & je crois que j'ai mal raisonné. Qu'en dis-tu? C'est mon Maître, il a de l'amitié pour moi; car amitié ou amour, c'est la même chose, de la maniere dont j'y répons; il est riche: Hé! pardi, c'est comme si ma Maitresse vouloit me donner quelque chose, & que je ne voulusse pas. N'est-il pas vrai? parle.

Moi! repliquai-je totalement rebuté des dispotions où je la voyois & résolu de la laisser pour ce qu'elle valoit, si les choses vont comme vous le dites, cela est à merveille; on ne refuse point ce qu'une Maîtresse nous donne, &

dès que Monsieur ressemble à une Maîtresse, que son amour n'est que de l'amitié, voilà qui est bien. Je n'aurois pas deviné cette amitié-là, moi: j'ai cru, qu'il vous aimoit, comme on aime à l'ordinaire une jolie fille; mais dès qu'il est si sage, & si discrete personne, allez hardiment; prenez seulement garde de broncher avec lui, car un homme est toujours traître.

Oh, me dit-elle, je sçais bien à quoi m'en tenir. Et elle avoit raison, il n'y avoit plus de conseil à prendre, & ce qu'elle m'en disoit, n'étoit que pour m'apprivoiser petit à petit sur la matiere.

Je suis charmée, me dit-elle en me quittant, que tu sois de mon sentiment: Adieu, Jacob. Je vous salue, Mademoiselle, lui répondis-je, & je vous fais mes complimens de l'amitié de votre amant; c'est un honnête homme d'être si amoureux de votre personne, sans se soucier d'elle: bon jour, jus-

qu'au revoir, que le Ciel vous conduiſe.

Je lui tins ce diſcours d'un air ſi gai en la quittant, qu'elle ne ſentit point que je me moquois d'elle.

Cependant l'amour de Monſieur pour Geneviéve éclata un peu dans la maiſon. Les femmes de chambre ſes Compagnes en murmurerent moins peut-être par ſageſſe que par envie.

Voilà qui eſt bien vilain, bien impertinent! me diſoit Toinette, qui étoit la jolie blonde dont j'ai parlé. Chut! lui répondis-je. Point de bruit, Mademoiſelle Toinette. Que ſçait-t-on ce qui peut arriver? Vous avez auſſi-bien qu'elle un viſage fripon. Monſieur a les yeux bons; c'eſt aujourd'hui le tour de Geneviéve pour être aimée; ce ſera peut-être demain le vôtre; & puis de toutes les injures que vous dites contre-elle, qu'en arrivera-t-il? Croyez-moi; un peu

de charité pour l'amour de vous, ſi ce n'eſt pas pour l'amour d'elle.

Toinette ſe fâcha de ma réponſe & alla s'en plaindre à Madame en pleurant, mais c'étoit mal s'adreſſer pour avoir juſtice. Madame éclata de rire au récit naïf qu'elle lui fit de notre converſation; la tournure que j'avois donnée à la choſe, fut tout-à-fait de ſon goût, il n'y avoit rien de mieux ajuſté à ſon caractere.

Elle apprenoit pourtant par-là, l'infidelité de ſon mari: mais elle ne s'en ſoucioit gueres: ce n'étoit là qu'une matiere à plaiſanterie pour elle. Es-tu bien ſûre que mon mari l'aime? dit-elle à Toinette du ton d'une perſonne qui veut n'en point douter pour pouvoir en rire en toute confiance; cela ſeroit plaiſant, Toinette, tu vaux pourtant mieux qu'elle. Voilà tout ce que Toinette en tira, & je l'aurois bien deviné; car je connoiſſois Madame.

Geneviéve qui s'étoit mépriſe au ton dont je lui avois répondu ſur les préſens de Monſieur, & qui, alors, en étoit abondamment fournie, vint m'en montrer une partie, pour m'accoutumer par degrés, à voir le tout.

Elle me cacha d'abord l'argent; je ne vis que des nipes & dequoi en faire de toutes ſortes d'eſpeces, habits, cornettes, pieces de toiles & rubans de toutes couleurs; & le ruban lui ſeul eſt un terrible ſéducteur de jeunes filles aimables, & femmes de chambres!

Peut-on rien de plus généreux? me diſoit-elle, me donner cela, ſeulement parce que je lui plais.

Oh! lui diſois-je, je n'en ſuis pas ſurpris; l'amitié d'un homme pour une jolie fille va bien loin, voyez-vous; vous n'en reſterez pas-là. Vraiment je le crois, me repartit-elle, car il me demande ſouvent ſi j'ai beſoin d'argent,

Hé! pardi ſans doute, vous en avez beſoin, lui dis-je, quand vous en auriez juſqu'au cou, il faut en avoir par-deſſus la tête : prenez toujours, s'il ne vous ſert de rien, je m'en accommoderai, moi, j'en trouverai le débit. Volontiers, me dit-elle, charmée du goût que j'y prenois, & des conjectures favorables qu'elle en tiroit pour le ſuccès de ſes vues; je t'aſſure que j'en prendrai à cauſe de toi, & que tu en auras dès demain, peut-être: car il n'y a point de jour où il ne m'en offre.

Et ce qui fut promis fut tenu; j'eus le lendemain ſix Louis d'Or à mon commandement, qui, joints à trois que Madame m'avoit donnés pour payer un Maître à écrire, me faiſoient neuf prodigieuſes, neuf immenſes piſtoles; je veux dire qu'ils compoſoient un Tréſor pour un homme qui n'avoit jamais que des ſols marqués dans ſa poche.

Peut-

Peut-être fis-je mal en prenant l'argent de Geneviéve; ce n'étoit pas, je penſe, en agir dans toutes les regles de l'honneur: car enfin, j'entretenois cette fille dans l'idée que je l'aimois, & je la trompois: je ne l'aimois plus, elle me plaiſoit pourtant toujours, mais rien qu'aux yeux & plus au cœur.

D'ailleurs, cet argent qu'elle m'offroit, n'étoit pas chrétien; je ne l'ignorois pas, & c'étoit participer au petit déſordre de conduite, en vertu duquel il avoit été acquis; c'étoit du moins engager Geneviéve à continuer d'en acquérir au même prix: mais je ne ſçavois pas encore faire des réflexions ſi délicates; mes principes de probité étoient encore fort courts; & il y a apparence que Dieu me pardonna ce gain, car j'en fis un très-bon uſage, il me profita beaucoup: j'en appris à écrire & l'arithmetique; avec

quoi, en partie, je ſuis parvenu dans les ſuites.

Le plaiſir avec lequel j'avois pris cet argent, ne fit qu'enhardir Geneviéve à pouſſer ſes deſſeins; elle ne douta point que je ne ſacrifiaſſe tout à l'envie d'en avoir beaucoup; & dans cette perſuaſion, elle perdit la tête & ne ſe ménagea plus.

Suis-moi, me dit-elle, un matin, je veux te montrer quelque choſe.

Je la ſuivis donc; elle me mena dans ſa chambre, & là, elle m'ouvrit un petit coffre tout plein des profits de ſa complaiſance; à la lettre il étoit rempli d'or, & aſſurément la ſomme étoit conſidérable; il n'y avoit qu'un Partiſan qui eût le moyen de ſe damner ſi cherement, & bien des femmes plus hupées l'en auroient pour celà quitté à meilleur marché que la ſoubrette.

Je cachai avec peine l'éton-

ment où je fus de cette honteuſe richeſſe; & gardant toujours l'air gaillard que j'avois juſques-là ſoutenu là-deſſus: Eſt-ce encore là pour moi, lui dis-je? Ma chambre n'eſt pas ſi bien meublée que la vôtre, & ce petit coffre-là y tiendra à merveille.

Oh! pour cet argent-ci, me répondit-elle, tu veux bien que je n'en diſpoſe qu'en faveur du mari que j'aurai. Aviſe-toi là-deſſus.

Ma foi, lui dis-je, je ne ſçais où vous en prendre un: je ne connois perſonne qui cherche femme. Qu'eſt-ce que c'eſt que cette réponſe là? me répliqua-t-elle: où donc eſt ton eſprit? Eſt-ce que tu ne m'entens pas? Tu n'as que faire de me chercher un mari, tu peux en devenir un; n'es-tu pas du bois, dont on les fait? Laiſſons-là le bois, lui dis-je, c'eſt un mot de mauvais augure. Quant au reſte, continuai-je, ne

voulant pas la bruſquer, s'il ne tenoit qu'à être votre mari, je le ſerois tout à l'heure, & je n'aurois peur que de mourir de trop d'aiſe. Eſt-ce que vous en doutez? N'y a-t-il pas un miroir ici? Regardez-vous; & puis vous m'en direz votre avis. Tenez, ne faut-il pas bien du tems pour s'aviſer ſi on dira oui avec Mademoiſelle, vous n'y ſongez pas vous-même avec votre aviſement. Ce n'eſt pas là la difficulté.

Hé! où eſt-elle donc? reprit-elle d'un air avide & content. Oh! ce n'eſt qu'une petite bagatelle, lui dis-je; c'eſt que l'amitié de Monſieur pourroit bien me procurer des coups de bâton, ſi j'allois lui ſouffler ſon amie. J'ai déja vu de ces amitiés-là, elles n'entendent pas raillerie; & puis, que feriez-vous d'un mari ſi maltraité?

Quélle imagination vas-tu te mettre dans l'eſprit? me dit-elle, je gage que ſi Monſieur ſçait que

je t'aime, il ſera charmé que je t'épouſe, & qu'il voudra lui-même faire les frais de notre mariage.

Ce ne ſeroit pas la peine, lui dis-je, je les ferois bien moi-même, mais par ma foi, je n'oſe aller en avant, votre bon ami me fait peur: en un mot, ſa bonne affection n'eſt peut-être qu'une ſimagrée: je me doute qu'il y a ſous cette peau d'ami, un Renard qui ne demande qu'à croquer la Poule; & quand il verra un petit roquet comme moi la pourſuivre, je vous laiſſe à penſer ce qui en adviendra, & ſi cet hypocrite de Renard me laiſſera faire.

N'eſt-ce que celà qui t'arrête? Me dis-tu vrai? me repartit-elle. Aſſurément lui dis-je! Hé bien, je vais travailler à te mettre en repos là-deſſus, me répondit-elle, & à te prouver qu'on n'a pas envie de te diſputer ta Poule. Je ſerois fâché qu'on te ſurprît dans ma chambre; ſéparons-nous; mais je

te garantis notre affaire faite.

Là-dessus je la quittai un peu inquiet des suites de cette avanture, & avec quelque repentir davoir accepté de son argent : car je devinai le biais qu'elle prendroit pour venir à bout de moi : je m'attendis que Monsieur s'en mêleroit, & je ne me trompai pas.

Le lendemain, un laquais vint me dire de la part de notre Maître d'aller lui parler, & je m'y rendis fort embarrassé de ma figure. Hé bien, me dit-il, Mons Jacob, comment se comporte votre jeune Maître? Etudie-t-il assidument? Pas mal, Monsieur, repris-je. Et toi, te trouves-tu bien du séjour de Paris?

Ma foi, Monsieur, lui répondis-je, j'y bois & mange d'aussi bon appétit qu'ailleurs.

Je sçais, me dit-il, que Madame t'a pris sous sa protection, & j'en suis bien aise : mais tu ne me dis pas tout ; j'ai déja appris de tes

nouvelles; tu es un compere; comment donc? Il n'y a que deux ou trois mois que tu es ici, & tu as déja fait une conquête; à peine es-tu débarqué, que tu tournes la tête à de jolies filles; Geneviéve eſt folle de toi, & apparemment que tu l'aimes à ton tour.

Hélas! Monſieur, repris-je, que m'auroit-elle fait pour la haïr, la pauvre enfant. Oh! me dit-il, parle hardiment, tu peux t'ouvrir à moi; il y a long-tems que ton pere me ſert, je ſuis content de lui, & je ſerois ravi de faire du bien au fils, puiſque l'occaſion s'en préſente; il eſt heureux pour toi de plaire à Geneviéve, & j'approuve ſon choix; tu es jeune & bien fait, ſage & actif, dit-on: de ſon côté, Geneviéve eſt une fille aimable, je protege ſes parens, & ne l'ai même fait entrer chez moi que pour être plus à portée de lui rendre ſervice, & de la bien placer (il mentoit) le pati qu'elle

prend, rompt un peu mes mesures; tu n'as encore rien, je lui aurois menagé un mariage plus avantageux, mais enfin, elle t'aime & ne veut que toi, à la bonne heure. Je songe que mes bienfaits peuvent remplacer ce qui te manque, & te tenir lieu de patrimoine. Je lui ai déja fait présent d'une bonne somme d'argent, dont je vous indiquerai l'emploi; je ferai plus, je vous meublerai une petite maison, dont je payerai les loyers pour vous soulager, en attendant que vous soyiez plus à votre aise; du reste ne t'embarrasse pas, je te promets des commissions lucratives; vis bien avec la femme que je te donne, elle est douce & vertueuse; au surplus, n'oublies jamais que tu as pour le moins la moitié de part à tout ce que je fais dans cette occurrence-ci. Quelque bonne volonté que j'aie pour les parens de Geneviéve, je n'aurois pas été si loin si je n'en avois pas encore davantage

pour

pour toi, & pour les tiens. Ne parles de rien ici, les compagnes de ta Maîtreſſe ne me laiſſeroient pas en repos, & voudroient toutes que je les mariaſſe auſſi. Demande ton congé ſans bruit, dis qu'on t'offre une condition meilleure & plus convenable; Geneviéve, de ſon côté, ſuppoſera la néceſſité d'un nouveau voyage pour voir ſa mere qui eſt âgée, & au ſortir d'ici, vous vous marierez tous deux. Adieu. Point de remercimens, j'ai affaire; va ſeulement informer Geneviéve de ce que je t'ai dit, & prens ſur ma table ce petit rouleau d'argent avec quoi tu attendras dans une Auberge que Geneviéve ſoit ſortie d'ici.

Je reſtai comme un marbre à ce diſcours; d'un côté tous les avantages qu'on me promettoit étoient conſidérables.

Je voyois que du premier ſaut que je faiſois à Paris, moi qui n'avois encore aucun talent, aucune

avance, qui n'étois qu'un pauvre Payſan, & qui me préparois à labourer ma vie pour acquerir quelque choſe (& ce quelque choſe dans mes eſpérances éloignées, n'entroit même en aucune comparaiſon avec ce qu'on m'offroit) je voyois, dis-je, un établiſſement certain qu'on me jettoit à la tête.

Et quel établiſſement? une maiſon toute meublée, beaucoup d'argent comptant, de bonnes Commiſſions dont je pouvois demander d'être pourvu ſur le champ. Enfin la protection d'un homme puiſſant & en état de me mettre à mon aiſe dès le premier jour, & de m'enrichir enſuite.

N'étoit-ce pas là la pomme d'Adam toute revenue pour moi?

Je ſavourois la propoſition; cette fortune ſubite mettoit mes eſprits en mouvement; le cœur m'en battoit, le feu m'en montoit au viſage.

N'avoir qu'à tendre la main pour

être heureux, quelle séduisante commodité! n'étoit-ce pas là de quoi m'étourdir sur l'honneur?

D'un autre côté, cet honneur plaidoit sa cause dans mon ame embarrassée, pendant que ma cupidité y plaidoit la sienne. A qui est-ce des deux que je donnerai gagné? disois-je; je ne sçavois auquel entendre.

L'honneur me disoit, Tiens-toi ferme; déteste ces misérables avantages qu'on te propose; ils perdront tous leurs charmes quand tu auras épousé Genevieve; le ressouvenir de sa faute te la rendra insupportable, & puisque tu me portes dans ton sein, tout Payſan que tu es, je serai ton tyran, je te persecuterai toute ta vie, tu verras ton infamie connue de tout le monde, tu auras ta Maison en horreur, & vous serez tous deux, ta femme & toi, un ménage du diable; tout ira au désarroi; son amant la vengera de tes

mépris, elle pourra te perdre avec le crédit qu'il a. Tu ne seras pas le premier à qui cela sera arrivé, rêves-y bien, Jacob. Le bien que t'apporte ta future, est un présent du Diable; & le Diable est un trompeur. Un beau jour il te reprendra tout afin de te damner par le désespoir, après t'avoir attrapé par sa marchandise.

On trouvera peut-être les représentations que me faisoit l'honneur un peu longues; mais c'est qu'il a besoin de parler long-tems, lui, pour faire impression, & qu'il a plus de peine à persuader que les passions.

Car, par exemple, la cupidité ne répondoit à tout cela qu'un mot ou deux; mais son éloquence quoique laconique étoit vigoureuse.

C'est bien à toi, paltoquet, me disoit-elle, à t'arrêter à ce chimérique honneur. Ne te sied-il pas bien d'être délicat là-dessus? Mi-

ſérable ruſtre. Va, tu as raiſon, va te giter à l'Hôpital, ton honneur & toi, vous y aurez tous deux fort bonne grace.

Pas ſi bonne grace, répondois-je en moi-même, c'eſt avoir de l'honneur en pure perte, que de l'avoir à l'Hôpital, je crois qu'il n'y brille guere.

Mais l'honneur vous conduit-il toujours là? Oui, aſſez ſouvent, & ſi ce n'eſt là, c'eſt du moins aux environs.

Mais eſt-on heureux, quand on a honte de l'être? Eſt-ce un plaiſir que d'être à ſon aiſe à contre cœur? Quelle perplexité!

Ce fut là tout ce qui ſe préſenta en un inſtant à mon eſprit. Pour ſurcroit d'embarras, je regardois ce rouleau dargent qui étoit ſur la table, il me paroiſſoit ſi rebondi: quel dommage de le perdre.

Cependant, Monſieur, ſurpris de ce que je ne lui diſois rien, &

que je ne prenois pas le rouleau qu'il avoit mis-là pour appuyer son discours, me demanda à quoi je pensois; Pourquoi ne me dis-tu mot, ajouta-t-il?

Hé! Monsieur, répondis-je, je rêve, & il y a bien de quoi. Tenez, parlons en conscience; prenez que je sois vous, & que vous soyez moi. Vous voilà un pauvre homme. Mais est-ce que les pauvres gens aiment à être Cocus? vous le serez pourtant si je vous donne Geneviéve en mariage. Hé! bien; voilà le sujet de ma pensée.

Quoi! me dit-il là-dessus, est-ce que Geneviéve n'est pas une honnête fille? Fort honnête, repris-je, pour ce qui est en cas de faire un compliment ou une révérence: mais pour ce qui est d'être la femme d'un mari, je n'estime pas que l'honnêteté qu'elle a, soit propre à cela.

Hé! qu'as-tu donc à lui repro-

cher? me dit-il. Hé, hé, hé, repris-je en riant vous ſçavez mieux que moi les tenans & les aboutiſſans de cette affaire-là, vous y étiez & je n'y étois pas; mais on ſçait bien à peu-près comment cela ſe gouverne. Tenez, Monſieur, dites-moi franchement la vérité; eſt-ce qu'un Monſieur a beſoin de Femme de chambre? & quand il en a une, eſt-ce elle qui le deshabille? Je crois que c'eſt tout le contraire.

Oh! pour le coup, me dit-il, Vous parlez net, Jacob, & je vous entens; tout Payſan que vous êtes, vous ne manquez pas d'eſprit. Ecoutez donc attentivement ce que je vais vous dire à mon tour.

Tout ce que vous vous imaginez de Geneviéve eſt faux; mais ſuppoſons qu'il ſoit vrai, vous voyez les perſonnes qui viennent me voir, ce ſont tous gens de conſidération qui ſont riches, qui ont de grands équipages.

Sçavez-vous bien que parmi eux, il y en a quelques-uns qu'il n'eſt pas néceſſaire de nommer, & qui ne doivent leur fortune qu'à un mariage qu'ils ont fait avec des Geneviéves.

Or, croyez-vous valoir mieux qu'eux? Eſt-ce la crainte d'être moqué qui vous retient? Et par qui le ſerez-vous? Vous connoît-on, & êtes vous quelque choſe dans le monde? Songera-t-on à votre honneur? S'imagine-t-on ſeulement que vous en ayez un, Benet que vous êtes? Vous ne riſquez qu'une choſe, c'eſt d'avoir autant d'envieux de votre état, qu'il y a de gens de votre ſorte qui vous connoiſſent. Allez, mon enfant, l'honneur de vos pareils, c'eſt d'avoir de quoi vivre, & de quoi ſe retirer de la baſſeſſe de leur condition, entendez-vous? Le dernier des Hommes ici bas, eſt celui qui n'a rien.

N'importe, Monſieur, lui ré-

pondis-je, d'un air entre triſte & mutin; j'aimerois encore mieux être le dernier des autres que le plus fâché de tous. Le dernier des autres trouve toujours le pain bon quand on lui en donne; mais le plus fâché de tous n'a jamais d'appétit à rien; il n'y a pas de morceau qui lui profite, quand ce ſeroit de la Perdrix; Et, ma foi, l'appétit mérite bien qu'on le garde, & je le perdrois malgré toute ma bonne chére, ſi j'épouſois votre Femme de Chambre.

Votre parti eſt donc pris? repartit Monſieur. Ma foi oui, Monſieur, répondis-je, & j'en ai bien du regret; mais que voulez-vous? dans notre Village, c'eſt notre coutume de n'épouſer que des filles, & s'il y en avoit une qui eût été Femme de Chambre d'un Monſieur, il faudroit qu'elle ſe contentât d'avoir un amant; mais pour de mari, *néant*; il en pleuveroit qu'il n'en tomberoit

pas un pour elle; c'eſt notre régime, & ſur-tout dans notre famille. Ma Mere ſe maria fille, ſa grande mere en avoit fait autant; & de grandes meres, en grandes meres, je ſuis venu droit comme vous voyez, avec l'obligation de ne rien changer à cela.

Je me fus à peine expliqué d'un ton ſi déciſif, que me regardant d'un air fier & irrité: Vous êtes un coquin, me dit-il. Vous avez fait chez moi publiquement l'amour à Geneviéve; vous n'aſpiriez d'abord, m'a-t-elle dit, qu'au bonheur de pouvoir l'épouſer un jour. Les autres filles de Madame le ſçavent; d'un autre côté, vous oſez l'accuſer de n'être pas fille d'honneur: Vous êtes frapé de cette impertinente idée-là; je ne doute pas qu'en conſéquence vous ne cauſiez ſur ſon compte, quand on vous parlera d'elle; vous êtes homme à ne la pas ménager dans vos petits diſcours; & c'eſt moi,

c'eſt ma ſimple bonne volonté pour elle, qui ſeroit la cauſe innocente de tout le tort que vous pourriez lui faire. Non, Monſieur Jacob, j'y mettrai bon ordre; & puiſque j'ai tant fait que de m'en mêler, que vous avez déja pris de ſon argent ſur le pied d'un homme qui devoit l'épouſer; je ne prétens pas que vous vous moquiez d'elle. Je ne vous laiſſerai point en liberté de lui nuire, & ſi vous ne l'épouſez pas; je vous déclare que ce ſera à moi à qui vous aurez affaire. Déterminez-vous; je vous donne vingt-quatre heures, choiſiſſez de ſa main ou du cachot; je n'ai que cela à vous dire; Allons, retirez-vous, faquin.

Cet ordre & l'épithete qui le ſoutenoit, me firent peur, & je ne fis qu'un ſaut de la chambre à la porte.

Geneviéve qui avoit été avertie de l'heure où Monſieur devoit m'envoyer chercher, m'attendoit

au passage; je la rencontrai sur l'escalier.

Ah! Ah! me dit-elle, comme si nous nous étions rencontrés fortuitement; est-ce que tu viens de parler à Monsieur? que te vouloit-il donc?

Doucement, Geneviéve ma mie, lui dis-je, j'ai vingt-quatre heures devant moi, pour vous répondre, & je ne dirai ma pensée qu'à la derniere minute.

Là-dessus, je passai mon chemin d'un air renfrogné & même un peu brutal, & laissai Mademoiselle Genevieve toute stupefaite, & ouvrant de grands yeux, qui se disposoient à pleurer; mais cela ne me toucha point. L'alternative du cachot ou de sa main, m'avoit guéri radicalement du peu d'inclination qui me restoit pour elle; j'en avois le cœur aussi nettoyé, que si je ne l'avois jamais connue. Sans compter la farouche épouvante, dont j'étois saisi, & qui

étoit bien contraire à l'amour.

Elle me rappella plusieurs fois d'un ton plaintif: Jacob, hé mais parles moi donc, Jacob. Dans vingt-quatre heures, Mademoiselle; puis je courus toujours, sans sçavoir où j'allois, car je marchois en égaré.

Enfin je me trouvai dans le Jardin, le cœur palpitant, regrettant les choux de mon village, & maudissant les filles de Paris, qu'on vous obligeoit d'épouser, le pistolet sous la gorge; j'aimerois autant, disois-je en moi-même, prendre une Femme à la Friperie. Que je suis malheureux!

Ma situation m'attendrit sur moi-même, & me voilà à pleurer; je tournois dans un bosquet, en faisant des exclamations de douleur, quand je vis Madame qui en sortoit avec un livre à la main.

A qui en as-tu donc, mon pauvre Jacob, me dit-elle, avec tes yeux baignés de larmes?

Ah! Madame, lui répondis-je, en me jettant à ſes genoux, ah! ma bonne Maîtreſſe, Jacob eſt un homme coffré quand vingt-quatre heures ſeront ſonnées.

Coffré! me dit-elle. As-tu commis quelque mauvaiſe action? Hé! tout à rebours de cela, m'écriai-je; c'eſt à cauſe que je n'en veux pas commettre une. Vous m'avez recommandé de vous faire honneur, n'eſt ce pas, Madame? Hé! où le prendrai-je, pour vous en faire, ſi on ne prétend pas que j'en garde? Monſieur ne veut pas que je me donne les airs d'en avoir. Quel miſerable Pays, Madame, où on met au cachot les perſonnes qni ont de l'honneur, & en Chambre garnie, celles qui n'en ont point; épouſez des femmes de Chambre pour un homme, & vous aurez des rouleaux d'argent; prenez une honnête fille, vous voilà niché entre quatre murailles. Voilà comme Monſieur

l'entend, qui veut, ſauf votre reſpect, que j'épouſe ſa Femme de Chambre.

Explique-toi mieux, me dit Madame, qui ſe mordoit les lévres, pour s'empêcher de rire, je ne te comprens point. Qu'eſt-ce que c'eſt que cette femme de chambre ? eſt-ce que mon mari en a une ? Hé ! oui, Madame, lui dis-je; c'eſt la vôtre, c'eſt Mademoiſelle Geneviéve qui me recherche, & qu'on me commande de prendre pour femme.

Ecoute, Jacob, me dit-elle, c'eſt à toi à conſulter ton cœur. Hé bien ! mon cœur & moi, repris-je, avons auſſi là-deſſus raiſonné bien long-tems enſemble, & il n'en veut pas entendre parler.

Il eſt pourtant vrai, dit-elle, que cela feroit ta fortune; car mon mari ne te laiſſeroit pas là, je le connois.

Oui, Madame, répondis-je,

mais par charité ſongez un peu à ce que c'eſt que d'avoir des enfans, qui vous appellent leur pere, & qui en ont menti. Cela eſt bien triſte! & cependant ſi j'épouſe Geneviéve, je ſuis en danger de n'avoir point d'autres enfans que de ceux-là; je ſerai obligé de leur donner des nourrices qui me fendront le cœur, & vous me voyez déſolé, Madame. Naturellement je n'aime pas les enfans de contrebande, & je n'ai que vingt-quatre heures, pour dire ſi je m'en fournirai, peut-être d'une demi-douzaine ou non. Portez moi ſecours là-dedans, ayez pitié de moi. Le cachot qu'on me promet, empêchez qu'on ne me le tienne. Je ſuis d'avis de m'enfuir.

Non, non, me dit-elle, je te le défens, je parlerai à mon mari, & je te garantis que tu n'as rien à craindre, va, retourne à ton ſervice ſans inquiétude.

Après ce diſcours, elle me quitta pour

pour continuer sa lecture, & moi je me rendis auprès de mon petit Maître, qui ne se portoit pas bien.

Il falloit en m'en retournant que je passasse devant la chambre de Geneviéve, qui en avoit laissé la porte ouverte, & qui me guétoit, assise & fondant en larmes.

Te voilà donc, ingrat! s'écria-t-elle aussi-tôt qu'elle me vit; fourbe, qui non content de refuser ma main, m'accable encore de honte & de mépris. Et c'étoit en me retenant par ma manche, qu'elle m'apostrophoit sur ce ton.

Parles, ajouta-t'elle, pourquoi dis-tu que je ne suis pas fille d'honneur?

Hé mon Dieu, Mademoiselle Geneviéve, pardi, donnez-moi du tems; ce nest pas que vous ne soyiez une honnête fille: il n'y a que ce petit coffre plein d'or, & vos autres brinborions d'affiquets qui me chicannent, & je

crois que sans eux vuos seriez encore plus honnête, j'aimerois bien autant votre honneur, comme il étoit ci-devant; mais n'en parlons plus, & ne nous querellons point; vous avez tort, ajouta-je avec adresse; que ne m'avez-vous dit bonnement les choses? il n'y a rien de si beau que la sincérité, & vous êtes une dissimulée. Il n'y avoit qu'à m'avouer votre petit fait, je n'y aurois pas regardé de si près; car après cela on sçait à quoi s'en tenir; & du moins, une fille vous est obligée de prendre tout en gré; mais vouloir me brider le nez, venir me bercer avec des contes à dormir debout, pendant que je suis le meilleur enfant du monde; ce n'est pas-là la maniére dont on en use. Il s'agissoit de me dire: Tiens, Jacob, je ne veux point te vendre chat en poche; Monsieur a couru après moi je m'enfuyois, mais il m'a jetté de l'or, des nipes & une maison fournie

de ſes uſtenſiles à la tête ; cela ma étourdie, je me ſuis arrêtée, & puis j'ai ramaſſé l'or, les nipes & la maiſon ; en veux-tu ta part à cette heure ? Voilà comme on parle ; dites-moi cela, & puis vous ſçaurez mon dernier mot.

Là-deſſus les larmes de Geneviéve redoublerent, il en vint une ondée pendant laquelle elle me ſerroit les mains tant qu'elle pouvoit, ſans me répondre ; & c'étoit l'aveu de la vérité qui s'arrêtoit au paſſage.

A la fin, pourtant, comme je la conſolois en la preſſant de parler. Si l'on pouvoit ſe fier à toi, me dit-elle. Hé ! qui eſt-ce qui en doute, lui dis-je ? Allons ma belle Demoiſelle, courage ; hélas ! me répondit-elle, c'eſt l'amour que j'ai pour toi, qui eſt cauſe de tout.

Voilà qui eſt merveilleux, lui dis-je après. Sans lui, ajouta-elle, j'aurois mépriſé tout l'or & toutes

les fortunes du monde; mais j'ai cru te fixer par la situation que Monsieur vouloit bien me procurer, & que tu serois bien aise de me voir riche. Et cependant je me suis trompée, tu me reproches ce que je n'ai fait que par tendresse.

Ce discours me glaça jusqu'au fond du cœur. Ce qu'elle me disoit ne m'apprenoit pourtant rien de nouveau; car enfin je sçavois bien à quoi m'en tenir sur cette aventure, sans qu'elle m'en rendît compte; & malgré cela, tout ce qu'elle me disoit, je crûs l'apprendre encore, en l'entendant raconter par elle-même; j'en fus frapé comme d'une nouveauté.

J'aurois juré que je ne m'intéressois plus à Geneviéve, & je crois l'avoir dit plus haut: mais apparemment qu'il me restoit encore dans le cœur quelque petite étincelle de feu pour elle, puisque je fus ému; mais tout s'éteignit dans ce moment.

Je cachai pourtant à Geneviéve ce qui se passoit en moi : Hélas, lui répondis-je, ce que vous me dites est bien fâcheux !

Quoi ! Jacob, me dit-elle, avec des yeux qui me demandoient grace, & qui étoient faits pour l'obtenir, si on n'étoit pas quelquefois plus irréconciliable en pareil cas, avec une fille qui est belle, qu'avec une autre qui ne l'est pas. Quoi ! m'aurois-tu abusée, quand tu m'as fait espérer qu'un peu de sincérité nous raccommoderoit ensemble ?

Non, lui dis je, j'aurois juré que je vous parlois loyalement ; mais il me semble que mon cœur veut changer d'avis. Hé ! pourquoi en changeroit-il ? mon cher Jacob, s'écria-t-elle, tu ne trouveras jamais personne qui t'aime autant que moi. Tu peux d'ailleurs compter désormais sur une sagesse éternelle de ma part. Oui, mais malheureusement, lui dis-je, cette

ſageſſe vous prend un peu tard; c'eſt le Médecin qui arrive après la mort.

Quoi! reprit-elle, je te perdrai donc? Laiſſez-moi rêver à cela, lui dis-je, il me faut un peu de loiſir pour m'ajuſter avec mon cœur, il me chicane, & je vais tâcher aujourd'hui de l'accoutumer à la fatigue. Permettez que je m'en aille penſer à cette affaire.

Il vaut autant que tu me poignardes, me dit-elle, que de ne pas prendre ta réſolution ſur le champ. Il n'y a pas moyen, je ne ſçaurois ſi vite ſçavoir ce que je veux; mais patience, lui dis-je, il y aura tantôt réponſe, & peut-être bonnes nouvelles avec; oui, tantôt, ne vous impatientez pas. Adieu ma petite Maîtreſſe, reſtez en paix, & que le Ciel nous aſſiſte tous deux.

Je la quittai donc, & elle me vit partir avec une tendre inquié-

tude; qu'en vérité j'avois honte de ne pas calmer; mais je ne cherchois qu'à m'esquiver, & j'entrai dans ma Chambre avec la résolution inébranlabe de m'enfuir de la Maison, si Madame ne mettoit pas quelque ordre à mon embarras comme elle me l'avoit promis.

J'appris dans le cours de la journée que Geneviéve s'étoit mise au lit & qu'elle étoit malade, qu'elle avoit eu des maux de cœur; accidens dont on sourioit en me les contant, & qu'on me venoit conter par préférence. Six ou sept personnes de la Maison, & surtout les filles de Madame, vinrent me le dire en secret.

Pour moi, je me tus, j'avois trop de souci, pour m'amuser à babiller avec personne, & je restai tapi, dans mon petit taudis, jusqu'à sept heures du soir.

Je les comptai, car j'avois l'oreille attentive à l'horloge, par-

ce que je voulois parler à Madame qu'une légere migraine avoit empêché de sortir.

Je me préparois donc à l'aller trouver, quand j'entendis du bruit dans la Maison; on montoit, on descendoit l'escalier avec un mouvement qui n'étoit pas ordinaire. Ah! mon Dieu, disoit-on, quel accident!

Ce fracas-là m'émut, & je sortis de ma chambre pour sçavoir ce que c'étoit.

Le premier objet que je rencontrai, ce fut un vieux Valet de chambre de Monsieur, qui levoit les mains au Ciel, en soupirant, qui pleuroit, & qui s'écrioit: Ah! pauvre homme que je suis! Quelle perte, quel malheur! Qu'avez-vous donc? Monsieur Dubois, lui dis-je, qu'est-il arrivé?

Hélas, mon enfant, dit-il, Monsieur est mort, & j'ai envie d'aller me jetter dans la riviere.

Je ne pris pas la peine de l'en dissuader

dissuader, parce qu'il n'y avoit rien à craindre: il n'y avoit pas d'apparence, qu'il voulût choisir l'eau pour son tombeau, lui qui en étoit l'ennemi juré: il y avoit peut-être plus de trente ans, que le vieux ivrogne n'en avoit bu.

Au reste il avoit raison de s'affliger, la mort lui enlevoit un bon chaland: il étoit depuis quinze ans le Pourvoyeur des plaisirs de son Maître, qui le payoit bien, & qu'il voloit, disoit-on, pardessus le marché.

Je le laissai donc dans sa douleur, moitié raisonnable & moitié bachique; car il étoit plein de vin quand je lui parlai, & je courus m'instruire plus à fond de ce qu'il venoit de m'apprendre.

Rien n'étoit plus vrai que son rapport, une apoplexie venoit d'étouffer Monsieur. Il étoit seul dans son cabinet, quand elle l'avoit surpris. Il n'avoit eu aucun secours, & un domestique l'avoit

trouvé mort dans ſon fauteuil, & devant ſon Bureau, ſur lequel étoit une lettre ébauchée de quelques lignes gaillardes, qu'il écrivoit à une Dame de bonne compoſition, autant qu'on en pouvoit juger, car je crois que tout le monde dans la Maiſon lut cette lettre, que Madame avoit priſe dans le cabinet, & qu'elle laiſſa tomber de ſes mains, dans le déſordre où la jetta ce ſpectacle effrayant.

Pour moi, il faut que je l'avoue franchement; cette mort ſubite m'épouvanta ſans m'affliger, peut être même la trouvai-je venue bien à propos; je reſpirai, & j'avois pour excuſe de ma dureté là-deſſus, que le défunt m'avoit menacé de la Priſon; cela m'avoit alarmé, & ſa mort me tiroit d'inquiétude, & mit le comble à la diſgrace où Geneviéve étoit tombée dans mon cœur.

Hélas! la pauvre fille, le mal-

heur lui en vouloit ce jour-là. Elle avoit entendu auſſi-bien que moi le tintamare qu'on faiſoit dans la Maiſon, & de ſon lit elle appella un Domeſtique pour en ſçavoir la cauſe.

Celui à qui elle s'adreſſa, étoit un gros brutal, un de ces Valets, qui dans une Maiſon ne tiennent jamais à rien qu'à leurs gages & qu'à leurs profits, & pour qui leur Maître eſt toujours un Etranger, qui peut mourir, périr, proſpérer ſans qu'ils s'en ſoucient, tant tenu, tant payé, & attrape qui peut.

Je le peins ici quoique cela ne ſoit pas fort néceſſaire: mais du moins ſur le portrait que j'en fais, on peut éviter de prendre des Domeſtiques qui lui reſſemblent.

Ce fut donc ce gros fournois-là qui vint à la voix de Geneviéve qui l'appelloit, & qui interrogé de ce que c'étoit que ce bruit qu'elle entendoit, lui dit, c'eſt que Monſieur eſt mort.

A cette brusque nouvelle, Geneviéve déja indisposée, s'évanouit.

Sans doute que ce Valet ne s'amusa pas à la secourir. Le petit coffret plein d'argent, dont j'ai parlé, & qui étoit encore sur sa table, fixa son attention. De sorte que dès ce moment le coffret & lui disparurent; on ne les a jamais revus depuis, & apparemment qu'ils partirent ensemble.

Il nous reste encore d'autres malheurs; le bruit de la mort de Monsieur fut bientôt répandu; on ne connoissoit pas ses affaires, Madame avoit vécu jusques-là dans une abondance, dont elle ne sçavoit pas la source, & dont elle jouissoit dans une quiétude parfaite.

On l'en tira dès le lendemain; mille Créanciers fondirent chez elle avec des Commissaires & toute leur sequelle. Ce fut un désordre épouvantable.

Les Domeſtiques demandoient leurs gages & pilloient ce qu'ils pouvoient, en attendant de les recevoir.

La mémoire de Monſieur étoit maltraitée ; nombre de perſonnes ne lui épargnoient pas l'épithéte de fripon. L'un diſoit : il m'a trompé ; l'autre, je lui ai confié de l'argent, qu'en a-t-il fait ?

Enſuite on inſultoit à la magnificence de ſa Veuve ; on ne la ménageoit pas en ſa préſence même, & elle ſe taiſoit moins par patience, que par conſternation.

Cette Dame n'avoit jamais ſu ce que c'étoit que chagrin ; & dans la triſte expérience qu'elle en fit alors, je crois que l'étonnement où la jettoit ſon état, lui ſauvoit la moitié de ſa douleur.

Imaginez-vous ce que ſeroit une perſonne, qu'on auroit tout-à-coup tranſportée dans un Pays affreux, dont tout ce qu'elle auroit vu ne lui auroit pas donné la

moindre idée; voilà comment elle se trouvoit.

Moi, qui n'avois pas été fâché de la mort de son mari, & qui, dans le fond, n'avois pas dû l'être, je réparai bien cette insensibilité excusable, par mon attendrissement pour sa femme. Je ne pus la voir sans pleurer avec elle; il me sembloit, que si j'avois eu des millions je les lui aurois donnés avec une joie infinie: aussi étoit-ce ma bienfaitrice.

Mais de quoi lui servoit, que je fusse touché de son infortune! C'étoit la tendre compassion de ses amis qu'il lui falloit alors, & non pas celle d'un misérable comme moi, qui ne pouvois rien pour elle.

Mais dans ce monde, toutes les vertus sont déplacées, aussi-bien que les vices. Les bons & les mauvais cœurs ne se trouvent point à leur place. Quand je ne me serois pas soucié de la situation de

cette Dame, elle n'y auroit rien perdu, mon ingrate insensibilité n'eût fait tort qu'à moi. Celle de ses amis qu'elle avoit tant fêtés, la laissa sans ressource, & mettoit le comble à ses maux.

Il en vint d'abord quelques-uns de ces indignes amis; mais dès qu'ils virent que le feu étoit dans ses affaires, & que la fortune de leur amie s'en alloit en ruine, ils courent encore, & apparemment qu'ils avertirent les autres, car il n'en revint plus.

Je passe la suite de ces tristes évenemens, le détail en seroit trop long.

Je ne demeurai plus que trois jours dans la Maison; tous les Domestiques furent renvoyés, à une Femme de Chambre près, que Madame n'avoit peut-être jamais autant aimée que les autres, à qui, dans ce moment elle devoit tous ses gages, & qui pourtant ne voulut jamais la quitter.

Cette femme de Chambre ; c'étoit ce visage si indifférent dont j'ai parlé tantôt, sur qui j'avois évité de dire mon sentiment, & dont la physionomie étoit de si petite apparence.

La Nature fait assez souvent de ces tricheries-là, elle enterre je ne sçais combien de belles ames sous de pareils visages : on n'y connoît rien, & puis, quand ces gens-là viennent à se manifester, vous voyez des vertus qui sortent de dessous terre.

Pour moi, pénétré, comme je l'ai dit, de tout ce que je voyois, j'allai me présenter à Madame, & lui vouai un service éternel, s'il pouvoit lui être utile.

Hélas ! mon enfant, me dit-elle, tout ce que je puis te répondre, c'est que je voudrois être en état de récompenser ton zéle ; mais tu vois ce que je suis devenue, & je ne sçais pas ce que je deviendrai encore, ni ce qui me restera ; ainsi

je te défens de t'attacher à moi ; va te ſauver ailleurs. Quand je t'ai mis auprès de mon neveu, je comptois avoir ſoin de toi ; mais puiſqu'aujourd'hui je ne puis rien, ne reſte point, ta condition eſt trop peu de choſe ; tâche d'en trouver une meilleure, & ne perds point courage : tu as un bon cœur qui ne demeurera pas ſans récompenſe.

J'inſiſtai, mais elle voulut abſolument que je la quittaſſe, & je me retirai, en vérité, fondant en larmes.

De-là, je me rendis à ma chambre, pour y faire mon paquet : en y allant, je rencontrai le Précepteur de mon petit Maître, qui eſcortoit déja ſes ballots. Son diſciple pleuroit, en lui diſant adieu, & pleuroit tout ſeul. Je pris auſſi congé du jeune enfant, qui s'écria d'un ton qui me fendit le cœur : Hé quoi ! tout le monde me quitte donc ?

Je ne repartis à cela que par un soupir ; je n'avois que cette réponse-là à ma disposition, & je sortis chargé de mon petit butin, sans dire garre à personne. Je pensai pourtant aller dire adieu à Geneviéve ; mais je ne l'aimois plus, je ne faisois que la plaindre, & peut-être que dans la conjoncture, où nous nous trouvions, il étoit plus généreux de ne me pas présenter à elle.

Mon dessein, au sortir de chez ma Maîtresse, fut d'abord de m'en retourner à mon Village ; car je ne sçavois que devenir, ni où me placer.

Je n'avois pas de connoissance, point d'autre métier que celui de Payſan : je sçavois parfaitement semer, labourer la terre, tailler la vigne, & voilà tout.

Il est vrai, que mon séjour à Paris avoit effacé beaucoup de l'air rustique que j'y avois apporté ; je marchois d'assez bonne grace ;

je portois bien ma tête, & je mettois mon chapeau en garçon qui n'étoit pas un sot.

Enfin j'avois déja la petite oie de ce qu'on appelle usage du monde; je dis du monde de mon espéce, & c'en est un; mais c'étoit-là tous mes talens, joint à cette physionomie assez avenante, que le Ciel m'avoit donnée, & qui jouoit sa partie avec le reste.

En attendant mon départ de Paris, dont je n'avois pas encore fixé le jour, je me mis dans une de ces petites Auberges, à qui le mépris de la pauvreté a fait donner le nom de Gargotte.

Je vécus-là deux jours avec des Voituriers qui me parurent très-grossiers; & c'est que je ne l'étois plus tant, moi.

Ils me dégoûterent du Village. Pourquoi m'en retourner, me disois-je quelquefois? Tout est plein ici de gens à leur aise, qui aussi bien que moi, n'avoient pour tout

bien que la Providence. Ma foi restons encore quelques jours ici, pour voir ce qui en sera; il y a tant d'aventures dans la vie, il peut m'en écheoir quelque bonne; ma dépense n'est pas ruineuse; je puis encore la soutenir deux ou trois semaines; à ce qu'il m'en coute par repas, j'irai loin; car j'étois sobre & je l'étois sans peine. Quand je trouvois bonne chere, elle me faisoit plaisir; je ne la regretois pas quand je l'avois mauvaise, tout m'accommodoit

Et ce sont là d'assez bonnes qualités dans un garçon qui cherche fortune. Avec cette humeur-là, ordinairement il ne la cherche pas en vain, le hasard est volontiers pour lui, ses soins lui réussissent; & j'ai remarqué que les gourmands perdent la moitié de leur tems à être en peine de ce qu'ils mangeront; ils ont là-dessus un souci machinal qui dissipe une grande partie de leur attention pour le reste.

Voilà donc mon parti pris de séjourner à Paris plus que je n'avois résolu d'abord.

Le lendemain de ma résolution, je commençai par aller m'informer de ce qu'étoit devenue la Dame de chez laquelle j'étois sorti, parce qu'elle auroit pu me recommander à quelqu'un; mais j'appris qu'elle s'étoit retirée dans un Couvent avec la généreuse femme de chambre dont j'ai parlé; que ses affaires tournoient mal, & qu'à peine auroit-elle de quoi passer dans l'obscurité le reste de ses jours.

Cette nouvelle me fit encore jetter quelques soupirs: car sa mémoire m'étoit chere; mais il n'y avoit point de remede à cela; & tout ce que je pus imaginer de mieux pour me fourrer quelque part, ce fut d'aller chez un nommé Maître Jacques, qui étoit de mon Pays, & à qui mon pere, quand je partis du Village, m'avoit

dit de faire ſes complimens. J'en avois l'adreſſe; mais juſques-là je n'y avois pas ſongé.

Il étoit Cuiſinier dans une bonne maiſon, & me voilà en chemin pour l'aller trouver.

Je paſſois le Pont-neuf, entre ſept & huit heures du matin, marchant fort vîte à cauſe qu'il faiſoit froid, & n'ayant dans l'eſprit que mon homme.

Quand je fus près du Cheval de Bronze, je vis une femme enveloppée dans une écharpe de gros taffetas uni, qui s'appuyoit contre les grilles, & qui diſoit: Ah! je me meurs.

A ces mots que j'entendis, je m'approchai d'elle, pour ſavoir ſi elle n'avoit point beſoin de ſecours. Eſt ce que vous vous trouvez mal, Madame? lui dis-je. Hélas! mon enfant je n'en puis plus, me répondit-elle, il vient de me prendre un grand étourdiſſement, & j'ai été obligée de m'appuyer ici.

Je l'examinai un peu pendant qu'elle me parloit, & je vis une face ronde, qui avoit l'air d'être ſuccullemment nourrie & qui, à vue de pays avoit coutume d'être vermeille, quand quelque indiſpoſition ne la terniſſoit pas.

A l'égard de l'âge de cette perſonne; la rondeur de ce viſage, ſa blancheur & ſon embonpoint empêchoit qu'on en pût bien décider.

Mon ſentiment, à moi fut qu'il s'agiſſoit d'une quarantaine d'années, & je me trompois, la cinquantaine étoit complette.

Cette écharpe de gros taffetas ſans façon, une cornette unie, un habit d'une couleur à l'avenant, & je ne ſçais quelle réforme dévote répandue ſur toute cette figure, le tout ſoutenu d'une propreté tirée à quatre épingles, me firent juger que c'étoit une femme à Directeur; car elles ont preſque partout la même façon

de ſe mettre, ces ſortes de femmes-là; c'eſt-là leur uniforme, & il ne m'avoit jamais plu.

Je ne ſais à qui il faut s'en prendre, ſi c'eſt à la perſonne ou à l'habit; mais il me ſemble que ces figures-là ont une auſterité critique qui en veut à tout le monde.

Cependant comme cette perſonne-ci étoit fraiche & ragoutante, & qu'elle avoit une mine ronde, mine que j'ai toujours aimée, je m'inquiétai pour elle; & lui aidant à ſe ſoutenir; Madame, lui dis-je, je ne vous laiſſerai point là ſi vous le voulez bien, & je vous offre mon bras, pour vous reconduire chez vous; votre étourdiſſement peut revenir, & vous aurez beſoin d'aide. Où demeurez-vous?

Dans la rue de la Monnoie; mon enfant, me dit-elle, & je ne refuſe point votre bras, puiſque vous me l'offrez de ſi bon cœur;

vous

vous me paroissez un honnête garçon.

Vous ne vous trompez pas, repris-je, en nous mettant en marche; il n'y a que trois ou quatre mois que je suis sorti de mon Village, & je n'ai pas encore eu le tems d'empirer & de devenir mechant.

Ce seroit bien dommage que vous le devinssiez, jamais, me dit-elle, en jettant sur moi un regard benevole & dévotement languissant; vous ne me semblez pas fait pour tomber dans un si grand malheur.

Vous avez raison, repris-je, Madame, Dieu m'a fait la grace d'être simple & de bonne foi, & d'aimer les honnêtes gens.

Cela est écrit sur votre visage, me dit-elle, mais vous êtes bien jeune. Quel âge avez-vous? Pas encore vingt ans, repris-je.

Et notez que pendant cette conversation, nous cheminions

d'une lenteur étonnante, & que je la soulevois presque de terre, pour lui épargner la peine de se traîner.

Mon Dieu, mon fils, que je vous fatigue, me disoit-elle. Non, Madame, lui répondis-je, ne vous gênez point, je suis ravi de vous rendre ce petit service. Je le vois bien, reprit-elle; mais dites moi, mon cher enfant, qu'êtes vous venu faire à Paris? A quoi vous occupez-vous?

A cette question, je m'imaginai heureusement que cette rencontre pouvoit tourner à bien: Quand elle m'avoit dit que ce seroit dommage que je devinsse méchant; ses yeux avoient accompagné ce compliment de tant de bonté, d'un si grand air de douceur, que j'en avois tiré un bon augure; je n'envisageois pourtant rien de positif sur les suites que pouvoit avoir ce coup de hasard; mais j'en espérois quelque chose; sans savoir quoi.

Dans cette opinion, je conçûs auſſi que mon hiſtoire étoit très-bonne à lui raconter & très-convenable.

J'avois refuſé d'épouſer une belle fille que j'aimois, qui m'aimoit & qui moffroit ma fortune. Et cela par un dégoût fier & pudique qui ne pouvoit avoir frapé qu'une ame de bien & d'honneur. N'étoit-ce pas là un récit bien avantageux à lui faire ? & je le fis de mon mieux, d'une maniere naïve & comme on dit la vérité.

Il me réuſſit, mon hiſtoire lui plut tout-à-fait.

Le Ciel me dit-elle, vous récompenſera d'une ſi honnête façon de penſer, mon garçon, je n'en doute pas; je vois que vos ſentimens répondent à votre phyſionomie Oh! Madame pour ma phyſionomie, elle ira comme elle pourra; mais voilà de quelle humeur je ſuis pour le cœur.

Ce qu'il dit là eſt ſi ingenu, dit-

elle avec un ſouris bénin. Ecoutez, mon fils, vous avez bien des graces à rendre à Dieu, de ce cœur droit qu'il vous a donné; c'eſt un don plus précieux que tout l'or du monde, un bien pour l'éternité; mais il faut le conſerver, vous n'avez pas d'experience, & il y a tant de piéges à Paris pour votre innocence, ſur-tout à l'âge où vous êtes. Ecoutez-moi; c'eſt le Ciel apparemment qui a permis que je vous rencontraſſe. Je vis avec une ſœur que j'aime beaucoup, qui m'aime de même; nous vivons retirées, mais à notre aiſe, grace à la bonté divine, & avec une Cuiſiniere âgée qui eſt une honnête fille. Avant hier nous nous défîmes d'un garçon qui ne nous convenoit point, nous avions remarqué qu'il n'avoit pas de religion, auſſi étoit-il libertin, & je ſuis ſortie ce matin pour prier un Eccléſiaſtique de nos amis, de nous en envoyer un qu'il nous

avoit promis; mais ce Domeſtique a trouvé une maiſon qu'il ne veut pas quitter, parce qu'il y eſt avec un de ſes freres, & il ne tiendra qu'à vous de tenir ſa place, pourvu que vous ayez quelqu'un qui nous réponde de vous.

Hélas! Madame, ſur ce pied-là, lui dis-je, je ne puis profiter de votre bonne volonté; car je n'ai perſonne ici qui me connoiſſe. Je n'ai été que dans la maiſon dont je vous ai parlé, où je n'ai fait ni bien, ni mal: Madame y avoit pris de l'affection pour moi; mais à cette heure elle eſt retirée dans un Couvent, je ne ſais lequel; & cette bonne Dame là, avec un Cuiſinier de mon Pays qui eſt ici, mais qui n'eſt pas digne de me préſenter à des perſonnes comme vous, voilà toutes les cautions que j'ai; ſi vous me donnez le tems de chercher la Dame, je ſuis ſûr que vous ſerez contente de ſon rapport. Pour Maître Jacques le Cui-

ſinier, ce qu'il vous dira de moi ira par-deſſus le marché.

Mon enfant me dit-elle, j'apperçois une ſincerité dans ce que vous me dites, qui doit vous tenir lieu de répondant.

A ces mots nous nous trouvâmes à ſa porte : Montez, montez, avec moi, me dit-elle, je parlerai à ma ſœur.

J'obéis, & nous entrâmes dans une maiſon où tout me parut bien étoffé, & dont l'arrangement & les meubles étoient dans le goût des habits de nos Dévotes. Netteté, ſimplicité & propreté ; c'eſt ce qu'on y voyoit.

On eût dit que chaque chambre étoit un Oratoire, l'envie d'y faire Oraiſon y prenoit en y entrant ; tout y étoit modeſte & luiſant, tout y invitoit l'ame à y gouter la douceur d'un ſaint recueillement.

L'autre ſœur étoit dans ſon cabinet, qui les deux mains ſur les

bras d'un fauteuil, s'y repoſoit de la fatigue d'un déjeuné qu'elle venoit de faire, & en attendoit la digeſtion en paix.

Les débris du déjeuné étoient-là ſur une petite table; il avoit été compoſé d'une demi-bouteille de Vin de Bourgogne preſque toute bue, de deux œufs frais, & d'un petit pain au lait.

Je crois que ce détail n'ennuiera point, il entre dans le portrait de la perſonne dont je parle.

Hé! mon Dieu, ma ſœur, vous avez été bien long-tems à revenir; j'étois en peine de vous, dit celle qui étoit dans le fauteuil, à celle qui entroit. Eſt-ce là le domeſtique qu'on devoit nous donner?

Non, ma ſœur reprit l'autre; c'eſt un honnête jeune homme que j'ai rencontré ſur le Pont-Neuf; & ſans lui je ne ſerois pas ici, car je viens de me trouver très-mal; il s'en eſt apperçu en

paſſant, & s'eſt offert pour m'aider à revenir à la maiſon.

En verité ma ſœur, reprit l'autre; vous vous faites toujours des ſcrupules que je ne ſçaurois approuver. Pourquoi ſortir le matin pour aller loin, ſans prendre quelque nourriture? Et cela parce que vous n'aviez pas entendu la Meſſe. Dieu exige-t-il, qu'on devienne malade? Ne peut-on le ſervir ſans ſe tuer? Le ſerviriez-vous mieux quand vous aurez perdu la ſanté, & que vous vous ſerez miſe hors d'état d'aller à l'Egliſe? Ne faut-il pas que notre pieté ſoit prudente? N'eſt on pas obligé de ménager ſa vie pour louer Dieu qui nous l'a donnée, le plus longtems qu'il ſera poſſible? Vous êtes trop outrée, ma ſœur, & vous devez demander conſeil là-deſſus.

Enfin, ma chere ſœur, reprit l'autre, c'eſt une choſe faite. J'ai cru que j'aurois aſſez de force; j'avois effectivement envie de manger

manger un morceau en partant; mais il étoit bien matin, & d'ailleurs, j'ai craint que ce ne fût une délicateſſe; & ſi on ne haſardoit rien on n'auroit pas grand mérite; mais cela ne m'arrivera plus, car il eſt vrai que je m'incommoderois; je crois pourtant que Dieu a beni mon petit voyage, puiſqu'il a permis que j'aye rencontré ce garçon que vous voyez: l'autre eſt placé; il n'y a que trois mois que celui-ci eſt à Paris; il m'a fait ſon hiſtoire, je lui trouve de très-bonnes mœurs, & c'eſt aſſurément la Providence qui nous l'adreſſe; il veut être ſage, & notre condition lui convient; que dites-vous de lui? Il prévient aſſez, répondit l'autre; mais nous parlerons de cela quand vous aurez mangé; appellez Catherine, ma ſœur, afin qu'elle vous apporte ce qu'il vous faut; pour vous, mon garçon, allez dans la cuiſine, vous y déjeûnerez auſſi.

A cet ordre, je fis la révérence, & Catherine, qu'on avoit appellée, monta; on la chargea du soin de me rafraîchir.

Catherine étoit grande, maigre, mise blanchement, & portant sur sa mine l'air d'une dévotion revêche, en colere, & ardente; ce qui lui venoit apparemment de la chaleur que son cerveau contractoit auprès du feu de sa cuisine & de ses fourneaux, sans compter que le cerveau d'une Dévote, & d'une Dévote Cuisiniere, est naturellement sec & brûlé.

Je n'en dirois pas tant de celui d'une Pieuse; car il y a bien de la différence entre la véritable piété, & ce qu'on appelle communément dévotion.

Les Dévots fâchent le monde, & les Gens pieux l'édifient; les premiers n'ont que les lévres de Dévotes, c'est le cœur qui l'est dans les autres; les Dévots vont à

l'Egliſe ſimplement pour y aller, pour avoir le plaiſir de s'y trouver, & les Pieux pour y prier Dieu ; ces derniers ont de l'humilité, les Dévots n'en veulent que dans les autres. Les uns ſont de vrais ſerviteurs de Dieu, les autres n'en ont que la contenance ; faire Oraiſon pour ſe dire je la fais ; porter à l'Egliſe des Livres de dévotion, pour les manier, les ouvrir & les lire ; ſe retirer dans un coin, s'y tapir, pour y jouir ſuperbement d'une poſture de méditatifs ; s'exciter à ces tranſports pieux, afin de croire qu'on a une ame bien diſtinguée, ſi on en attrape ; en ſentir en effet quelques-uns que l'ardente vanité d'en avoir fait naître, & que le diable, qui ne les laiſſe manquer de rien pour les tromper, leur donne ; revenir de là, tout gonflé de reſpect pour ſoi-même, & d'une orgueilleuſe pitié pour les ames ordinaires ; s'imaginer enſuite qu'on a acquis

le droit de se délasser de ses saints exercices par mille petites molesses qui soutiennent une santé délicate.

Tels sont ceux que j'appelle des Dévots, de la dévotion desquels le malin esprit a tout le profit, comme on le voit bien.

A l'égard des personnes véritablement pieuses, elles sont aimables pour les méchans même, qui s'en accommodent bien mieux que de leurs pareils; car le plus grand ennemi du méchant, c'est celui qui lui ressemble.

Voilà, je pense, de quoi mettre mes pensées sur les Dévots à l'abri de toute censure.

Revenons à Catherine, à l'occasion de qui j'ai dit cela.

Catherine donc, avoit un trousseau de Clefs à sa ceinture, comme une Tourriere de Couvent. Apportez des œufs frais à ma sœur, qui est à jeun à l'heure qu'il est, lui dit Mademoiselle Habert,

sœur ainée de celle avec qui j'étois venu; & menez ce garçon dans votre cuisine pour lui faire boire un coup. Un coup? répondit Catherine d'un ton brusque & pourtant de bonne humeur, il en boira bien deux à cause de sa taille. Et tous les deux à votre santé, Madame Catherine, lui dis-je. Bon, reprit-elle, tant que je me porterai bien, ils ne me feront pas mal. Allons, venez, vous m'aiderez à faire cuire mes œufs.

Hé! non, Catherine, ce n'est pas la peine, dit Mademoiselle Habert la cadette; donnez-moi le pot de confiture, ce sera assez: Mais ma sœur, cela ne nourrit point, dit l'ainée: Les œufs me gonfleroient, dit la cadette, & puis ma sœur par-ci, ma sœur par-là. Catherine, d'un geste sans appel, décida pour les œufs en s'en allant; à cause, dit-elle, qu'un déjeûné n'étoit pas un dessert.

Pour moi, je la suivis dans sa

cuisine, où elle me mit aux mains avec un reste de ragoût de la veille, & des Volailles froides, une bouteille de vin presque pleine, & du pain à discrétion.

Ah! le bon pain! je n'en ai jamais mangé de meilleur, de plus blanc, de plus ragoutant; il faut bien des attentions pour faire un pain comme celui-là; il n'y avoit qu'une main dévote qui pût l'avoir pêtri, aussi étoit-il de la façon de Catherine.

Oh! l'excellent repas que je fis! La vue seule de la cuisine donnoit appétit de manger; tout y faisoit entrer en gout.

Mangez, me dit Catherine, en se mettant après ses œufs frais, Dieu veut qu'on vive. Voilà de quoi faire sa volonté, lui dis-je, & pardessus le marché j'ai grande faim. Tant mieux, reprit-elle, mais dites-moi, êtes-vous retenu? restez-vous avec nous? Je l'espére ainsi, répondis-je, & je serois bien fâché que

cela ne fût pas ; car je m'imagine qu'il fait bon sous votre direction, Madame Catherine ; vous avez l'air si avenant, si raisonnable : Hé ! Hé ! reprit-elle, je fais du mieux que je peux, que le Ciel nous assiste, chacun a ses fautes, & je n'en chome pas ; & le pis est, c'est que la vie se passe, & plus l'on va, plus on se crote ; car le Diable est toujours après nous, l'Eglise le dit : mais on bataille ; au surplus, je suis bien aise que nos Demoiselles vous prennent ; car vous me paroissez de bonne amitié. Hélas ! tenez, vous ressemblez comme deux gouttes d'eau, à défunt Baptiste, que j'ai pensé épouser, qui étoit bien le meilleur enfant & beau garçon comme vous ; mais ce n'est pas là ce que j'y regardois, quoique cela fasse toujours plaisir ; Dieu nous l'a ôté, il est le maître, il n'y a point à le contrôler ; mais vous avez toute son apparence, vous parlez tout comme

lui : mon Dieu qu'il m'aimoit ! je suis bien changée depuis, sans ce que je changerai encore, je m'appelle toujours Catherine ; mais ce n'est plus de même.

Ma foi lui dis-je, si Baptiste n'étoit pas mort, il vous aimeroit encore ; car moi qui lui ressemble, je n'en ferois pas à deux fois. Bon ! bon ! me dit-elle en riant, je suis encore un bel objet ; mangez, mon fils, mangez, vous direz mieux quand vous m'aurez regardée de plus près ; je ne vaux plus rien qu'à faire mon salut, & c'est bien de la besogne : Dieu veuille que je l'acheve !

En disant ces mots, elle tira ses œufs, que je voulus porter en haut : Non, non, me dit-elle, déjeûnez en repos, afin que cela vous profite ; je vais voir un peu ce qu'on pense de vous là-haut, je crois que vous êtes notre fait, & j'en dirai mon avis : nos Demoiselles ordinairement sont dix ans à ſa-

voir ce qu'elles veulent, & c'eſt moi qui ai la peine de vouloir pour elles. Mais ne vous embarraſſez pas, j'aurai ſoin de tout; je me plais à ſervir mon Prochain, & c'eſt ce qu'on nous recommande au Prône.

Je vous rends mille graces, Madame Catherine, lui dis-je, & ſurtout ſouvenez-vous que je ſuis un Prochain qui reſſemble à Baptiſte: Mais mangez donc, me dit-elle, c'eſt le moyen de lui reſſembler long-tems en ce monde; j'aime un Prochain qui dure, moi. Et je vous aſſure que votre Prochain aime à durer, lui dis-je en la ſaluant d'un rouge bord que je bus à ſa ſanté.

Ce fut-là le premier eſſai que je fis du commerce de Madame Catherine, des diſcours de laquelle j'ai retranché une centaine de Dieu ſoit beni, & que le Ciel nous aſſiſte, qui ſervoient tantôt de refrein, tantôt de vehicule à ſes diſcours.

Apparemment que cela faisoit partie de sa dévotion verbale ; mais peu m'importoit ; ce qui est de sûr, c'est que je ne déplus point à la bonne Dame non plus qu'à ses Maîtresses, surtout à Mademoiselle Haberd la cadette, comme on le verra dans la suite.

J'achevai de déjeûner en attendant la réponse que m'apporteroit Catherine, qui descendit bientôt, & qui me dit : Allons notre ami, il ne vous manque plus que votre bonnet de nuit, attendu que votre gîte est ici.

Le bonnet de nuit, nous l'aurons bientôt, lui dis-je ; pour mes pantoufles, je les porte actuellement. Fort bien, mon gaillard, me dit-elle, allez donc querir vos hardes afin de revenir dîner : pendant que vous déjeûniez vos gages couroient ; c'est moi qui l'ai conclu. Courent-ils en bon nombre ? repris-je. Oui oui, me dit-elle en riant ; je t'entens

bien, & ils vont un train fort honnête. Je m'en fie bien à vous, répondis-je, je ne veux pas seulement y regarder; & je vais gager que je suis mieux que je ne mérite, grace à vos bons soins.

Ah! le bon apôtre, me dit-elle, toute réjouie de la franchise que je mettois dans mes louanges; c'est Baptiste tout revenu, il me semble que je l'entens: alerte, alerte, j'ai mon dîner à faire, ne m'amuse pas, laisse-moi travailler, & cours chercher ton équipage; es-tu revenu? Autant vaut, lui dis-je en sortant, j'aurai bientôt fait; il ne faut point de mulets pour amener mon bagage. Et cela dit, je me rendis à mon Auberge.

Je fis pourtant en chemin quelques réflexions pour sçavoir si je devois entrer dans cette maison: mais me disois-je, je ne cours aucun risque, il n'y aura qu'à déloger si je ne suis pas content; en attendant, le déjeûné m'est de

bon augure, il me semble que la dévotion de ces gens-ci ne compte pas ses morceaux, & n'est pas entêtée d'abstinence. D'ailleurs toute la maison me fait bonne mine, on n'y hait pas les gros garçons de mon âge, je suis déja dans la faveur de la Cuisiniere; voilà déja mes quatre repas de sûrs, & le cœur me dit que tout ira bien; courage!

Je me trouvai à la porte de mon Auberge en raisonnant ainsi, je n'y devois rien que le bon soir à mon Hôtesse, & puis je n'avois qu'à décamper avec mon paquet.

Je fus de retour à la Maison, au moment qu'on alloit se mettre à table. Malepeste, le succulent petit dîner! voilà ce qu'on appelle du potage, sans parler d'un petit plat de rôt, d'une finesse, d'une cuisson si parfaite... Il falloit avoir l'ame bien à l'épreuve du plaisir que peuvent donner les bons morceaux, pour ne pas donner

dans le péché de friandiſe en mangeant de ce rôt-là, & puis de ce ragoût, car il y en avoit un d'une délicateſſe d'aſſaiſonnement, que je n'ai jamais rencontré nulle part. Si l'on mangeoit au Ciel, je ne voudrois pas y être mieux ſervi; Mahomet de ce repas-là en auroit pu faire une des joies de ſon Paradis.

Nos Dames ne mangeoient point de bouilli, il ne faiſoit que paroître ſur la table, & puis on l'ôtoit, pour le donner aux pauvres.

Catherine à ſon tour s'en paſſoit, diſoit-elle, par charité pour eux, & je conſentis ſur le champ à devenir auſſi charitable qu'elle. Rien n'eſt tel que le bon exemple.

Je ſçus depuis, que mon devancier n'avoit pas eu comme moi part à l'aumône, parce qu'il étoit trop libertin, pour mériter de la faire, & pour être réduit au rôt & au ragoût.

Je ne ſçais pas au reſte comment nos deux ſœurs faiſoient en mangeant, mais aſſurément c'étoit jouer des gobelets, que de manger ainſi.

Jamais elles n'avoient d'appétit, du moins on ne voyoit point celui qu'elles avoient, il eſcamotoit les morceaux, ils diſparoiſſoient, ſans qu'il parût preſque y toucher.

On voyoit ces Dames ſe ſervir négligemment de leur fourchettes, à peine avoient-elles la force d'ouvrir la bouche; elles jettoient des regards indifférens ſur ce bon vivre: Je n'ai point de goût aujourd'hui. Ni moi non plus: je trouve tout fade. Et moi tout trop ſalé.

Ces diſcours-là me jettoient de la poudre aux yeux, de maniere, que je croyois voir les créatures les plus dégoûtées du monde, & cependant le réſultat de tout cela, étoit que les plats ſe trouvoient ſi conſidéra-

blement diminués, quand on desservoit, que je ne sçavois les premiers jours, comment ajuster tout cela.

Mais je vis à la fin de quoi j'avois été la dupe. C'étoit de ces airs de dégoût, que marquoient nos Maîtresses, & qui m'avoient caché la sourde activité de leurs dents.

Et le plus plaisant, c'est qu'elles s'imaginoient elles-mêmes, être de très petites, & de très sobres mangeuses; & comme il n'étoit pas décent, que des Dévotes fussent gourmandes, qu'il faut se nourrir pour vivre, & non pas vivre pour manger; que malgré cette maxime raisonnable & chrétienne, leur appétit glouton ne vouloit rien perdre, elles avoient trouvé le secret de la gloutonnerie; & c'étoit par le moyen de ces apparences de dédain pour les viandes, c'étoit par l'indolence avec

laquelle elles y touchoient, qu'elles se persuadoient être sobres, en se conservant le plaisir de ne pas l'être; c'étoit à la faveur de cette singerie, que leur dévotion laissoit innocemment le champ libre à l'intempérance.

Il faut avouer, que le Diable est bien fin, mais aussi, que nous sommes bien sots!

Le dessert fut à l'avenant du repas; confitures séches & liquides, & sur le tout de petites liqueurs, pour aider à faire la digestion, & pour ravigoter ce goût si mortifié.

Après quoi, Mademoiselle Haberd l'aînée disoit à la cadette: Allons, ma sœur, remercions Dieu. Cela est bien juste, répondoit l'autre, avec une plenitude de reconnoissance, qu'alors elle auroit assurément eu tort de disputer à Dieu.

Cela est bien juste, disoit-elle donc, & puis les deux sœurs se levant de leurs siéges avec un recueillement

cueillement, qui étoit de la meilleure foi du monde, & qu'elles croyoient aussi méritoire, que légitime, elles joignoient posément les mains, pour faire une priere commune, où elles se répondoient par versets, l'une à l'autre, avec des tons que le sentiment de leur bien être, rendoit extrêmement pathétiques.

Ensuite on ôtoit le couvert; elles se laissoient aller dans un fauteuil, dont la molesse & la profondeur invitoit au repos; & là on s'entretenoit de quelques réflexions qu'on avoit faites d'après des saintes lectures, ou bien d'un sermon du jour du de la veille, dont elles trouvoient le sujet admirablement convenable, pour Monsieur, ou pour Madame une telle.

Ce Sermon-là, n'étoit fait que pour eux, l'avarice, l'amour du monde, l'orgueil & d'autres imperfections y avoient si bien été débattues.

Mais, disoit une, comment peut-on assister à la sainte parole de Dieu, & n'en pas revenir avec dessein de se corriger; ma sœur, comprenez-vous quelque chose à cela?

Madame une telle, qui pendant le Carême est venue assidument au Sermon, comment l'entend-elle? car je lui vois toujours le même air de coquetterie; & à propos de coquetterie: mon Dieu! que je fus scandalisée l'autre jour de la maniere indécente, dont Mademoiselle** étoit vêtue. Peut-on venir à l'Eglise en cet état-là? Je vous dirai qu'elle me donna une distraction, dont je demande pardon à Dieu, laquelle m'empêcha de dire mes prieres. En vérité cela est effroyable!

Vous avez raison, ma sœur, répondoit l'autre; mais quand je vois de pareilles choses, je baisse les yeux, & la colere que j'en ai, fait que je refuse de les voir; &

que je loue Dieu de la grace qu'il m'a faite de m'avoir du moins préservée de ces péchés-là, en le priant de tout mon cœur, de vouloir bien éclairer de sa grace les personnes qui les commettent.

Vous me direz, comment avez-vous sçu ces entretiens, où le Prochain essuyoit la digestion de ces Dames?

C'étoit en ôtant la table, en rangeant dans la chambre, où elles étoient.

Mademoiselle Haberd la cadette, après que j'eus desservi, m'appella comme je m'en allois dîner; & me parlant assez bas, à cause d'un léger assoupissement, qui commençoit à clore les yeux de sa sœur, me dit ce que vous verrez dans la deuxiéme partie de cette Histoire.

Fin de la premiere Partie.

LE PAYSAN PARVENU,

OU

LES MEMOIRES DE M***

Par M. DE MARIVAUX.

SECONDE PARTIE.

Le prix eſt de 24. ſols.

A PARIS,

Chez PRAULT, Pere, Quay de Geſvres, au Paradis.

M. D. CC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, cette ſeconde partie *du Payſan parvenu*. A Paris ce 20. May 1734. DUVAL.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit imprimer ou faire imprimer, & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre: *Les Oeuvres du Sieur de Marivaux, la vie de Marianne, &c.* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires; offrant pour cet effet, de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-Scel des preſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces preſentes, de faire imprimer leſdits ouvrages ci-deſſus ſpecifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée pour modéle ſous notredit contre-ſcel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *ſix* années conſécutive, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de que lque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Ex-

posant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ces Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Fontainebleau, le dix-neuviéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cens trente-un, & de notre Regne le seiziéme. Par le Roy en son Conseil.

Signé, VERNIER.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 211. Folio 204. conformement aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris, le 9. Aoust 1731.

Signé, P. A. LE MERCIER, Syndic.

LE PAYSAN PARVENU, OU LES MEMOIRES DE Mr. * * *.

SECONDE PARTIE.

J'Ai dit dans la premiere partie de ma vie, que Mademoiſelle Haberd la Cadette m'appella pendant que ſa Sœur s'endormoit.

Mon fils, me dit-elle, nous vous retenons; j'y ai fait conſentir ma ſœur, & je lui ai répondu

de votre sageſſe ; car je crois que votre phyſionomie & vos diſcours ne m'ont point trompée ; ils m'ont donné de l'amitié pour vous, & j'eſpere que vous la mériterez. Vous ſerez avec Catherine, qui eſt une bonne & vertueuſe fille, & qui m'a paru auſſi vous voir de bon œil ; elle vous dira de quoi nous ſommes convenuës pour vous ; je penſe que vous aurez lieu d'être content, & peut-être dans les ſuites, le ſerez-vous encore davantage ; c'eſt moi qui vous en aſſûre. Allez, mon fils, allez dîner, ſoïez toujours auſſi honnête garçon que vous le paroiſſez ; comptez que je vous eſtime, & que je n'oublierai point avec quel bon cœur vous m'avez ſecouruë ce matin dans ma foibleſſe.

Il y a des choſes dont on ne peut rendre ni l'eſprit ni la maniere ; & je ne ſçaurois donner une idée bien complette, ni de tout ce que ſignifioit le diſcours de Ma-

demoiselle Haberd, ni de l'air dont elle me le tint. Ce qui est de sûr, c'est que son visage, ses yeux, son ton, disoient encore plus que ses paroles, ou du moins, ajoûtoient beaucoup au sens naturel de ses termes; & je crus y remarquer une bonté, une douceur affectueuse, une prevenance pour moi, qui auroient pû n'y pas être, & qui me surprirent en me rendant curieux de ce qu'elles vouloient dire.

Mais en attendant, je la remerciai presque dans le même goût, & lui répondis avec une abondance de cœur, qui auroit merité correction, si mes remarques n'avoient pas été justes; & apparemment qu'elles l'étoient, puisque ma façon de répondre ne déplut point. Vous verrez dans les suites où cela nous conduira.

Je faisois ma réverence à Mademoiselle Haberd pour descendre dans la cuisine, quand un Ecclesiastique entra dans la chambre.

C'étoit le Directeur ordinaire de ces Dames ; je dis ordinaire, parce qu'elles étoient amies de plusieurs autres Ecclésiastiques qui leur rendoient visite, & avec qui, par surcroît, elles s'entretenoient aussi des affaires de leur conscience.

Pour celui-ci, il en avoit la direction en chef ; c'étoit l'arbitre de leur conduite.

Encore une fois, que tout ce que je dis-là, ne scandalise personne, & n'induise pas à penser que je taille indistinctement l'usage où l'on est de donner sa conscience à gouverner à ce qu'on appelle des Directeurs, & de les consulter sur toutes ses actions.

Cet usage est sans doute loüable & saint en lui-même, c'est bien fait de le suivre, quand on le suit comme il faut, & ce n'est pas de cela dont je badine ; mais il y a des minuties dont les Directeurs ne devroient pas se mêler aussi se-

rieuſement qu'ils le font, & je ris de ceux qui portent leur direction juſques-là.

Ce Directeur-ci étoit un aſſez petit homme, mais bien fait dans ſa taille un peu ronde; il avoit le teint frais, d'une fraîcheur repoſée; l'œil vif, mais de cette vivacité qui n'a rien d'étourdi ni d'ardent.

N'avez-vous jamais vû de ces viſages qui annoncent dans ceux qui les ont, je ne ſçai quoi d'accommodant, d'indulgent, & de conſolant pour les autres, & qui ſont comme les garants d'une ame remplie de douceur & de charité.

C'étoit-là poſitivement la mine de notre Directeur.

Du reſte, imaginez-vous de courts cheveux, dont l'un ne paſſe pas l'autre, qui ſiéent, on ne peut pas mieux, & qui ſe relevent en demi-boucles autour des joüës par un tour qu'ils prennent naturellement, & qui ne doit rien au ſoin

de celui qui les porte ; joignez à cela des lévres, assez vermeilles, avec de belles dents, qui ne sont belles & blanches à leur tour, que parce qu'elles se trouvent heureusement ainsi sans qu'on y tâche.

Tels étoient les agrémens, soit dit innocens, de cet Ecclésiastique, qui dans ses habits n'avoit pas oublié que la Religion même, veut qu'on observe sur soi une propreté modeste, afin de ne choquer les yeux de personne ; il excédoit seulement un peu cette propreté de devoir, mais il est difficile d'en trouver le point bien juste, de sorte que notre Ecclésiastique, contre son intention sans doute, avoit été jusqu'à l'ajustement.

Mademoiselle Haberd l'aînée, qui s'étoit assoupie, devina plus son arrivée qu'elle ne l'entendit ; car il ne fit pas grand bruit en entrant ; mais une dévote en pareil cas a l'ouïe bien subtile.

Celle-ci ſe réveilla ſur le champ en ſouriant de la bonne fortune qui lui venoit en dormant ; j'entends une bonne fortune toute ſpirituelle.

Cet Eccléſiaſtique, pour qui j'étois un viſage nouveau, me regarda avec aſſez d'attention.

Eſt-ce-là votre domeſtique, Meſdames ? leur dit-il. Oui, Monſieur ; c'eſt un garçon que nous avons d'aujourd'hui, répondit l'aînée, & c'eſt un ſervice qu'il a rendu à ma ſœur qui en eſt cauſe.

Là-deſſus elle ſe mit à lui conter ce qui m'étoit arrivé avec ſa cadette : & moi, je jugeai à propos de ſortir pendant l'hiſtoire.

Quand je fus au milieu de l'eſcalier, ſongeant aux regards que ce Directeur avoit jettés ſur moi, il me prit envie de ſçavoir ce qu'il en diroit : Catherine m'attendoit pourtant dans ſa cuiſine ; mais n'importe, je remontai doucement

l'eſcalier. J'avois fermé la porte de la chambre, & j'en approchai mon oreille le plus près qu'il me fut poſſible.

Mon avanture avec Mademoiſelle Haberd la cadette fut bientôt racontée, de tems en tems je regardois à travers la ſerrure, & de la maniere dont le Directeur étoit placé, je voyois ſon viſage en plein, auſſi-bien que celui de la ſœur cadette.

Je remarquai qu'il écoutoit le recit qu'on lui faiſoit, d'un maintien froid, penſif, & tirant ſur l'auſtere.

Ce n'étoit plus cette phyſionomie ſi douce, ſi indulgente qu'il avoit quand il étoit entré dans la chambre; il ne faiſoit pas encore la mine, mais je devinois qu'il alloit la faire, & que mon avanture alloit devenir un cas de conſcience.

Quand il eut tout entendu, il baiſſa les yeux en homme qui va

porter un jugement de conſequence, & donner le reſultat d'une réflexion profonde.

Et puis : Vous avez été bien vîte, Meſdames, dit-il, en les regardant toutes deux avec des yeux qui rendoient le cas grave & important, & qui diſpoſoient mes maîtreſſes à le voir preſque traiter de crime.

A ces premiers mots qui ne me ſurprirent point, car je ne m'attendois pas à mieux, la ſœur cadette rougit, prit un air embarraſſé, mais à travers lequel on voyoit du mécontentement.

Vous avez été bien vîte, reprit-il encore une fois. Eh ! quel mal peut-il y avoir là-dedans, reprit cette cadette, d'un ton à demi timide & revolté, ſi c'eſt un honnête garçon, comme il y a lieu de le penſer? Il a beſoin de condition, je le trouve en chemin, il me rend un ſervice, il me reconduit ici, il nous manque un domeſtique, &

nous le prenons : quelle offenſe peut-il y avoir là contre Dieu ? J'ai crû faire au contraire une action de charité & de reconnoiſſance.

Nous le ſçavons bien, ma ſœur, repondit l'aînée ; mais n'importe, puiſque Monſieur qui eſt plus éclairé que nous, n'approuve pas ce que nous avons fait, il faut ſe rendre. A vous dire la verité, tantôt, quand vous m'avez parlé de garder ce jeune homme ; il me ſemble que j'y ai ſenti quelque repugnance ; j'ai eu un preſſentiment que ce ne ſeroit pas l'avis de Monſieur ; & Dieu ſçait que j'ai remis le tout à ſa déciſion !

Ce diſcours ne perſuadoit pas la cadette, qui n'y repondoit que par des mines qui diſoient toujours, je n'y vois point de mal.

Le Directeur avoit laiſſé parler l'aînée ſans l'interrompre, & ſembloit même un peu piqué de l'obſtination de l'autre.

Prenant pourtant un air tranquille & benin ; ma chere Demoiſelle, écoutez moi, dit-il à cette cadette ; vous ſçavez avec quelle affection particuliere je vous donne mes conſeils à toutes deux.

Ces dernieres paroles, à toutes deux, furent partagées, de façon que la Cadette en avoit pour le moins les trois quarts & demi pour elle, & ce ne fut même que par reflexion ſubite, qu'il en donna le reſte à l'aînée ; car dans ſon premier mouvement, l'homme ſaint n'avoit point du tout ſongé à elle.

Vraiment, dit l'aînée, qui ſentit cette inégalité de partage, & l'oubli qu'on avoit d'abord fait d'elle, Vraiment, Monſieur, nous ſçavons bien que vous nous conſiderez toutes deux l'une autant que l'autre, & que votre pieté n'admet point de preference, comme cela eſt juſte.

Le ton de ce diſcours fut un peu aigre, quoique prononcé en

riant de peur qu'on n'y vît de la jalousie.

Helas ! ma sœur reprit la Cadette un peu vivement ; je ne l'entends pas autrement non plus, & quand même Monsieur seroit plus attaché à vous, qu'à moi, je n'y trouverois rien à redire ; il vous rendroit justice ; il connoît le fond de votre ame, & les graces que Dieu vous fait, & vous êtes assûrément bien plus digne de son attention que moi.

Mes cheres sœurs, leur répondit là-dessus cet Ecclesiastique qui voyoit que ce petit débat venoit par sa faute, ne vous troublez point ; vous m'êtes égales devant Dieu, parce que vous l'aimez également toutes deux ; & si mes soins avoient à se fixer plus sur l'une que sur l'autre, ce seroit en faveur de celle que je verrois marcher le plus lentement dans la voye de son salut ; sa foiblesse m'y attacheroit davantage, parce qu'elle au-

roit plus besoin de secours ; mais, grace au Ciel, vous marchez toutes deux du même pas, aucune de vous ne reste en arrierre ; & ce n'est pas de cela dont il s'agit. Nous parlons du jeune homme que vous avez retenu (cette jeunesse lui tenoit au cœur) vous n'y voyez point de mal, j'en suis persuadé ; mais daignez m'entendre.

Là il fit une petite pose comme pour se recüeillir.

Et puis continuant ; Dieu par sa bonté, ajoûta-t'il, permet souvent que ceux qui nous conduisent ayent des lumieres qu'il nous refuse, & c'est afin de nous montrer qu'il ne faut pas nous en croire, & que nous nous égarerions si nous n'étions pas dociles.

De quelle consequence est-il me dites vous, d'avoir retenu ce garçon qui paroît sage? D'une très-serieuse consequence.

Premierement, c'est avoir agi contre la prudence humaine ; car

enfin, vous ne le connoissez que de l'avoir rencontré dans la rue. Sa physionomie vous paroît bonne, & je le veux; chacun a ses yeux là-dessus, & les miens ne lui sont pas tout-à-fait aussi favorables; mais je vous passe cet article. Eh bien, depuis quand sur la seule physionomie fie-t'on son bien & sa vie à des inconnus? Quand je dis son bien & sa vie, je n'exagere pas à votre égard. Vous n'êtes que trois filles toute seules dans une maison; que ne risquez vous pas, si cette physionomie vous trompe, si vous avez affaire à un avanturier, comme cela peut arriver? Qui vous a répondu de ses mœurs, de sa religion, de son caractere? Un fripon ne peut-il pas avoir la mine d'une honnête homme? A Dieu ne plaise que je le soupçonne de l'être, un fripon; la charité veut qu'on pense à son avantage: mais la charité ne doit pas aller jusqu'à l'imprudence, & c'en est une

que de s'y fier comme vous faites.

Ah ! ma sœur, que ce que Monsieur dit est sensé ! s'écria l'aînée à cet endroit. Effectivement ce garçon a d'abord quelque chose qui prévient, mais Monsieur a raison pourtant ; à present que j'y songe, il a un je ne sçai quoi dans le regard qui a pensé m'arrêter, moi qui vous parle.

Encore un mot, ajoûta l'Ecclesiastique en l'interrompant : Vous approuvez ce que j'ai dit ; & ce n'est pourtant rien en comparaison de ce que j'ai à vous dire.

Ce garçon est dans la premiere jeunesse, il a l'air hardi & dissipé, vous n'êtes pas encore dans un âge à l'abri de la censure ; ne craignez-vous point les mauvaises pensées qui peuvent venir là-dessus à ceux qui le verront chez vous ? Ne sçavez vous pas que les hommes se scandalisent aisément, & que c'est un malheur terrible que d'induire son prochain au moindre scanda-

le? Ce n'eſt point moi qui vous le dis, c'eſt l'Evangile. D'ailleurs, mes cheres ſœurs; car il faut tout dire, nous-mêmes, ne ſommes-nous pas foibles? que faiſons nous dans la vie, que combattre inceſſamment contre nous, que tomber, que nous relever? Je dis dans les moindres petites choſes; & cela ne doit-il pas nous faire trembler? Ah! croyez moi, n'allons point dans l'affaire de notre ſalut, chercher de nouvelles difficultés à vaincre; ne nous expoſons point à de nouveaux ſujets de foibleſſe. Cet homme-ci eſt trop jeune; vous vivriez avec lui, vous le verriez preſque à tout moment; la racine du peché eſt toujours en nous, & je me défie déja (je ſuis obligé de vous le dire en conſcience,) je me défie déja, de la bonne opinion que vous avez de lui, de cette affection obſtinée que vous avez déja priſe pour lui; elle eſt innocente, le ſera-t-elle toûjours?

jours? Encore une fois, je m'en méfie. J'ai veu Mademoiſelle Haberd, ajoûta-t'il, en regardant la ſœur Cadette, n'être pas contente des ſentimens que j'ai d'abord marqués là-deſſus; d'où vient cet entêtement dans ſon ſens, cet éloignement pour mes idées, elle que je n'ai jamais vû reſiſter un inſtant aux conſeils, que ma conſcience ma dicté pour la ſeureté de la ſienne? Je n'aime point cette diſpoſition d'eſprit là, elle m'eſt ſuſpecte; on diroit que c'eſt un piége que le démon lui tend; & dans cette occurrence, je ſuis obligé de vous exhorter à renvoyer ce jeune homme, dont la mine au ſurplus ne me revient point autant qu'à vous; & je me charge de vous donner un domeſtique de ma main, c'eſt un peu d'embarras pour moi; mais Dieu m'inſpire de le prendre; & je vous conjure, en ſon nom, de vous laiſſer conduire. Me le promettez-vous?

Pour moi, Monſieur dit l'aînée avec une entiere abandon à ſes volontés, je vous réponds que vous êtes le maître, & vous verrez quelle eſt ma ſoûmiſſion ; car dès cet inſtant, je m'engage à n'exiger aucun ſervice du jeune homme en queſtion, & je ne doute pas que ma ſœur ne m'imite.

En verité, reprit la Cadette avec un viſage preſqu'allumé de colere ; je ne ſçai comment prendre tout ce que j'entends. Voilà déja ma ſœur liguée contre moi ; la voilà charmée du tort imaginaire qu'on me donne, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'elle eſt de cette façon-là à mon égard, puiſqu'il faut le dire, & que la maniere dont on me parle, m'y force ; elle ne doute pas, dit-elle, que je ne me conforme à ſa conduite, eh ! je n'ai jamais fait autre choſe depuis que nous vivons enſemble ; il a toûjours fallu plier ſous elle pour avoir la paix ; Dieu ſçait, ſans re-

proche, combien de fois je lui ai sacrifié ma volonté, qui n'avoit pourtant point d'autre défaut que de n'être pas la sienne; & franchement, je commence à me lasser de cette sujetion que je ne lui dois point. Oüi, ma sœur, vous ferez de ce que je vous dis, l'usage qu'il vous plaira; mais vous avez l'humeur haute, & c'est de cette humeur-là dont il seroit à propos que Monsieur s'allarmât pour vous, & non pas de l'action que j'ai faite en amenant ici un pauvre garçon à qui j'ai peut être obligation de la vie, & qu'on veut que j'en récompense en le chassant, après que nous lui avons toutes deux donné parole de le garder. Monsieur m'objecte qu'il n'a point de répondant; mais ce jeune homme m'a dit qu'il en trouveroit, si nous en voulions; ainsi cette objection tombe. Quant à moi à qui il a rendu un si grand service, je ne lui dirai point de s'en aller, ma sœur, je ne sçaurois.

Eh bien ma sœur, reprit l'aînée; je me charge, si vous me le permettez, de le congedier pour vous, sans que vous vous en mêliez, avec promesse de ma part, de réparer mes hauteurs passées, par une condescendance entiere pour vos avis, quoique vous ne soyiez que ma cadette; si vous aviez eu la charité de m'avertir de mes défauts je m'en serois peut-être corrigée avec l'aide de Dieu, & des prieres de Monsieur, qui ne m'a pourtant jamais reprise de cette hauteur dont vous parlez; mais comme vous avez plus d'esprit qu'une autre, plus de pénétration, vous ne sçauriez vous être trompée, & je suis bien heureuse que vous apperceviez en moi ce qui est échapé à la prudence de Monsieur même.

Je ne suis pas venu ici, dit alors l'Ecclesiastique, en se levant d'un air dépité, pour semer la zizanie entre vous, Mademoiselle; & dès

que je laiſſe ſubſiſter les défauts de Mademoiſelle votre ſœur, que je ne ſuis pas aſſez éclairé pour les voir que d'ailleurs, mes avis ſur votre conduite ne vous paroiſſent pas juſtes; je conclus que je vous ſuis inutile, & qu'il faut que je me retire.

Comment! Monſieur, vous retirer, s'écria l'aînée, Ah! Monſieur, mon ſalut m'eſt encore plus cher que ma ſœur, & je ſens bien qu'il n'y a qu'avec un auſſi ſaint homme que vous, que je le puis faire. Vous retirer, mon Dieu! Non, Monſieur, c'eſt d'avec ma ſœur qu'il faut que je me retire. Nous pouvons vivre ſéparément l'une de l'autre, elle n'a que faire de moi, ni moi d'elle; qu'elle reſte, je lui cede cette maiſon-ci, & je vais de ce pas m'en chercher une autre, où j'eſpere de votre pieté, que vous voudrez bien me continuer les viſites que vous nous rendiez ici; Eh! Juſte Ciel! où en ſommes nous?

L'Eccleſiaſtique ne répondit rien à ce dévot & même tendre emportement, qu'on marquoit en ſa faveur. Ne conſerver que l'aînée, c'étoit perdre beaucoup. Il me ſembla qu'il étoit extrêmement embarraſſé, & comme la ſcene menaçoit de devenir bruyante par les larmes que l'aînée commençoit à répandre, & par les éclats de voix dont elle rempliſſoit la Chambre. Je quittai mon poſte, & deſcendis vîte dans la Cuiſine, où il y avoit près d'un quart-d'heure que Catherine m'attendoit pour dîner.

Je n'ai que faire, je penſe, d'expliquer pourquoi le Directeur opinoit ſans quartier pour ma ſortie, il leur avoit dit dans ſon ſermon, qu'il étoit indécent que je demeuraſſe avec elles; mais je croi qu'il auroit paſſé là-deſſus; qu'il n'y auroit pas même ſongé, ſans un autre motif que voici; c'eſt qu'il voyoit la ſœur cadette obſti-

née à me garder, cela pouvoit signifier qu'elle avoit du goût pour moi: ce goût pour moi auroit pû la dégoûter d'être dévote, & puis d'être soûmise, & adieu l'autorité du Directeur: & on aime à gouverner les gens, il y a bien de la douceur à les voir obéissans & attachés, à être leur Roi, pour ainsi dire, & un Roi souvent d'autant plus cheri qu'il est inflexible & rigoureux.

Après cela, j'étois un gros garçon de bonne mine, & peut-être sçavoit-t-il que Mademoiselle Haberd n'avoit point d'antipathie pour les beaux garçons; car enfin, un Directeur sçait bien des choses! Retournons à notre Cuisine.

Vous avez été bien long-tems à venir, me dit Catherine qui m'y attendoit en filant, & en faisant chauffer notre potage: de quoi parliez-vous donc tous si haut dans la chambre? j'ai entendu

quelqu'un qui crioit comme un Aigle ? Hé ! tenez, écoutez le beau tintamarre qu'elles font encore ? Eſt-ce que nos Demoiſelles ſe querellent ?

Ma foi, Madame Catherine, je n'en ſçai rien, lui dis-je ; mais elles ne peuvent pas ſe quereller, car ce ſeroit offenſer Dieu, & elles ne ſont pas capables de cela.

Oh ! que ſi, reprit-elle ; ce ſont les meilleures filles du monde ; cela vit comme des Saintes ; mais c'eſt juſtement à cauſe de leur ſainteté, qu'elles ſont mutines entr'elles-deux ; cela fait qu'il ne ſe paſſe pas de jour, qu'elles ne ſe chamaillent ſur le bien, ſur le mal, à cauſe de l'amour de Dieu qui les rend ſcrupuleuſes ; & quelquefois j'en ai ma part auſſi moi ; mais je me moque de cela ; je vous les rembarre qu'il n'y manque rien ; je hauſſe le coude & puis je m'en vais, & Dieu pardeſſus

ſus tout : allons, mangeons, ce ſera autant de fait.

Ce que le Directeur avoit dit de moi, ne m'avoit pas ôté l'apétit : En arrive ce qui pourra, diſois-je en moi-même ; mettons toujours ce dîné à l'abri du naufrage.

Là-deſſus, je doublois les morceaux, & j'entamois la cuiſſe d'un excellent lapreau, quand le bruit d'enhaut redoubla juſqu'à dégénerer en charivari.

A qui diantre en ont-elles donc? dit Catherine la bouche pleine : On diroit qu'elles s'égorgent.

Le bruit continua : Il faut que j'y monte, dit-elle ; je gage que c'eſt quelque cas de conſcience, qui leur tourne la cervelle. Bon ! lui dis-je, un cas de conſcience eſt-ce qu'il n'y a pas un Caſuiſte avec elles ? Il peut bien mettre le hola ; il doit ſçavoir la Bible, & l'Evangile par cœur : Hé ! oüi, me dit-elle en ſe levant, mais cette Bible & cet Evangile ne ré-

pondent pas à toutes les fantaiſies muſquées des gens, & nos bonnes Maîtreſſes en ont je ne ſçai combien de celles-là ; attendez-moi en mangeant, je vais voir ce que c'eſt, & elle monta.

Pour moi je ſuivis ſes ordres à la lettre, & je continuai de dîner comme elle me l'avoit recommandé, d'autant plus que j'étois bien aiſe, comme je l'ai déja dit, de me munir toujours d'un bon repas, dans l'incertitude où j'étois de ce qui pourroit m'arriver de tout ce tapage.

Cependant Catherine ne revenoit point, & j'avois achevé de dîner ; j'entendois quelquefois ſa voix primer ſur celles des autres ; elle étoit reconnoiſſable par un ton bruſque & déciſif ; le bruit continuoit & même augmentoit.

Je regardois mon paquet que j'avois porté le même jour dans cette Maiſon, & qui étoit reſté dans un coin de la cuiſine : j'ai

bien la mine de te reporter, disois-je en moi-même, & j'ai bien peur que ceci n'arrête tout court les bons gages qu'on m'a promis, & qui courent de ce matin.

C'étoit-là les penſées dont je m'entretenois, quand il me ſembla que le tintamarre baiſſoit.

Un moment après, la porte de la chambre s'ouvrit, & quelqu'un deſcendit l'eſcalier. Je me mis à l'entrée de la cuiſine pour voir qui ſortoit : c'étoit notre Directeur.

Il avoit l'air d'un homme dont l'ame eſt en peine ; il deſcendoit d'un pas mal aſſuré.

Je voulus repouſſer la porte de la cuiſine, pour m'épargner le coup de chapeau qu'il auroit fallu lui donner, en me montrant, mais je n'y gagnai rien, car il la r'ouvrit, & entra.

Mon garçon, me dit-il en rappellant à lui toutes les reſſources

de son art, je veux dire de ces tons dévots & pathétiques, qui font sentir que c'est un homme de bien qui vous parle.

Mon garçon, vous êtes ici la cause d'un grand trouble. Moi! Monsieur, lui répondis-je. Hé! je ne dis mot; je n'ai pas prononcé quatre paroles là-haut depuis que je suis dans la maison.

N'importe, mon enfant, repartit-il, je ne vous dis pas que ce soit vous qui fassiez le trouble, mais c'est vous qui en êtes le sujet, & Dieu ne vous demande pas ici, puisque vous en banniſſez la paix, sans y contribuer que de votre presence.

Une de ces Demoiselles vous souffre volontiers, mais l'autre ne veut point de vous ainsi vous mettez la division entr'elles, & ces filles pieuses, qui, avant que vous fussiez ici, ne disputoient que de douceur, de complaisance, & d'humilité l'une avec l'autre, les

voilà qui vont se séparer pour l'amour de vous ; vous êtes la pierre de scandale pour elles ; vous devez vous regarder comme l'instrument du Démon ; c'est de vous dont il se sert pour les désunir, pour leur enlever la paix dans laquelle elles vivoient, en s'édifiant réciproquement. A mon égard, j'en ai le cœur saisi, & je vous declare de la part de Dieu, qu'il vous arrivera quelque grand malheur, si vous ne prenez pas votre parti. Je suis bien aise de vous avoir rencontré en m'en allant ; car si j'en juge par votre physionomie, vous êtes un garçon sage & de bonnes mœurs, & vous ne resisterez pas aux conseils que je vous donne pour votre bien, & pour celui de tout le monde ici.

Moi ! Monsieur, un garçon de bonnes mœurs ? lui dis-je, après l'avoir écouté d'un air distrait & peu touché de son exhortation. Vous dites que vous voyez à ma

physionomie que je suis sage? Non, Monsieur, vous vous méprenez, vous ne songez pas à ce que vous dites; je vous soutiens que vous ne voyez point cela sur ma mine; au contraire, vous me trouvez l'air d'un fripon qui n'aura pas les mains engourdies pour emporter l'argent d'une maison; il ne faut pas se fier à moi, je pourrois fort bien couper la gorge aux gens pour avoir leur bourse: Voilà ce qui vous en semble.

Eh! qui est-ce qui vous dit cela, mon enfant? me répondit-il en rougissant. Oh! repris-je, je parle d'après un habile homme qui m'a bien envisagé, Dieu lui inspire que je ne vaux rien. Vous faites le discret; mais je sçais bien votre pensée. Cet honnête homme a dit aussi, que je suis trop jeune, & que si ces Demoiselles me gardoient, cela feroit venir de mauvaises pensées aux voisins. Sans compter que le Diable est un

éveillé qui pourroit bien tenter mes Maîtresses de moi ; car je suis un vaurien de bonne mine. N'est-ce pas Monsieur le Directeur ? Je ne sçai ce que cela signifie, me dit-il, en baissant les yeux.

Oh ! que si, lui répondis-je. Ne trouvez-vous pas encore que Mademoiselle Haberd la cadette m'affectionne déja trop à cause du service que je lui ai rendu ? Il y a peut-être un peché là-dessous qui veut prendre racine, voyez-vous. Il n'y a rien à craindre pour l'aînée, elle est bien obéissante celle-là ; je pourrois rester s'il n'y avoit qu'elle, ma mine ne la dérange point, car elle veut bien qu'on me chasse ; mais cette cadette fait l'opiniâtre, c'est mauvais signe, elle me voudroit trop bien, & il faut qu'elle n'ait de l'amitié qu'envers son Directeur pour le salut de sa conscience, & pour le contentement de la vôtre. Prenez-y garde pourtant ; car, à propos de

conſcience, ſans la bonté de la votre, la paix de Dieu ſeroit encore ici; vous le ſçavez bien, Monſieur le Directeur.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce langage? dit-il alors. Tant y a lui, répondis-je, que Dieu ne veut pas qu'on cherche midi à quatorze heures? Rêvez à cela: quand vous prêchiez ces Demoiſelles, je n'étois pas loin de la Chaire. Pour ce qui eſt de moi, je n'y entends point fineſſe; je ne ſçaurois gagner ma vie à gouverner les filles, je ne ſuis pas ſi aiſe, & je la gagne à faire le tracas des maiſons; que chacun dans ſon métier aille auſſi droit que moi. Il m'eſt avis que le vôtre eſt encore plus caſuel que le mien, & je ne ſuis pas auſſi friand de ma condition que vous l'êtes de la vôtre. Je ne ferai jamais donner congé à perſonne, depeur d'avoir le mien.

Notre homme à ce discours me tourna le dos, sans me répondre, & se retira.

Il y a de petites verités contre lesquelles on n'est point en garde. Sa confusion ne lui donna pas le tems d'ajuster sa replique, & le plus court étoit de se sauver.

Cependant Catherine ne revenoit point, & je fus bien encore un quart d'heure à l'attendre ; enfin, elle descendit, & je la vit entrer en levant les mains au Ciel, & en s'écriant : Hé ! mon bon Dieu! Qu'est-ce que c'est que tout cela?

Quoi ! lui dis-je, Madame Catherine, s'est-on battu là-haut ? quelqu'un est-il mort ? C'est notre ménage qui se meurt, mon pauvre garçon, me dit-elle : le voilà qui s'en va.

Hé ! qui est-ce qui l'a tué ? lui dis-je. Helas ! reprit-elle, c'est le scrupule qui s'est mis après, par le moyen d'une prédication de

Monsieur le Directeur. Il y a long-tems, que j'ai dit que cet homme-là lanternoit trop après les consciences.

Mais encore, de quoi s'agit-il? lui dis-je: Que tout est chut, reprit-elle, & que nos Demoiselles ne peuvent plus gagner le Ciel ensemble; conclusion, que c'est une affaire faite; notre Demoiselle la cadette va loüer une autre maison, & elle m'a dit que tu l'attendes, pour aller avec elle, & vous n'avez qu'à m'attendre tous deux; cette aînée est une pigrieche, moi, j'ai la tête près du bonnet, jamais les Prêtres n'ont pû me guérir de cela, car je suis Picarde: cela vient du terroir, & comme deux têtes ne valent rien dans une maison, il faudra que j'aille porter la mienne avec la cadette qui n'en a point.

A peine Catherine achevoit-elle ce discours, que cette cadette parut.

Mon enfant, me dit-elle, en entrant, ma sœur ne veut pas que vous restiez ici, mais moi je vous garde ; elle & l'Ecclesiastique qui sort, viennent de me dire là-dessus des choses qui m'y engagent, & vous profiterez de l'imprudence choquante avec laquelle on m'a parlé. C'est moi qui vous ai produit ici, je vous ai d'ailleurs obligation : ainsi vous me suivrez. Je vais de ce pas chercher un appartement : venez m'aider à marcher ; car je ne suis pas encore trop forte.

Allons, Mademoiselle, lui dis-je, il n'y a que vous qui êtes ma Maîtresse ici, & vous serez contente de mon service assurément.

Mademoiselle, dit alors Catherine, nous ne nous quitterons pas non plus, entendez-vous ? Je vous ferai ailleurs d'aussi bonnes fricassées qu'ici. Que notre aînée s'accommode, je commençois à en être bien lasse ; ce n'est jamais

fini avec elle, tantôt il y a trop de ci, tantôt il y a trop de çà : pardi, allez, sans vous il y auroit long-tems que j'aurois planté-là sa cuisine ; mais vous êtes douce, on est Chrétienne, & on prend patience, & puis je vous aime.

Je vous remercie de ce sentiment-là, dit Mademoiselle Haberd, & nous verrons comment nous ferons, quand j'aurai arrêté une maison. J'ai beaucoup de meubles ici, je n'en puis sortir que dans deux ou trois jours, & nous aurons le tems de nous ajuster. Allons, Jacob, partons. C'étoit le nom que j'avois pris, & dont cette Demoiselle se souvint alors.

Sa réponse, à ce qu'il me parut, déconcerta un peu Dame Catherine, & toute prompte qu'elle étoit ordinairement à la repartie, elle n'en trouva point alors, & demeura muette.

Pour moi, je vis très-bien que Mademoiselle Haberd n'avoit pas

deſſein qu'elle fût des nôtres ; & à dire la verité, il n'y pas grande perte ; car quoiqu'elle bredoüillât plus de prieres en un jour qu'il n'en eût fallu pour un mois, ſi elles avoient été conditionnées de l'attention neceſſaire, ce devoit être ordinairement la plus revêche & la plus brutale créature dont on pût ſe ſervir. Quand elle vous diſoit une douceur, c'étoit du ton dont les autres querellent.

Mais laiſſons la bouder de la réponſe que Mademoiſelle Haberd lui avoit faite.

Nous partîmes elle & moi, elle me prit ſous le bras, & de ma vie je n'ai aidé quelqu'un à marcher d'auſſi bon cœur que je le fis alors. Le procedé de cette bonne Demoiſelle m'avoit gagné. Y a-t-il rien de ſi doux que d'être ſûr de l'amitié de quelqu'un, & j'étois ſûr de la ſienne, abſolument ſûr ; & même cette amitié, dont je ne

doutois pas, je ne ſçaurois dire comment je la comprenois; mais dans mon eſprit, je la faiſois d'une eſpece très-flateuſe; elle me touchoit plus que n'auroit dû faire une bienveillance ordinaire. Je lui trouvois des agrémens que cette derniere n'a pas, & j'en témoignois ma reconnoiſſance d'une maniere aſſez particuliere à mon tour; car il s'y mêloit quelque choſe de careſſant.

Quand cette Demoiſelle me regardoit, je prenois garde à moi, j'ajuſtois mes yeux; tous mes regards étoient preſque autant de complimens, & cependant je n'aurois pû moi-même rendre aucune raiſon de tout cela; car ce n'étoit que par inſtinct que j'en agiſſois ainſi, & l'inſtinct ne débroüille rien.

Nous étions déja à cinquante pas de la maiſon, & nous n'avions pas encore dit une parole; mais nous marchions de bon cœur. Je

la ſoutenois avec joye, & le ſoutien lui faiſoit plaiſir : Voilà du moins ce que je ſentois, & je ne me trompois pas.

Pendant que nous avancions ſans parler, ce qui venoit, je croi, de ne ſçavoir par où commencer pour entamer la converſation. J'apperçus un écriteau qui annonçoit à peu près ce qu'il falloit d'appartemens à Mademoiſelle Haberd, & je ſaiſis ce prétexte pour rompre un ſilence, dont ſuivant toute apparence, nous êtions tous deux embarraſſés.

Mademoiſelle, lui dis-je, voulez-vous voir ce que c'eſt que cette maiſon-ci? Non mon enfant, me répondit-elle, je ſerois trop voiſine de ma ſœur; allons plus loin, voyons dans un autre quartier.

Eh! mon Dieu, repris-je, Mademoiſelle: Comment eſt-ce donc que cette ſœur a fait pour ſe broüiller avec vous, vous qui êtes ſi

douce ? car on vous aimeroit quand on seroit un Turc. Moi, par exemple, qui ne vous ai vû que d'aujourd'hui, je n'ai jamais eu le cœur si content.

Tout de bon ! Jacob, me dit-elle. Oh ! pardi, Mademoiselle, lui dis-je, cela est aisé à connoître, il n'y a qu'à me voir. Tant mieux, me dit-elle, & tu fais bien ; car tu m'as plus d'obligation que tu ne penses.

Tant mieux aussi, lui dis-je ; car il n'y a rien qui fasse tant de plaisir, que d'avoir obligation aux personnes qui vous ont gagné l'ame.

Eh bien, me dit-elle, apprens, Jacob, que je ne me sépare d'avec ma sœur qu'à cause de toi. Je te le repete encore ; tu m'as secouru tantôt avec tant d'empressement, que j'en ai été sérieusement touchée.

Quel bonheur pour moi ! repris-je, avec un geste qui me fit

un

un peu ſerrer le bras que je lui tenois. Dieu ſoit loüé d'avoir adreſſé mon chemin ſur le Pont-Neuf! Pour ce qui eſt du ſecours que je vous ai donné, il n'y a pas tant à ſe récrier, Mademoiſelle; car qui eſt-ce qui pourroit voir une perſonne comme vous ſe trouver mal, ſans en être en peine? J'en ai été tout en frayeur. Tenez, ma Maîtreſſe, je vous demande pardon de mes paroles; mais il y a des gens qui ont une mine qui rend tous les paſſans leurs bons amis, & de ces mines-là, votre mere, de ſa grace, vous en a donné une.

Tu t'expliques plaiſamment, me dit-elle; mais ſi naïvement que tu plais. Dis-moi, Jacob, que font tes parens à la campagne? Helas! Mademoiſelle, lui dis-je, ils ne ſont pas riches; mais pour honorables, oh c'eſt la crême de notre Paroiſſe; il n'y a pas à dire non. Pour ce qui eſt de la Profeſſion,

mon pere eſt le Vigneron & le Fermier du Seigneur de notre Village. Mais je dis mal, je ne ſçai plus ce qu'il eſt, il n'y a plus ni vignes ni ferme; car notre Seigneur eſt mort, & c'eſt de ſon logis de Paris que je ſors. Pour ce qui eſt de mes autres parens; ce n'eſt pas du fretin non plus, on les appelle Monſieur & Madame. Hors une tante que j'ai qui ne s'appelle que Mademoiſelle, faute d'avoir été mariée au Chirurgien de notre pays, qui ne put achever la nôce à cauſe qu'il mourut; & par dépit de cette mort, ma tante s'eſt miſe à être Maîtreſſe d'Ecole de notre Village; on la ſalue, il faut voir! Outre cela, j'ai deux oncles, dont l'un eſt Curé, qui a toujours de bon vin chez lui, & l'autre a penſé l'être plus de trois fois; mais il va toujours ſon train de Vicaire en attendant mieux. Le Tabellion de chez nous eſt auſſi notre Couſin pour le moins, & même on dit par

le pays, que nous avons eu une grande mere qui étoit la fille d'un Gentilhomme : il eſt vrai, pour n'en pas mentir, que c'étoit du côté gauche ; mais le côté droit n'en eſt pas loin ; on arrive en ce monde du côté qu'on peut, & c'eſt toujours de la Nobleſſe à gauche. Au reſte, ce ſont tous de braves gens ; & voilà au juſte tout le compte de la parenté, ſinon que j'oublie un petit marmot de Couſin qui ne fait encore rien que d'être au maillot.

Eh bien, reprit Mademoiſelle Haberd, on peut appeller cela une bonne famille de campagne, & il y a bien des gens qui font figure dans le monde, & qui n'ont pas une ſi honnête origine. Nous autres, par exemple, nous en avons une comme la vôtre, & je ne m'en tiens pas deshonorée. Notre pere étoit le fils d'un gros fermier dans la Beauce qui lui laiſſa de quoi faire un grand negoce, &

nous sommes restées ma sœur & moi fort à notre aise.

Cela se connoît fort bien, lui dis-je, au bon ménage que vous tenez, Mademoiselle, & j'en suis ravi pour l'amour de vous qui mériteriez d'avoir toutes les métairies de la Ville & Fauxbourgs de Paris ; mais cela me fait songer que c'est grand dommage que vous ne laissiez personne de votre race ; il y a tant de mauvaise graine dans le monde, que c'est peché de n'en pas porter de bonne quand on le peut, l'une raccommode l'autre, & les galans ne vous auroient non plus manqué que l'eau à la riviere.

Peut-être bien, me dit-elle en riant ; mais il n'est plus tems ; ils me manqueroient aujourd'hui mon pauvre Jacob.

Ils vous manqueroient, m'écriai-je. Oh ! que nenni, Mademoiselle ; il faudroit donc pour cet effet que vous missiez un crêpe sur votre

viſage ? car tant qu'on le verra, c'eſt du miel qui fera venir les mouches. Jerni de vie, qui eſt-ce qui ne voudroit pas marier ſa mine avec la vôtre, quand même ce ne ſeroit pas pardevant Notaire ? Si j'étois auſſi-bien le fils d'un pere qui eût été l'enfant d'un gros fermier de la Beauce, & qui eût pû faire le négoce : Ah pardi nous verrions un peu, ſi ce minois-là paſſeroit ſon chemin ſans avoir affaire à moi.

Mademoiſelle Haberd ne répondoit à mes diſcours, qu'en riant preſque de toute ſa force, & c'étoit d'un rire qui venoit moins de mes plaiſanteries, que des éloges qu'elles contenoient. On voyoit que ſon cœur ſçavoit bon gré au mien de ſes diſpoſitions.

Plus elle rioit, plus je pourſuivois. Petit à petit, mes diſcours augmentoient de force ; d'obligeans, ils étoient déja devenus fla-

teurs ; & puis quelque chose de plus vif encore, & puis ils approchoient du tendre ; & puis ma foi, c'étoit de l'amour, au mot près que je n'avanturai point, parce que je le trouvois trop gros à prononcer ; mais je lui en donnai bien la valeur, & de reste.

Elle ne faisoit pas semblant d'y prendre garde, & laissoit tout passer, sous prétexte du plaisir innocent qu'elle prenoit à ma naïveté.

Je profitai fort bien de son hypocrite façon de m'entendre. J'ouvris alors les yeux sur ma bonne fortune, & je conclus sur le champ, qu'il falloit qu'elle eût du penchant pour moi, puisqu'elle n'arrêtoit pas des discours aussi tendres que les miens.

Rien ne rend si aimable que de se croire aimé ; & comme j'étois naturellement vif, que d'ailleurs ma vivacité m'emportoit, & que j'ignorois l'art des détours ; qu'enfin, je ne mettois pas d'autre frein

à mes penſées, qu'un peu de retenuë mal adroite, que l'impunité diminuoit à tout moment, je laiſſois échaper des tendreſſes étonnantes, & cela avec un courage, avec une ardeur qui perſuadoient du moins que je diſois vrai, & ce vrai là plait toujours, même de la part de ceux qu'on n'aime point.

Notre converſation nous intereſſa tant tous deux, que nous en avions oublié la maiſon qu'elle vouloit loüer.

A la fin pourtant, l'embarras que nous trouvâmes dans une ruë, nous força de nous interrompre, & je remarquai que Mademoiſelle Habert avoit les yeux bien plus gais qu'à l'ordinaire.

Pendant cet embarras de ruë, elle vit à ſon tour un écriteau. J'aime aſſez ce quartier-ci, me dit elle (c'étoit du côté de Saint Gervais) voici une maiſon à loüer, allons voir ce que c'eſt. Nous y entrâmes effectivement, & nous

demandâmes à voir l'appartement qui étoit à loüer.

La Proprietaire de cette maison y avoit son logement, elle vint à nous.

C'étoit la veuve d'un Procureur qui lui avoit laissé assez abondamment de quoi vivre, & qui vivoit à proportion de son bien. Femme avenante au reste, à peu près de l'âge de Mademoiselle Haberd, aussi fraîche, & plus grasse qu'elle; un peu commere par le babil, mais commere d'un bon esprit, qui vous prenoit d'abord en amitié, qui vous ouvroit son cœur, vous contoit ses affaires, vous demandoit les vôtres, & puis revenoit aux siennes, & puis à vous. Vous parloit de sa fille, car elle en avoit une; vous apprenoit qu'elle avoit dix-huit ans, vous racontoit les accidens de son bas âge, ses maladies; tomboit ensuite sur le chapitre de défunt son mari, en prenoit

noit l'hiſtoire du tems qu'il étoit garçon, & puis venoit à leurs amours, diſoit ce qu'ils avoient duré, paſſoit de-là, à leur mariage, enſuite au récit de la vie qu'ils avoient mené enſemble ; c'étoit le meilleur homme du monde ! très-appliqué à ſon Etude ; auſſi avoit-il gagné du bien par ſa ſageſſe & par ſon économie : Un peu jaloux de ſon naturel, & auſſi parce qu'il l'aimoit beaucoup ; ſujet à la gravelle ; Dieu ſçait ce qu'il avoit ſouffert ! les ſoins qu'elle avoit eu de lui : enfin, il étoit mort bien chrétiennement. Ce qui ſe diſoit en s'eſſuyant les yeux qui en effet larmoyoient, à cauſe que la triſteſſe du récit le vouloit, & non pas à cauſe de la choſe même ; car de-là, on alloit à un accident de ménage qui demandoit d'être dit en riant, & on rioit.

Pour faire ce portrait-là au reſte, il ne m'en a coûté que de me

reſſouvenir de tous les diſcours que nous tint cette bonne Veuve, qui après que nous eûmes vû l'appartement en queſtion, & en attendant que nous convinſſions du prix ſur lequel il y avoit diſpute, nous fit entrer dans une chambre où étoit ſa fille; nous fit aſſeoir amicalement, ſe mit devant nous, & là, nous accabla, ſi cela ſe peut dire, de ce déluge de confiance & de recits que je vous rapporte ici.

Son babil m'ennuya beaucoup moi, mais il n'empêcha pas que ſon caractere ne me plût, parce qu'on ſentoit qu'elle ne jaſoit tant, que parce qu'elle avoit l'innocente foibleſſe d'aimer à parler, & comme qui diroit une bonté de cœur babillarde.

Elle nous offrit la collation; la fit venir quoique nous la refuſaſſions, nous fit manger ſans que nous en euſſions envie, & nous dit qu'elle ne nous laiſſeroit pas

ſortir que nous ne fuſſions d'accord. Je dis nous ; car on ſe rappellera que j'avois un habit uni & ſans livrée que m'avoit fait faire la femme du Seigneur de notre Village ; & dans cet équipage dont j'avois l'aſſortiment avec la phyſionomie que je portois, on pouvoit me prendre ou pour un garçon de boutique, ou pour un parent de Mademoiſelle Haberd. Et la maniere ſimple, quoiqu'honnête dont elle étoit elle-même vêtuë, permettoit qu'on me fiſt cet honneur-là, d'autant plus que dans la converſation, cette Demoiſelle ſe tournoit ſouvent de mon côté, d'un air amical & familier ; & moi je m'y conformois, comme ſi elle m'avoit donné le mot.

Pour en agir ainſi, elle avoit ſes raiſons que je ne penetrois pas encore, mais ſans m'en embaraſſer, je prenois toujours & j'étois charmé de ſon procedé.

La séance dura bien deux bonnes heures, un peu par la faute de Mademoiselle Haberd qui ne haïssoit pas les entretiens diffus, & qui y perdoit son tems assez volontiers. Il faut bien se sentir de ce qu'on est : toute femme a du caquet, ou s'amuse avec plaisir de celui des autres ; l'amour du babil est un tribut qu'elle paye à son sexe. Il y a pourtant des femmes silentieuses, mais je crois que ce n'est point par caractere qu'elles le sont ; c'est l'experience ou l'éducation qui leur ont appris à le devenir.

Enfin, Mademoiselle Haberd se ressouvint que nous avions du chemin à faire pour nous en retourner ; elle se leva.

On parla encore assez longtems debout, après quoi elle s'approcha de la porte, où se fit une autre station, qui enfin termina l'entretien, & pendant laquelle Mademoiselle Haberd caressée,

flattée sur son air doux & modeste, sur l'opinion qu'on avoit de ses bonnes qualités, morales & chrétiennes, de son aimable caractere, conclut aussi le marché de l'appartement.

Il fut arrêté qu'elle y viendroit loger trois jours après, on ne demanda ni avec qui, ni combien elle avoit de personnes qui la suivroient; c'est une question qu'on oublia dans le nombre des choses qui furent dites. Ce qui fut fort heureux; car on verra que Mademoiselle Haberd auroit été très-embarrassée s'il avoit fallu répondre sur le champ là-dessus.

Nous voilà donc en chemin pour nous en retourner; je passe une infinité de choses que nous nous dîmes encore Mademoiselle Haberd & moi. Nous parlâmes de l'hôtesse chez qui nous devions loger.

J'aime cette femme-là, me dit-elle, il y a apparence que nous se-

rons bien chez elle, & il me tarde déja d'y être : il ne s'agit plus que de trouver une cuisiniere ; car je l'avouë, Jacob, que je ne veux point de Catherine ; elle a l'esprit rude & difficile, elle seroit toujours en commerce avec ma sœur, qui est naturellement curieuse (sans compter que toutes les devotes le sont ; elles se dédommagent des péchés qu'elles ne font pas, par le plaisir de sçavoir les péchés des autres ; c'est toujours autant de pris, & c'est moi qui fais cette reflexion-là, ce n'est pas Mademoiselle Haberd, qui continuant à me parler de sa sœur, me dit : Puisque nous nous séparons, il faut que la chose soit sans retour, voilà qui est fini ; mais tu ne sçais pas faire la cuisine, & quand tu la sçaurois faire, mon intention n'est pas de t'employer à cela.

Vous m'employerez à tout ce qui vous plaira, lui dis-je : mais

puiſque nous diſcourons ſur ce ſujet, eſt-ce que vous ſongez pour moi à quelqu'autre ouvrage?

Ce n'eſt pas ici le lieu de te dire mes penſées, reprit-elle, mais en attendant, tu as dû remarquer que je n'ai rien dit chez notre Hôteſſe qui pût te faire connoître pour un domeſtique; elle n'aura pas non plus deviné ſur ton habit que tu en es un; ainſi je te recommande quand nous irons chez elle, de regler tes manieres ſur les miennes. Ne m'en demande pas aujourd'hui davantage, c'eſt-là tout l'éclairciſſement que je puis te donner à preſent.

Que le Ciel beniſſe les volontés que vous avez, répondis-je, enchanté de ce petit diſcours qui me parut d'un bon pronoſtic: mais écoutez, Mademoiſelle, il faut encore ajuſter une autre affaire; on pourra s'enquêter à moi de ma perſonne, & me dire, qui êtes-vous? Qui n'êtes vous pas? Or, à

votre avis, qui voulez-vous que je ſois? Voilà que vous me faites un Monſieur; mais ce Monſieur, qui ſera-ce? Monſieur Jacob? Cela va-t-il bien? Jacob eſt mon nom de baptême, il eſt beau & bon ce nom-là; il n'y a qu'à le laiſſer comme il eſt, ſans le changer contre un autre qui ne vaudroit pas mieux; ainſi je m'y tiens; mais j'en ai beſoin d'un autre; on appelle notre pere le bon homme la Vallée, & je ſerai Monſieur de la Vallée ſon fils, ſi cela vous convient.

Tu as raiſon, me dit-elle en riant, tu as raiſon Monſieur de la Vallée, appelle-toi ainſi: il n'y a pas encore là tout, lui dis-je; ſi on me dit, Monſieur de la Vallée, que faites-vous chez Mademoiſelle Haberd? Que faut-il que je reparte?

Hé bien! me répondit-elle, la difficulté n'eſt pas grande; je ne laiſſerai pas long-tems les cho-

ſes indéciſes ; & dans l'appartement que je viens de prendre, il y a une chambre très-éloignée de l'endroit que j'habiterai, tu ſeras là à part, & décemment ſous le titre d'un parent qui vit avec moi, & qui me ſecourre dans mes affaires ; d'ailleurs, comme je te dis, nous nous mettrons bientôt tout-à-fait à notre aiſe ſur cet article-là ; quelques jours ſuffiront pour me déterminer à ce que je médite, & il faut ſe hâter ; car les circonſtances ne permettent pas que je differe. Ne parles de rien au logis de ma ſœur, & vis à ton ordinaire durant le peu de tems que nous y ſerons ; retournes dès demain chez notre Hôteſſe, elle me paroît obligeante ; tu la prieras de vouloir bien nous chercher une cuiſiniere, & ſi elle te fait des queſtions qui te regardent ; réponds-y ſuivant ce que nous venons de dire ; prends le nom de la Vallée, & ſois mon

parent ; tu as assez bonne mine pour cela.

Vertubleu ! que je suis aise de toute cette manigance-là ! m'écriai-je : que j'ai de joye qui me trote dans le cœur sans sçavoir pourquoi ; je serai donc votre cousin ? Pourtant, ma cousine, si on me mettoit à même de prendre mes qualités, ce ne seroit pas votre parent que je voudrois être, non, j'aurois bien meilleur appétit que cela ; la parenté me fait bien de l'honneur, neanmoins ; mais quelquefois l'honneur & le plaisir vont de compagnie ; n'est-ce pas ?

Nous approchions du logis pendant que je parlois ainsi ; & je sentis sur le champ qu'elle ralentissoit sa marche pour avoir le tems de me répondre, & de me faire expliquer.

Je ne vous entends pas bien ; Monsieur de la Vallée, me dit-elle, d'un ton de bonne humeur,

& je ne ſçais pas ce que c'eſt que cette qualité que vous voudriez.

Ho ! malepeſte ! couſine, lui dis-je, je ne ſçaurois m'avancer plus avant, & je ne ſuis pas homme à perdre le reſpect envers vous, toute ma parente que vous êtes ; mais ſi par hazard, quelque jour vous aviez envie de prendre un camarade de menage ; là, de ces garçons qu'on n'envoye point dans une chambre à part, & qui ſont aſſez hardis pour dormir côte à côte du monde ; comment appelle-t-on la profeſſion de ces gens-là ? On dit chez nous que c'eſt des maris : Eſt-ce ici de même ? Hé bien, cette qualité par exemple, le camarade qui l'aura, & que vous prendrez, la voudroit-il troquer contre la qualité de parent que j'ai de votre grace. Répondez en conſcience ? Voilà mon enigme, devinez-la ?

Je t'en dirai le mot une autre fois, me dit-elle en ſe retournant

de mon côté avec bienveillance? mais ton enigme eſt jolie: Oüi d'a, couſine, répliquai-je, on en pourroit faire quelque choſe de bon, ſi on vouloit s'entendre.

Paix, me dit-elle alors, il n'eſt pas queſtion ici d'un pareil badinage; & dans l'inſtant qu'elle m'arrêta, nous étions à la porte du logis, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

Catherine vint au-devant de nous, toujours fort intriguée des intentions de Mademoiſelle Haberd ſur ſon chapitre.

Je ne dirai rien des façons empreſſées qu'elle eut pour nous, ni du dégoût qu'elle diſoit avoir pour le ſervice de la ſœur aînée, & ce dégoût-là étoit alors ſincere, parce que la retraite de la ſœur cadette alloit la laiſſer ſeule avec l'autre: mais auſſi, pendant que leur union avoit duré, Dame Catherine n'avoit jamais fait ſa Cour qu'à l'aînée, dont l'eſprit

imperieux & tracaſſier lui en impoſoit davantage, & qui d'ailleurs, avoit toûjours gouverné la maiſon.

Mais la ſocieté des deux ſœurs finiſſant, cela changeoit la theſe, & il étoit bien plus doux de paſſer au ſervice de la cadette dont elle auroit été la maîtreſſe.

Catherine nous apprit que l'aînée étoit ſortie, & qu'elle devoit coucher chez une devote de ſes amies, de peur que Dieu ne fût offenſé, ſi les deux ſœurs ſe revoyoient dans la conjoncture preſente : Et tant mieux qu'elle ſoit partie, dit Catherine, nous en ſouperons de meilleur cœur, n'eſt-ce pas, Mademoiſelle ? Aſſûrément, reprit Mademoiſelle Haberd, ma ſœur a fait prudemment, & elle eſt la maîtreſſe de ſes actions comme je le ſuis des miennes.

A cela ſuccederent pluſieurs petites queſtions de la part de la

careſſante cuiſiniere : Mais vous avez été bien long-tems à revenir. Avez-vous retenu une maiſon? Eſt-elle en beau quartier ? Y a-t-il loin d'ici ? Serons-nous près des marchés ? La cuiſine eſt-elle commode ? Aurai-je une chambre ?

Elle obtint d'abord quelques réponſes laconiques; j'eus auſſi ma part de ſes cajoleries, à quoi je répartois avec ma gaillardiſe ordinaire, ſans lui en apprendre plus que ne faiſoit Mademoiſelle Haberd ſur qui je me reglois.

Nous parlerons de tout cela un autre fois, Catherine, dit celle-ci, pour abreger, je ſuis trop laſſe à preſent, faites-moi ſouper de bonne heure afin que je me couche.

Et là-deſſus elle monta à ſa chambre, & j'allai mettre le couvert pour me ſouſtraire aux importunes interrogations de Catherine, dont je m'attendois bien d'être perſecuté quand nous ſerions enſemble.

Je fus long dans mon ſervice. Mademoiſelle Haberd étoit revenuë dans la chambre où je mettois le couvert, & je plaiſantai avec elle de l'inquiétude de Catherine ; ſi nous la menions avec nous, lui diſois-je, nous ne pourrions plus être parens, il n'y auroit plus de Monſieur de la Vallée.

Je l'amuſois de pareils diſcours, pendant quelle faiſoit un petit memoire des meubles qui lui appartenoient, & qu'elle devoit emporter de chez ſa ſœur ; car ſur l'éloignement que celle-ci témoignoit pour elle en s'abſentant de la maiſon ; elle avoit deſſein, s'il étoit poſſible, de coucher le lendemain dans ſon nouvel appartement.

Monſieur de la Vallée, me dit-elle en badinant, va demain le plus matin que tu pourras, me chercher un tapiſſier pour détendre mon cabinet, & ma cham-

bre ; & dis-lui qu'il ſe charge auſſi des voitures néceſſaires pour emporter tous mes meubles ; une journée ſuffira pour tranſporter tout, ſi on veut aller un peu vîte.

Je voudrois que cela fût déja fait, lui dis-je, tant j'ai hâte que nous buvions enſemble; car là-bas, il faudra bien que mon aſſiette ſoit vis-à-vis la vôtre, attendu qu'un parent prend ſes repas avec ſa parente ; ainſi faites votre compte que dès demain tout ſera détallé dès ſept heures du matin.

Ce qui fut conclu, fut executé. Mademoiſelle Haberd ſoupa. Devenu hardi avec elle, je l'invitai à boire à la ſanté du couſin le dernier coup que je lui verſai, pendant que Catherine, qui de tems en tems montoit pour la ſervir, étoit allé dans ſa cuiſine.

La ſanté du couſin fut bûë, il fit raiſon ſur le champ ; car dès qu'elle eut vuidé ſa taſſe (& c'en étoit une) je la remplis d'une raſade

fade de vin pur ; & puis : à votre ſanté couſine. Après quoi je deſcendis pour ſouper à mon tour.

Je mangeai beaucoup, mais je mâchai peu pour avoir plûtôt fait ; j'aimai mieux courir les riſques d'une indigeſtion que de demeurer long-tems avec Catherine dont l'inquiette curioſité me tracaſſa beaucoup, & ſous le pretexte d'avoir à me lever matin le lendemain, je me retirai vîte en la laiſſant triſtement ébahie de tout ce qu'elle voyoit, auſſi-bien que de la précipitation avec laquelle j'avois entaſſé mes morceaux, ſans lui avoir répondu que des monoſyllables.

Mais Jacob, dis-moi donc ceci ? Contes-moi donc cela ? Ma foi, dame Catherine ; Mademoiſelle Haberd a loüé une maiſon, je lui ai donné le bras dans les chemins, nous étions allés, nous ſommes revenus ; voilà tout ce que je ſçai, bon ſoir. Ah ! qu'elle m'eût de bon

cœur dit des injures ; mais elle eſperoit encore, & la brutale n'oſoit faire du bruit.

Il me tarde d'en venir à de plus grands évenemens ; ainſi paſſons vîte à notre nouvelle maiſon.

Le Tapiſſier eſt venu le lendemain, nos meubles ſont partis, nous avons dîné debout, remettant de manger mieux & plus à notre aiſe au ſoupé dans notre nouveau gîte. Catherine convaincuë enfin qu'elle ne nous ſuivra pas, nous a traités à l'avenant de notre indifference pour elle, & comme le meritoit la banqueroute que nous lui faiſions ; elle a diſputé la proptieté de je ne ſçai combien de nippes à Mademoiſelle Haberd, & ſoutenu qu'elles étoient à ſa ſœur aînée ; elle lui a fait mille chicanes, elle m'a voulu battre, moi, qui reſſemble à ce défunt Baptiſte qu'elle m'a dit qu'elle avoit taint aimé. Mademoiſelle Haberd a écrit un petit billet qu'elle a laiſſé

ſur la table pour ſa ſœur, & par lequel elle l'avertit que dans ſept ou huit jours, elle viendra pour s'arranger avec elle, & regler quelques petits interêts qu'elles ont à vuider enſemble. Un Fiacre eſt venu nous prendre, nous nous y ſommes emballés ſans façon la couſine & moi; & puis foüette cocher.

Nous voilà à l'autre maiſon; & c'eſt d'icy qu'on va voir mes avantures devenir plus nobles & plus importantes; c'eſt icy où ma fortune commence: ſerviteur au nom de Jacob: il ne ſera plus queſtion que de Monſieur de la Vallée; nom que j'ai porté pendant quelque tems, & qui étoit effectivement celui de mon pere; mais à celui-là on en joignoit un autre qui ſervoit à le diſtinguer d'un de ſes freres, & c'eſt ſous cet autre nom qu'on me connoît dans le monde, c'eſt celui-ci qu'il n'eſt pas neceſſaire que je diſe, & que

je ne pris qu'après la mort de Mademoiselle Haberd, non pas que je ne fusse content de l'autre; mais parce que les gens de mon pays s'obstinerent à ne m'appeller que de ce nom là. Passons à l'autre maison.

Notre hôtesse nous reçut comme ses amis les plus intimes. La chambre où devoit coucher Mademoiselle Haberd étoit déja rangée, & j'avois un petit lit de camp tout prêt, dans l'endroit qui m'étoit reservé, & dont j'ai déja fait mention.

Il ne s'agissoit plus que d'avoir de quoi souper, & le Rôtisseur qui étoit à notre porte, nous eût fourni ce qu'il falloit; mais notre obligeante hôtesse à qui j'avois dit que nous arriverions le soir même, y avoit pourvu, & voulut absolument que nous soupassions chez elle.

Elle nous fit bonne chere, & notre appétit y fit honneur.

Mademoiſelle Haberd commença d'abord par établir ma qualité de couſin, à quoi je ripoſtai ſans façon par le nom de couſine; & comme il me reſtoit encore un petit accent, & même quelques expreſſions de village, on remedia à cela par dire que j'arrivois de la campagne, & que je n'étois à Paris que depuis deux ou trois mois.

Juſqu'ici donc mes diſcours avoient toujours eû une petite tournure champêtre; mais il y avoit plus d'un mois que je m'en corrigeois aſſez bien quand je voulois y prendre garde, & je n'avois conſervé cette tournure avec Mademoiſelle Haberd, qu'à cauſe que je m'étois apperçu qu'elle me réüſſiſſoit auprés d'elle, & que je lui avois dit tout ce qui m'avoit plû à la faveur de ce langage ruſtique; mais il eſt certain que je parlois meilleur françois quand je voulois. J'avois déja acquis aſſez d'uſage pour cela, & je

crûs devoir m'appliquer à parler mieux qu'à l'ordinaire.

Notre repas fut le plus guai du monde, & j'y fus plus guai que perſonne.

Ma ſituation me paroiſſoit aſſez douce ; il y avoit grande apparence que Mademoiſelle Haberd m'aimoit, elle étoit encore aſſez aimable, elle étoit riche pour moi ; elle joüiſſoit bien de quatre mille livres de rente & au-delà, & j'appercevois un avenir très-riant & très prochain ; ce qui devoit rejoüir l'ame d'un payſan de mon âge, qui preſqu'au ſortir de la charuë pouvoit ſauter tout d'un coup au rang honorable de bon Bourgeois de Paris ; en un mot j'étois à la veille d'avoir pignon ſur ruë, & de vivre de mes rentes, cheri d'une femme que je ne haïſſois pas, & que mon cœur payoit du moins d'une reconnoiſſance qui reſſembloit ſi bien à de l'amour, que je ne m'embarraſſois pas d'en

examiner la difference.

Naturellement j'avois l'humeur gaillarde, on a pû s'en appercevoir dans les recits que j'ai fait de ma vie; & quand à cette humeur naturellement gaillarde, il se joint encore de nouveaux motifs de gaillardise, Dieu sçait comme on pétille! Aussi faisois-je; mettez avec cela un peu d'esprit, car je n'en manquois pas; assaisonnez le tout d'une physionomie agréable, n'a-t'on pas de quoi plaire à table avec tous ces agrémens-là? N'y rempliton pas bien sa place?

Sans doute que j'y vallois quelque chose; car notre hôtesse qui étoit amie de la joye, à la verité plus capable de la goûter quand elle la trouvoit, que de la faire naître; car sa conversation étoit trop diffuse pour être picquante; & à table il ne faut que des mots & point de recits.

Notre hôtesse donc, ne sçavoit quel compliment me faire qui fût

digne du plaiſir que lui donnoit ma compagnie, diſoit-elle ; elle s'atendriſſoit ingenuëment en me regardant, je lui gagnois le cœur, & elle le diſoit bonnement, elle ne s'en cachoit pas.

Sa fille qui avoit comme je l'ai dit, dix-ſept ou dix-huit ans, je ne ſçai plus combien, & dont le cœur étoit plus diſcret & plus mâtois, me regardoit du coin de l'œil, & prenant un exterieur plus diſſimulé que modeſte, ne témoignoit que la moitié du goût qu'elle prenoit à ce que je diſois.

Mademoiſelle Haberd, d'une autre part, me paroiſſoit ſtupefaite de toute la vivacité que je montrois ; je voyois à ſa mine, qu'elle m'avoit bien crû de l'eſprit, mais non pas tant que j'en avois.

Je pris garde en même tems qu'elle augmentoit d'eſtime & de penchant pour moi ; mais que cette augmentation de ſentimens n'alloit pas ſans inquietude.

Les

Les éloges de ma naïve hôteſſe l'intriguoient, les regards fins & dérobés que la jeune fille me lançoit de côté, ne lui échapoient pas. Quand on aime, on a l'œil à tout, & ſon ame ſe partageoit entre le ſouci de me voir ſi aimé, & la ſatisfaction de me voir ſi aimable.

Je m'en apperçus à merveilles; & ce talent de lire dans l'eſprit des gens, & de débroüiller leurs ſentimens ſecrets, eſt un don que j'ai toujours eu, & qui m'a quelques fois bien ſervi.

Je fus charmé d'abord de voir Mademoiſelle Haberd dans ces diſpoſitions-là; c'étoit bon ſigne pour mes eſperances, cela me confirmoit ſon inclination pour moi, & devoit hâter ſes bons deſſeins; d'autant plus que les regards de la jeune perſonne & les douceurs que me diſoit la mere, me mettoient comme à l'enchere.

Je redoublai donc d'agrémens le plus qu'il me fut poſſible pour

entretenir Mademoiſelle Haberd dans les allarmes qu'elle en prenoit ; mais comme il falloit qu'elle eût peur du goût qu'on avoit pour moi, & non pas de celui qu'elle m'auroit ſenti pour quelqu'une de ces deux perſonnes, je me ménageai de façon que je ne devois lui paroître coupable de rien, & qu'elle pouvoit juger que je n'avois point d'autre intention que de me divertir & non pas de plaire, & que ſi j'étois aimable, je n'en voulois profiter que dans ſon cœur & non dans celui d'aucune de ces deux femmes.

Pour preuve de cela, j'avois ſoin de la regarder très-ſouvent avec des yeux qui demandoient ſon approbation pour tout ce que je diſois ; deſorte que j'eus l'art de la rendre contente de moi, de lui laiſſer ſes inquiétudes qui pouvoient m'être utiles, & de continuer de plaire à nos deux hôteſſes, à qui je trouvai auſſi le ſecret de

perſuader qu'elles me plaiſoient, afin de les exciter à me plaire à leur tour, & de les maintenir dans ce penchant qu'elles marquoient pour moi, & dont j'avois beſoin pour preſſer Mademoiſelle Haberd de s'expliquer; & s'il faut tout dire, peut-être auſſi voulois-je voir ce qui arriveroit de cette avanture, & tirer parti de tout; on eſt bien-aiſe d'avoir, comme on dit, plus d'une corde à ſon arc.

Mais j'oubliois une choſe, c'eſt le portrait de la jeune fille, & il eſt neceſſaire que je le faſſe.

J'ai dit ſon âge. Agathe, c'étoit ſon nom, dans ſon éducation bourgeoiſe, avoit bien plus d'eſprit que ſa mere, dont les épanchemens de cœur & la naïveté babillarde lui paroiſſoient ridicules; ce que je connoiſſois par certains petits ſourires malins qu'elle faiſoit de tems en tems, & dont la ſignification paſſoit la mere qui étoit trop bonne & trop franche pour être ſi intelligente.

Agathe n'étoit pas belle, mais elle avoit beaucoup de délicateſſe dans les traits, avec des yeux vifs & pleins de feu ; mais d'un feu que la petite perſonne retenoit & ne laiſſoit éclater qu'en fournoiſe, ce qui tout enſemble lui faiſoit une phyſionomie piquante & ſpirituelle, mais friponne, & de laquelle on ſe méfioit dabord à cauſe de ce je ne ſçai quoi de ruſé qui brochoit ſur le tout, & qui ne la rendoit pas bien ſûre.

Agathe, à vûë de pays, avoit du penchant à l'amour, on lui ſentoit plus de diſpoſition à être amoureuſe que tendre, plus d'hypocriſie que de mœurs, plus d'attention pour ce qu'on diroit d'elle, que pour ce qu'elle ſeroit dans le fond : c'étoit la plus intrepide menteuſe que j'aye connu ; je n'ai jamais vû ſon eſprit en défaut ſur les expediens ; vous l'auriez crûë timide, il n'y avoit point d'ame plus ferme, plus reſoluë, point de tête qui ſe

démontât moins ; il n'y avoit perſonne qui ſe ſouciât moins dans le cœur d'avoir fait une faute de quelque nature qu'elle fût ; perſonne en même tems qui ſe ſouciât tant de la couvrir ou de l'excuſer ; perſonne qui en craignît moins le reproche quand elle ne pouvoit l'éviter ; & alors, vous parliez à une coupable ſi tranquille, que ſa faute ne vous paroiſſoit plus rien.

Ce ne fut pas ſur le champ que je démêlai tout ce caractere que je développe ici, je ne le ſentis qu'à force de voir Agathe.

Il eſt certain qu'elle me trouva à ſon gré auſſi-bien que ſa mere à qui je plûs beaucoup, & qui étoit une bonne femme dont on pouvoit mener le cœur bien loin ; ainſi, des deux côtés, je voyois une aſſez belle carriere ouverte à mes galanteries ſi j'en avois voulu tenter le ſuccès.

Mais Mademoiſelle Haberd étoit plus ſûre que tout ce la ; elle

ne répondoit de ſes actions à perſonne ; & ſes deſſeins, s'ils m'étoient favorables, n'étoient ſujets à aucune contradiction. D'ailleurs, je lui devois de la reconnoiſſance, & c'étoit là une dette que j'ai toujours bien payée à tout le monde.

Ainſi, malgré la faveur que j'acquis, dès ce jour, dans la maiſon ; malgré toutes les apparences qu'il y avoit que je ſerois en état de me faire valoir ; je réſolus de m'en tenir au cœur le plus prêt & le plus maître de ſe déterminer.

Il étoit minuit quand nous ſortîmes de table ; on conduiſit Mademoiſelle Haberd à ſa chambre, & dans l'eſpace du peu de chemin qu'il falloit faire pour cela, Agathe trouva plus de dix fois le moment de joüer de la prunelle ſur moi, d'une maniere très-flateuſe, & toujours fournoiſe, à quoi je ne pûs m'empêcher de répondre à mon tour, & le tout ſi rapidement de part & d'autre, qu'il n'y a-

voit que nous qui puſſions ſaiſir ces éclairs-là.

Quant à moi, je ne repondois à Agathe, ce me ſemble, que pour ne pas mortifier ſon amour propre; car il eſt dur de faire le cruel avec de beaux yeux qui cherchent les vôtres.

La mere m'avoit pris ſous le bras, & ne ſe laſſoit point de dire: Allez vous êtes un plaiſant garçon, on ne s'ennuira pas avec vous.

Je ne l'ai jamais vû ſi gaillard, répartoit à cela la couſine, d'un ton qui me diſoit vous l'êtes trop.

Ma foi, Meſdames, diſois-je, mon humeur eſt de l'être toujours; mais avec de bon vin, bonne chere, & bonne compagnie, on l'eſt encore davantage qu'à ſon ordinaire; eſt-il pas vrai couſine? ajoutai-je, en lui ſerrant le bras que je tenois auſſi.

Ce fut en tenant de pareils diſcours que nous arrivâmes à l'appartement de Mademoiſe Haberd.

Je crois que je dormirai bien ; dit-elle, quand nous y fûmes, en affectant une lassitude qu'elle n'avoit pas, & qu'elle feignoit, pour engager notre hôtesse à prendre congé d'elle.

Mais notre hôtesse n'étoit pas expeditive dans ses politesses ; & par abondance d'amitié pour nous, il n'y eut point de petites commodités dans cet appartement, qu'elle ne se piquât de nous faire remarquer.

Elle proposa ensuite de me mener à ma chambre ; mais je compris, à l'air de la cousine, que cet excès de civilité n'étoit pas de son goût, & je la refusai le plus honnêtement qu'il me fut possible.

Enfin, nos Dames s'en allerent, chassées par les bâillemens de Mademoiselle Haberd, qui en fit à la fin de très-vrais peut-être pour en avoir fait de faux.

Et moi je sortois avec nos hôtesses pour me retirer décemment chez moi, quand la cousine me rappella.

Monſieur de la Vallée, cria-t-elle, attendez un inſtant; j'ai une commiſſion à vous donner pour demain; & là-deſſus je rentrai en ſouhaitant le bon ſoir à la mere & à la fille, honoré moi-même de leur reverence, & ſur tout de celle d'A[illegible]the qui ne confondit pas la ſienne avec celle de ſa mere; qui la fit à part afin que je la diſtinguaſſe, & que je priſſe garde à tout ce qu'elle y mit d'expreſſif & d'obligeant pour moi.

Quand je fus rentré chez Mademoiſelle Haberd, & que nous fûmes ſeuls; je préſumai qu'il alloit être queſtion de quelque réflexion chagrine ſur nos avantures de table, & ſur l'avantage que j'avois eû d'y paroître ſi amuſant.

Cependant, je me trompai; mais non pas ſur les intentions, car ce qu'elle me dit marquoit que ce n'étoit que partie remiſe.

Notre joyeux couſin, me dit-elle, j'ai à vous parler; mais il eſt

trop tard & heure induë, ainſi; differons la converſation juſqu'à demain; je me leverai plus matin qu'à l'ordinaire pour ranger quelques hardes qui ſont dans ces paquets, & je vous attendrai entre huit & neuf dans ma chambre, afin de voir quelles meſures nous devons prendre ſur mille choſes que j'ai dans l'eſprit, entendez-vous? n'y manquez pas; car notre hôteſſe a tout l'air de venir demain ſçavoir des nouvelles de ma ſanté, & peut-être de la vôtre, & nous n'aurions pas le tems de nous entretenir, ſi nous ne prevenions pas la fureur de ſes politeſſes.

Ce petit diſcours, comme vous voyez, étoit un prélude d'humeur jalouſe, ou du moins inquiette; ainſi, je ne doutai pas un inſtant du ſujet d'entretien que nous traiterions le lendemain.

Je ne manquai pas au rendez-vous; j'y fus même un peu plûtôt qu'elle ne me l'avoit dit, pour lui

temoigner une impatience qui ne pouvoit que lui être agréable : auſſi n'apperçus-je qu'elle m'en ſçut bon gré.

Ah ! voilà qui eſt bien, dit-elle, en me voyant ; vous êtes exact, Monſieur de la Vallée ; n'avez-vous encore vû aucune de nos hôteſſes depuis que vous êtes levé ?

Bon ! lui dis-je, je n'ai pas ſeulement ſongé ſi elles étoient au monde : Eſt-ce que nous avons affaire enſemble ? J'avois ma foi bien autre choſe dans la tête !

Eh ! qu'eſt-ce donc qui vous a occupé ? reprit-elle. Notre rendez-vous, lui dis-je, que j'ai eu toute la nuit dans la penſée.

Je n'ai pas laiſſé que d'y rêver auſſi, me dit-elle ; car ce que j'ai à te dire, la Vallée, eſt de conſéquence pour moi. Eh ! mardi, ma chere couſine, repartis-je là-deſſus, faites-donc vîte, vous me rendez malade d'inquiétude. Dès que le ſujet regarde votre perſonne, je ne

ſçaurois plus durer ſans le ſçavoir ; Eſt-ce qu'il y a quelque choſe qui vous fait peine ? Y a-t'il du remede ? N'y en a-t'il pas ? Me voilà comme un troublé ſi vous ne parlez vîte.

Ne t'inquietes pas, me dit-elle, il ne s'agit de rien de fâcheux. Dame, répondis-je, c'eſt qu'il faut compter que j'ai un cœur qui n'entend envers vous, pas plus de raiſon qu'un enfant, & ce n'eſt pas ma faute. Pourquoi m'avez-vous été ſi bonne ? je n'ai pû y tenir.

Mais mon garçon, me dit-elle alors en me regardant avec une attention qui me conjuroit d'être vrai ; n'exageres-tu point ton attachement pour moi & me dis-tu ce que tu penſes ? puis-je te croire ?

Comment ! repris-je en faiſant un pas en arriere ; vous doutez de moi ? Mademoiſelle, pendant que je mettrois ma vie en gage, & une centaine avec, ſi je les avois, pour acheter la ſanté de la vôtre, & ſa

continuation; vous doutez de moi? Helas! il n'y aura donc plus de joye en moi; car je n'ai vaillant que mon pauvre cœur; & dès que vous ne le connoiſſez pas, c'eſt tout comme ſi je n'avois plus rien: voilà qui eſt fini; après toutes les graces que j'ai reçuës d'une maîtreſſe qui m'a donné ſa parenté pour rien; ſi vous me dites: M'aimes-tu couſin? Que je vous diſe, eh pardi oüi, couſine; & que vous repartiez, peut-être que non, couſin: Votre parent eſt donc pis qu'un ours; il n'y a point, dans les bois, d'animal qui ſoit ſon pareil, ni ſi dénaturé que lui. N'eſt-ce pas là un beau bijou que vous avez mis dans votre famille? Allez, que Dieu vous le pardonne, Mademoiſelle, car il n'y a plus de couſine, j'aurois trop de confuſion de proferer ce nom-là, après la barbarie que vous me croyez dans l'ame; allez, Mademoiſelle, j'aimerois mieux ne vous avoir jamais ni vûë ni apper-

çuë, que de m'entendre accuſer de la ſorte par une perſonne qui a été le ſujet de la premiere affection que j'ai eûë dans le cœur, hormis pere & mere que je ne compte pas, parce qu'on eſt leur race, & que l'amitié qu'on a pour eux n'ôte point la part des autres: mais j'avois une grande conſolation à croire que vous ſçaviez le fond de ma penſée; que le Ciel me ſoit en aide, & à vous auſſi. Helas! de gaillard que j'étois, me voilà bien triſte!

Je me reſſouviens bien qu'en lui parlant ainſi, je ne ſentois rien en moi qui démentît mon diſcours. J'avouë pourtant que je tâchai d'avoir l'air & le ton touchant; le ton d'un homme qui pleure, & que je voulus orner un peu la verité; & ce qui eſt de ſingulier, c'eſt que mon intention me gagna tout le premier. Je fis ſi bien que j'en fus la dupe moi-même, & je n'eus plus qu'à me laiſſer aller ſans m'embaraſſer de rien ajouter à

ce que je sentois ; c'étoit alors l'affaire du sentiment qui m'avoit pris, & qui en sçait plus que tout l'art du monde.

Aussi ne manquai-je pas mon coup ; je convainquis, je persuadai si bien Mademoiselle Haberd, qu'elle me crut jusqu'à en pleurer d'attendrissement, jusqu'à me consoler de la douleur que je témoignois, & jusqu'à me demander excuse d'avoir douté.

Je ne m'appaisai pourtant pas dabord ; j'eûs le cœur gros encore quelque tems, le sentiment me menoit ainsi, & il me menoit bien, car quand on est une fois en train de se plaindre des gens, surtout en fait de tendresse, les reproches ont toujours une certaine durée ; & on se plaint encore d'eux, même après leur avoir pardonné ; c'est comme un mouvement qu'on a donné à quelque chose, il ne cesse pas tout d'un coup, il diminuë, & puis finit.

Mes tendres reproches finirent donc, & je me rendis enſuite à tout ce qu'elle me dit d'obligeant pour m'appaiſer.

Rien n'attendrit tant de part & d'autre que ces ſcenes-là, ſur tout dans un commencement de paſſion : cela fait faire à l'amour un progrès infini ; il n'y a plus dans le cœur de diſcretion qui tienne ; il dit en un quart d'heure ce que, ſuivant la bienſéance, il n'auroit oſé dire qu'en un mois, & le dit ſans paroître aller trop vîte ; c'eſt que tout lui échape.

Voilà du moins ce qui arriva alors à Mademoiſelle Haberd. Je ſuis perſuadé qu'elle n'avoit pas deſſein de s'avancer tant qu'elle le fit, & qu'elle ne m'eût annoncé ma bonne fortune qu'à pluſieurs repriſes ; mais elle ne fut pas maîtreſſe d'obſerver cette œconomie-là : Son cœur s'épancha, j'en tirai tout ce qu'il méditoit pour moi ; & peut-être qu'à ſon tour, elle tira du

du mien plus de tendreſſe qu'il n'en avoit à lui rendre ; car je me trouvai moi-même étonné de l'aimer tant, & je n'y perdis rien comme on le va voir dans la ſuite de notre converſation qu'il eſt néceſſaire que je rapporte, parce que c'eſt celle où Mademoiſelle Haberd ſe declare.

Mon enfant, me dit-elle, après m'avoir vingt fois repeté ; je te crois, voilà qui eſt fait ; mon enfant, me dit-elle donc, je penſe qu'à preſent tu vois bien de quoi il s'agit : Hélas ! lui dis-je, ma gracieuſe parente, il me paroît que je vois quelque choſe ; mais l'apréhenſion de m'abuſer, me rend la vûë trouble, & les choſes que je vois me confondent à cauſe de mon petit mérite : Eſt-ce qu'il ſe pourroit, Dieu me pardonne, que ma perſonne ne ſeroit pas déplaiſante à la vôtre ? Eſt-ce qu'un bonheur comme celui-là, ſeroit la part d'un pauvre garçon qui ſort

du Village ? Carvoilà ce qui m'en semble, & si j'en étois bien certain, il faudroit donc mourir de joye?

Oüi, Jacob, me répondit-elle alors, puisque tu m'entends, & que cela te fait tant de plaisir, réjoüis-t'en en toute sûreté.

Doucement ! donc, lui dis-je ; car j'en pâmerai d'aise ! Il n'y a qu'une raison qui me chicanne à tout ceci, ajoûtai-je. Hé ! laquelle, me dit-elle ; c'est, lui répartis-je, que vous me direz, tu n'as rien, ni revenu, ni profit d'amassé ; rien à loüer, tout à acheter, rien à vendre ; point d'autre gîte que la maison du prochain, ou bien la ruë ; pas seulement du pain pour attrapper le bout du mois : après cela, mon petit Monsieur, n'êtes-vous pas bien fatigué de vous réjoüir tant de ce que je vous aime? Ne faudra-t-il pas encore vous remercier de la peine que vous prenez d'en être si ravi ? Voilà,

ma précieuse cousine, ce qui vous est loisible de répartir au contentement que je témoigne de votre affection : mais Dieu le sçait, ma parente, ce n'est point pour l'amour de toutes ces provisions-là que mon cœur se transporte.

J'en suis persuadée, me dit-elle, & tu ne penserois pas à m'en assûrer, si cela n'étoit pas vrai, mon cher enfant.

Tenez, cousine, ajoûtai-je, je ne songe non plus à pain, à vin, ni à gîte, que s'il n'y avoit ni bled, ni vigne, ni logis dans le monde ; je les prendrai pourtant quand ils viendront ; mais seulement parce qu'ils seront-là. Pour à de l'argent, j'y rêve comme au Mogol ; mon cœur n'est pas une marchandise, on ne l'auroit pas quand on m'en offriroit mille écus plus qu'il ne vaut ; mais on l'a pour rien, quand il y prend goût, & c'est ce qu'il a fait avec vous sans rien demander en retour. Que ce cœur

vous plaiſe ou vous fâche, n'importe, il a pris ſa ſecouſſe, il eſt à vous. Je confeſſe bonnement neanmoins que vous pouvez me faire du bien, parce que vous en avez ; mais je ne rêvois pas à cette arithmetique-là quand je me ſuis rendu à votre merite, à votre jolie mine, à vos douces façons ; & je m'attendois à votre amitié, comme à voir, un Samedy, arriver Dimanche. La mienne eſt une affaire qui a commencé ſur le Pont-Neuf ; de-là juſqu'à votre maiſon, elle a pris vigueur & croiſſance, ſa perfection eſt venuë chez vous, & deux heures après, il n'y avoit plus rien à y mettre ; en voilà le récit bien veritable.

Quoi ! me répondit-elle, ſi tu avois été plus riche & en ſituation de me dire, je vous aime, Mademoiſelle, tu me l'aurois dit, Jacob ?

Qui ! moi ? m'écriai-je ; hé ! Merci de ma vie, je vous l'au-

rois dit avant que de parler, tout ainſi que je l'ai fait, ne vous déplaiſe ; & ſi j'avois été digne que vous m'euſſiez enviſagé à bon eſcient, vous auriez bien vû que mes yeux vous diſoient des paroles que je n'oſois pas prononcer ; jamais ils ne vous ont regardée qu'ils ne vous ayent tenu les mêmes diſcours que je vous tiens: Et toujours je vous aime, & quoi encore, je vous aime ; je n'avois que ces mots-là dans l'œil. Hé bien, mon enfant, me répondit-elle, en jettant un ſoupir qui partoit d'une abondance de tendreſſe ; tu viens de m'ouvrir ton cœur, il faut que je t'ouvre le mien.

Quand tu m'as rencontrée, il y avoit long-tems que l'humeur difficile de ma ſœur m'avoit rebutée de ſon commerce ; d'un autre côté, je ne ſçavois quel parti prendre, ni à quel genre de vie je devois me deſtiner, en me ſéparant d'avec elle ; j'avois quelque-

fois envie de me mettre en pension ; mais cette façon de vivre a ses désagrémens, il faut le plus souvent sacrifier ce qu'on veut à ce que veulent les autres, & cela m'en dégoûtoit. Je songeois quelquefois au mariage ; je ne suis pas encore en âge d'y renoncer, me disois-je ; je puis apporter un assez beau bien à celui qui m'épousera ; & si je rencontre un honnête homme, un esprit doux, un bon caractere, voilà du repos pour le reste de mes jours. Mais cet honnête homme, où le trouver ? Je voyois bien des gens qui me jettoient des discours à la dérobée pour m'attirer à eux. Il y en avoit de riches, mais ils ne me plaisoient point ; les uns étoient d'une profession que je n'aimois pas ; j'apprenois que les autres n'avoient point de conduite ; celui-ci aimoit le vin, celui-là le jeu, un autre, les femmes ; car il y a si peu de personnes dans le monde qui

vivent dans la crainte de Dieu, ſi peu qui ſe marient pour remplir les devoirs de leur état! Parmi ceux qui n'avoient point ces vices-là, l'un étoit un étourdi, l'autre étoit ſombre & mélancolique, & je cherchois quelqu'un d'un caractere ouvert & gai, qui eût le cœur bon & ſenſible, qui répondît à la tendreſſe que j'aurois pour lui. Peu m'importoit qu'il fût riche ou pauvre, qu'il eût quelque rang, ou qu'il n'en eût pas. Je n'étois pas délicate non plus ſur l'origine, pourvû qu'elle fût honnête; c'eſt-à-dire, pourvû qu'elle ne fût qu'obſcure, & non pas vile & mépriſable, & j'avois raiſon de penſer modeſtement là-deſſus; car je ne ſuis née moi-même que de parens honorables, & non pas connus. J'attendois donc que la Providence à qui je tournois le tour, me fiſt trouver l'homme que je cherchois; & ce fut dans ce tems-là que je te rencontrai ſur le Pont-Neuf.

Je l'interrompis à cet endroit de son discours,

Je veux, lui dis-je, acheter une Tablette pour écrire l'année, le jour, l'heure & le moment, avec le mois, la semaine, & le tems qu'il faisoit le jour de cette heureuse rencontre.

La Tablette est toute achetée, mon fils, me dit-elle, & je te la donnerai, laisse-moi achever.

J'etois extrêmement foible, quand nous nous rencontrâmes, & il faut avoüer que tu me secourus avec beaucoup de zele.

Lorsque par tes soins, je fus revenuë à moi, je te regardai avec beaucoup d'attention, & tu me parus d'une physionomie tout-à-fait prévenante.

Grand merci à Dieu qui a permis que je la porte, m'écriai-je encore à ces mots. Oüi, dit-elle, tu me plûs d'abord; & le penchant que j'eus pour toi, me parut être si subit & si naturel, que je ne pus m'empêcher

n'empêcher d'y faire quelque réflexion. Qu'eſt-ce que c'eſt que ceci? me dis-je; je me ſens comme obligée d'aimer ce jeune homme! Là-deſſus, je me recommandai à Dieu qui diſpoſe de tout, & le priai de vouloir bien, dans les ſuites, me manifeſter ſa ſainte volonté ſur une avanture qui m'étonnoit moi-même.

Hé bien, Couſine, lui dis-je alors, ce jour-là, nos prieres partirent donc l'une quant & quant l'autre; car pendant que vous faiſiez la vôtre, je fis auſſi ma petite oraiſon à part. Mon Dieu! diſois-je, qui avez mené Jacob ſur ce Pont-Neuf, mon Dieu, que vous feriez clement envers moi, ſi vous mettiez dans la fantaiſie de cette honnête Demoiſelle de me garder toute ſa vie, ou ſeulement toute la mienne à ſon aimable ſervice!

Eſt-il bien poſſible, me répondit Mademoiſelle Haberd, que

cette idée-là te ſoit venuë ? mon garçon.

Par ma foi oüi, lui dis-je, & je ne la ſentis point venir, je la trouvée toute arrivée.

Que cela eſt particulier ! reprit-elle. Quoiqu'il en ſoit, tu m'aidas à revenir chez moi ; & durant le chemin, nous nous entretînmes de ta ſituation. Je te fis pluſieurs queſtions ; & je ne ſçaurois t'exprimer combien je fus contente de tes réponſes, & des mœurs que tu montrois. Je te voyois une ſimplicité, une candeur qui me charmoit, & j'en revenois toujours à ce penchant que je ne pouvois m'empêcher d'avoir pour toi. Toujours je demandois à Dieu qu'il daignât m'éclairer là-deſſus, & me manifeſter ce qu'il vouloit que cela devînt. Si ſa volonté eſt que j'épouſe ce garçon-là, diſois-je, il arrivera des choſes qui me le prouveront pendant qu'il demeurera chez nous.

Et je raisonnois fort bien: Dieu ne m'a pas laissé long-tems dans l'incertitude. Le même jour, cet Ecclésiastique de nos amis vint nous voir, & je t'ai dit la querelle que nous eûmes ensemble.

Ah! ma cousine, la bonne querelle! m'écriai-je; & que ce bon Directeur a bien fait d'être si fantasque! Comme tout cela s'arrange! Une ruë où l'on se rencontre, une priere d'un côté, une oraison d'un autre, un Prêtre qui arrive, & qui vous reprimande; votre sœur qui me chasse; vous qui me dites, Arrêtes; une division entre deux filles pour un garçon que Dieu envoye; que cela est admirable! & puis vous me demandez si je vous aime? Eh! Mais cela se peut-il autrement? Ne voyez-vous pas bien que mon affection se trouve-là par Prophetie divine, & que cela étoit decidé avant nous? Il n'y a rien de si visible.

En verité, tu dis à merveille;

me répondit-elle, & il semble que Dieu te fournisse de quoi achever de me convaincre. Allons, mon fils, je n'en doute pas, tu es celui à qui Dieu veut que je m'attache; tu es l'homme que je cherchois, avec qui je dois vivre, & je me donnerai à toi.

Et moi, lui dis-je, je m'humilie devant ce bienheureux don, ce beni mariage que je ne mérite point, sinon que c'est Dieu qui vous l'ordonne, & que vous êtes trop bonne Chrétienne pour aller là contre. Tout le profit en est à moi, & toute la charité à vous.

Je m'étois jetté à genoux pour lui parler ainsi, & je lui baisai la main qu'elle crût devotement devoir abandonner aux transports de ma reconnoissance.

Leve-toi, la Vallée. Oui, me dit-elle après, oui, je t'épouserai; & comme on ne peut se mettre trop tôt dans l'état où la Providence nous demande; que d'ailleurs,

Malgré notre parenté établie, on pourroit trouver indécent de nous voir loger ensemble, il faut hâter notre mariage.

Il est matin, répondis-je; en se tremoussant le reste de la journée, en allant & venant, est-ce qu'on ne pourroit pas faire ensorte avec le Notaire & le Prêtre de nous bénir après minuit? Je ne sçai pas comment cela se pratique.

Non, me dit-elle, mon enfant, les choses ne sçauroient aller si vîtes il faut d'abord que tu écrives à ton pere de t'envoyer son consentement.

Bon! répartis-je, mon pere n'est pas dégoûté; il consentiroit, quand il seroit mort, tant il seroit aise de ma rencontre.

Je n'en doute pas, dit-elle, mais commences par faire ta lettre ce matin; il nous faudra des témoins, je les veux discrets; mon dessein est de cacher d'abord notre mariage, à cause de ma sœur, & je ne sçai qui prendre.

Prenons notre hôteſſe, lui dis-je, & quelqu'un de ſes amis ; c'eſt une bonne femme qui ne dira mot.

J'y conſens, dit-elle ; d'autant plus que cela fera ceſſer toutes ces petites amitiez qu'elle te fit hier, & qu'elle continueroit peut-être encore ; auſſi-bien que ſa fille qui eſt une jeune étourdie aſſez mal élevée à ce qu'il m'a paru, & avec qui je te prie de battre froid.

Nous en étions-là ; quand nous entendîmes du bruit ; c'étoit notre hôteſſe eſcortée de ſa cuiſiniere qui nous apportoit du caffé.

Etes-vous levée ? ma voiſine ; s'écria-t-elle à la porte. Il y a long-tems, dit Mademoiſelle Haberd ; en allant lui ouvrir ; entrez, Madame. Ah ! Bon jour, lui dit l'autre. Comment vous portez-vous ? Avez-vous bien repoſé ? Monſieur de la Vallée, je vous ſaluë. Je paſſe tous nos complimens, & la converſation qui ſe fit en prenant du caffé.

Quand la Cuiſiniere eut remporté les taſſes : Madame, lui dit Mademoiſelle Haberd ; vous me paroiſſez la meilleure perſonne du monde, & j'ai une confidence à vous faire ſur une choſe où j'ai même beſoin de votre ſecours.

Eh ! Mon Dieu, ma chere Demoiſelle, quel ſervice puis-je vous rendre ? repondit l'Hôteſſe avec une effuſion de zele & de bonté qui étoit ſincere. Parlez : mais, non, ajoûta-t-elle tout de ſuite, attendez que j'aille fermer les portes ; dès que c'eſt un ſecret, il faut que perſonne ne nous entende.

Elle ſe leva en diſant ceci, ſortit, & puis, du haut de l'eſcalier, appella ſa cuiſiniere. Javote ! luicria-t-elle, ſi quelqu'un vient me demander, dites que je ſuis ſortie ; empêchez auſſi qu'on ne monte chez Mademoiſelle : & ſur tout, que ma fille n'y entre pas, parce que nous avons à parler en ſecret enſemble.

entendez-vous ? Et après ces mesures si discretement prises contre les importuns, la voilà qui revient à nous, en fermant portes & verroux; de sorte que par respect pour la confidence qu'on devoit lui faire, elle débuta par avertir toute la maison qu'on devoit lui en faire une; son zele & sa bonté n'en sçavoient pas davantage; & c'est assez là le caractere des meilleures gens du monde. Les ames excessivement bonnes sont volontiers imprudentes par excès de bonté même, & d'un autre côté, les ames prudentes sont assez rarement bonnes.

Eh! Madame, lui dit Mademoiselle Haberd, vous ne deviez point dire à votre Cuisiniere que nous avions à nous entretenir en secret; je ne voulois point qu'on sçût que j'ai quelque chose à vous confier.

Oh! n'importe, dit-elle, ne vous embarrassez pas. Si je n'avois pas averti, on seroit venu nous

troubler ; & n'y eût-il que ma fille, la précaution étoit néceſſaire. Allons, Mademoiſelle, voyons de quoi il s'agit ; je vous défie de trouver quelqu'un qui vous veüille tant de bien que moi, ſans compter que je ſuis la confidente de tous ceux qui me connoiſſent : Quand on m'a dit un ſecret, tenez, j'ai la bouche couſuë ; j'ai perdu la parole. Hier encore, Madame une telle, qui a un mari qui lui mange tout, m'apporta mille francs qu'elle me pria de lui cacher, & qu'il lui mangeroit auſſi s'il le ſçavoit ; mais je les lui garde. Ah ça ; dites.

Toutes ces preuves de la diſcretion de notre bonne Hôteſſe n'encourageoient point Mademoiſelle Haberd : mais après lui avoir promis un ſecret, il étoit peut-être encore pis de le lui refuſer que de le lui dire ; ainſi il fallut parler.

J'aurai fait en deux mots, dit Mademoiſelle Haberd ; c'eſt que

nous allons nous marier ; Monsieur de la Vallée que vous voyez, & moi.

Enſemble ? dit l'hôteſſe, avec un air de ſurpriſe. Oui, reprit Mademoiſelle Haberd, je l'épouſe.

Oh, oh ! dit-elle ; eh bien, il eſt jeune, il durera long-tems. Je voudrois en trouver un comme lui, moi, j'en ferois de même. Y a-t-il long-tems que *vous* vous aimez ? Non, dit Mademoiſelle Habert, en rougiſſant. Eh bien, c'eſt encore mieux, mes enfans, vous avez raiſon. Pour faire l'amour, il n'y a rien de tel que d'être mari & femme : mais n'avez-vous pas vos diſpenſes ? car vous étes couſins.

Nous n'en avons pas beſoin ; dis-je alors : nous n'étions parens que par prudence, que par honnêteté pour les diſcours du monde.

Ha, ha ! Cela eſt plaiſant, dit-elle. Eh, mais, vous m'apprenez-là des choſes que je n'aurois jamais

devinées. C'est donc de votre nôce que vous me priez ?

Ce n'est pas-là tout, dit Mademoiselle Haberd, nous voulons tenir notre mariage secret à cause de ma sœur qui feroit du bruit peut-être.

Eh ! Pourquoi du bruit ? A cause de votre âge ? reprit notre hôtesse. Eh ! pardi, voilà bien de quoi ! La semaine passée, n'y eût-il pas une femme de soixante & dix ans pour le moins, qu'on fiança dans notre Paroisse avec un cadet de vingt ans ? L'âge n'y fait rien que pour ceux & celles qui l'ont ; c'est leur affaire.

Je ne suis pas si âgée, dit Mademoiselle Haberd, d'un air un peu déconcerté qui ne l'avoit pas quitté. Eh ! pardi non, dit l'hôtesse ; vous êtes en âge d'épouser ; ou jamais : après tout, on aime ce qu'on aime ; il se trouve que le futur est jeune : Hé bien, vous le prenez jeune. S'il n'a que vingt ans ;

ce n'eſt pas votre faute non plus que la ſienne. Tant mieux qu'il ſoit jeune, ma voiſine, il aura de la jeuneſſe pour vous deux. Dix ans de plus, dix ans de moins; quand ce ſeroit vingt, quand ce ſeroit trente, il y a encore quarante par deſſus; & l'un n'offenſe pas plus Dieu que l'autre. Qu'eſt-ce que vous voulez qu'on diſe? Que vous ſeriez ſa mere? Eh bien, le pis aller de tout cela, c'eſt qu'il ſeroit votre fils. Si vous en aviez un, il n'auroit peut-être pas ſi bonne mine, & il vous auroit déja coûté davantage: moquez-vous du caquet des gens & achevez de me conter votre affaire.

Vous voulez cacher votre mariage, n'eſt-ce pas? Hé cela vous ſera aiſé; car de marmot, il n'y en a point à craindre, vous en voilà quitte, & il n'y a que cela qui trahiſſe: Après.

Si vous faites toujours vos reflexions auſſi longues ſur chaque

article, dit alors Mademoiſelle Haberd, excedée de ſes diſcours ſur cette matiere, je n'aurai pas le tems de vous mettre au fait. A l'égard de l'âge, je ſuis bien aiſe de vous dire, Madame, que je n'ai pas lieu de craindre tant les caquets; & qu'à quarante-cinq ans que j'ai...

Quarante-cinq ans! s'écria l'autre, en l'interrompant: Eh, ce n'eſt rien que cela: ce n'eſt que vingt-cinq de plus qu'il a; pardi, je vous en croyois cinquante pour le moins; c'eſt ſa mine qui m'a trompée en comparaiſon de la vôtre: Rien que quarante-cinq ans! ma voiſine, oh! votre fils pourra bien vous en donner un autre. Vis-à-vis de nous, il y a une Dame qui accoucha le mois paſſé à quarante-quatre & qui n'y renonce pas à quarante-cinq & ſi ſon mari en a plus de ſoixante & douze. Oh! nous voilà bien; Vous, qui êtes apériſſante, & lui qui eſt jeune, il y aura famille. Eh! dites-moi

donc? Eſt-ce un Notaire pour le contrat que vous voulez que je vous enſeigne? Je vous menerai tantôt chez le mien, ou bien je vais dire à Javotte d'aller le prier de paſſer ici.

Eh! non, Madame, dit Mademoiſelle Haberd, ne vous ſouvenez-vous plus que je veux tenir mon mariage ſecret? Ah! Oui à propos, dit-elle; nous irons donc chez lui en cachette. Ah! ça, il y a les bans à cette heure?

C'eſt touchant tout cela, lui dis-je alors, que Mademoiſelle Haberd ſouhaitoit que vous l'aidaſſiez, ſoit pour des témoins, ſoit pour parler aux Prêtres de la Paroiſſe.

Laiſſez-m'en le ſoin, dit-elle; c'eſt après demain Dimanche, il faut faire publier un ban; tantôt nous ſortirons pour arranger le tout. Je connois un Prêtre qui nous menera bon train; ne vous inquiétez pas, je lui parlerai ce matin.

Je vais m'habiller ; ſans adieu, voiſine. A quarante-cinq ans, apprehender qu'on ne cauſe d'un mariage ! Eh, vous n'y ſongez pas ; voiſine. Adieu, adieu, ma bonne amie, votre ſervante, monſieur de la Vallée. A propos, vous me parlâtes hier d'une cuiſiniere, vous en aurez une tantôt, Javotte me l'a dit, elle a été l'avertir ce matin de venir ; elle eſt de ſa connoiſſance, elles ſont toutes deux du même pays : ce ſont des Champenoiſes & moi auſſi ; c'eſt déja trois, & cela fera quatre avec vous ; car je vous crois de Champagne ; n'eſt-ce pas ? ajoûta-t-elle en riant. Non, c'eſt moi, lui dis-je, vous vous étes mépriſe, Madame. Eh bien, oui, dit-elle, je ſçavois bien qu'il y en avoit un de vous deux du pays ; n'importe qui. Bon jour, juſqu'au revoir.

Quand elle fut partie : Voilà une ſotte femme, me dit Mademoiſelle Haberd, avec ſon âge, & ſa

mere, & son fils; je suis bien fâchée de lui avoir déclaré nos affaires. Jacob, si je suis aussi vieille à tes yeux que je le suis aux siens, je ne te conseille pas de m'épouser.

Eh ! Ne voyez-vous pas, lui dis-je, que c'est un peu par rancune. Tenez, entre nous, ma parente, je crois qu'elle me prendroit si vous me laissiez-là, en cas que je le vouluſſe, & je ne le voudrois pas : il n'y a point de femme qui me fût quelque chose après vous. Mais, attendez, je m'en vais vous montrer votre vieillesse : & je courus en disant ces mots, détacher un petit miroir qui étoit accroché à la tapisserie. Tenez, lui dis-je, regardez vos quarante-cinq ans, pour voir s'ils ne ressemblent pas à trente, & gageons qu'ils en approchent plus que vous ne dites.

Non, mon cher enfant, reprit-elle, j'ai l'âge que je viens de dire ; & il est vrai que presque perſonne

ſonne ne me le donne, Ce n'eſt pas que je me vante d'être ni fraîche, ni jolie, quoiqu'il n'ait tenu qu'à moi d'être bien cajolée: mais je n'ai jamais pris garde à ce qu'on m'a dit là-deſſus.

Nous n'eumes pas le tems d'en dire davantage, car Agathe arriva.

Hélas! Mademoiſelle, s'écria-t-elle en entrant à Mademoiſelle Haberd; vous me prenez donc pour une cauſeuſe, puiſque vous n'avez pas voulu que je ſçûſſe ce que vous avez dit à ma mere? Elle dit qu'elle s'en va pour vous chez ſon Notaire, & puis delà à la Paroiſſe? Eſt-ce pour un mariage?

A ce mot de mariage, Mademoiſelle Habert rougit, ſans ſçavoir que répondre. C'eſt pour un Contrat, dis-je en prenant la parole, & il faut même à cauſe de cela, que j'écrive tout-à-l'heure une lettre qui preſſe: ce que je dis exprès, afin que la petite fille nous

laissât en repos ; car je sentois que sa presence pésoit à Mademoiselle Haberd, qui ne pouvoit revenir de la surprise où la jettoit la conduite étourdie de la mere.

Et sur le champ je cherchai du papier, & me mis en effet à écrire à mon pere : Mademoiselle Haberd faisoit semblant de me dicter tout bas ce que j'écrivois ; de façon qu'Agathe sortit.

Toute indiscrette qu'étoit la mere, elle nous servit pourtant à merveilles. En un mot, toutes les mesures furent prises, nous eumes le sur-lendemain un ban de publié. L'après-midi du même jour nous allâmes chez le Notaire, où le contrat fut dressé : Mademoiselle Habert m'y donna tout ce qu'elle avoit, pour en joüir pendant ma vie. Le consentement de mon pere arriva quatre jours après, & nous étions à la veille de nos nôces secretes, quand pour je ne sçai quoi, dont je ne me res-

souviens plus, nous fûmes obligés d'aller parler à ce Prêtre de la connoissance de nôtre Hôtesse. C'étoit lui qui devoit nous marier le lendemain, c'est-à-dire, pendant la nuit, & qui s'étoit même chargé d'une quantité de petits détails, par consideration pour nôtre Hôtesse à qui il avoit quelque obligation.

Ce fut Mademoiselle Habert qui donna le soir, à souper à celle-ci, à sa fille, & à quatre témoins. On étoit convenu qu'on sortiroit de table à onze heures; que la mere & la fille se retireroient dans leur appartement; qu'on laisseroit coucher Agathe, & qu'à deux heures après minuit, nous partirions nôtre Hôtesse, les quatre témoins de ses amis, Mademoiselle Haberd & moi, pour aller à l'Eglise.

Nous nous rendîmes donc sur les six heures du soir à la Paroisse, où devoit se trouver cet Eccle-

siastique à qui nous avions à parler ; il étoit averti que nous viendrions ; mais il n'avoit pû nous attendre ; & un de ses confreres nous dit de sa part, qu'il se rendroit dans une heure ou deux chez nôtre Hôtesse.

Nous nous en retournâmes, & nous étions prêts de nous mettre à table, quand on nous annonça l'Ecclesiastique en question ; qu'on ne nous avoit pas nommé ; & à qui on n'avoit pas dit notre nom non plus.

Il entre. Figurez-vous notre étonnement ! quand au lieu d'un homme que nous pensions ne pas connoître, nous vîmes ce Directeur qui chez Mesdemoiselles Habert avoit decidé pour ma sortie de chez elles.

Ma prétenduë fit un cri en le voyant, cri assez imprudent, mais ce sont de ces mouvemens qui vont plus vîte que la réflexion. Moi j'étois en train de lui tirer

une reverence que je laiſſai à moitié faite ; il avoit la bouche ouverte pour parler, & il demeura ſans mot dire. Nôtre Hôteſſe marchoit à lui, & s'arrêta avec des yeux ſtupefaits de nous voir tous immobiles ; un des témoins ami de l'Hôteſſe, qui s'étoit avancé vers l'Eccleſiaſtique pour l'embraſſer, étoit reſté les bras tendus ; & nous compoſions tous le ſpectacle le plus ſingulier du monde. C'étoit autant de ſtatuës à peindre.

Notre ſilence dura bien deux minuttes. A la fin, le Directeur le rompit ; & s'adreſſant à l'Hôteſſe : Madame, lui dit-il, eſt-ce que les perſonnes en queſtion ne ſont pas ici ? (car il ne s'imagina pas que nous fuſſions les ſujets de ſa miſſion preſente, c'eſt-à-dire, ceux qu'il devoit marier, cinq ou ſix heures après.) Hé, pardi, répondit-elle, les voilà toutes deux, Mademoiſelle Haberd & Monſieur de la Vallée.

A peine put-il le croire : & effectivement il étoit fort ſingulier, que ce fût nous. C'étoit de ces nouvelles qu'on peut apprendre, & dont on ne ſe doute point.

Quoi ! dit-il, après avoir, un inſtant ou deux, promené ſes regards étonnés ſur nous, vous nommez ce jeune homme Monſieur de la Vallée, & c'eſt lui qui épouſe cette nuit Mademoiſelle Haberd ?

Lui-même répondit l'Hôteſſe, je n'en ſçache pas d'autre, & apparemment que Mademoiſelle n'en épouſe pas deux.

Ma future ni moi nous ne répondions rien ; je tenois mon chapeau à la main de l'air le plus dégagé qu'il m'étoit poſſible ; je ſouriois même en regardant le Directeur pendant qu'il interrogeoit notre Hôteſſe : mais je ne ſouriois que par contenance, & non pas tout de bon ; & je ſuis perſuadé, que ma façon dégagée n'empêchoit pas que je n'euſſe l'air aſſez

sot. Il faudroit avoir un furieux fond d'effronterie, pour tenir bon contre de certaines choſes, & je n'étois né que hardi, & point effronté.

A l'égard de ma future, ſa contenance étoit d'avoir les yeux baiſſés, avec une mine qu'il ſeroit aſſez difficile de définir. Il y avoit de tout, du chagrin, de la confuſion, de la timidité, qui venoient d'un reſte de reſpect dévot pour ce Directeur; & ſur le tout, un air penſif comme d'une perſonne, qui a envie de dire: je me moque de cela; mais qui eſt encore trop étourdie, pour être ſi réſoluë.

Cet Eccleſiaſtique, après avoir jetté les yeux ſur nous: Madame, dit-il en s'adreſſant à notre Hôteſſe, cette affaire-ci mérite un peu de réfléxion: voulez vous bien, que je vous diſe un mot en particulier. Paſſons un moment chez vous, je vous prie; notre entretien ne ſera que d'un inſtant.

Oüi-da, Monſieur, répondit-elle, charmée de ſe trouver de toute maniere un perſonnage ſi important dans l'avanture : Mademoiſelle, ne vous impatientez pas, cria-t-elle à Mademoiſelle Haberd en partant, Monſieur dit que nous aurons bien-tôt fait.

La-deſſus elle prend un flambeau, ſort avec l'Eccleſiaſtique, & nous laiſſe ma future, ceux qui devoient nous ſervir de témoins, & qui ne témoignerent rien, Agathe, à qui on avoit tout caché, & moi dans la chambre.

Monſieur de la Vallée, me dit alors un de nos témoins, qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Eſt-ce que Monſieur Doucin, parlant du Prêtre, vous connoît ? Oüi, lui dis-je, nous nous ſommes rencontrés chez Mademoiſelle.

Ha, ha ! vous vous mariez donc ? dit Agathe à ſon tour. Hé mais, pas encore, comme vous voyez, répondis-je. Et

Et jusques-là pas un mot de la part de Mademoiselle Haberd : mais pendant son silence, sa confusion se passoit, l'amour reprenoit le dessus, & la débarrassoit de tous ces petits mouvemens qui l'avoient d'abord déconcertée : Et il n'en sera ni plus, ni moins, dit-elle, en s'assoyant courageusement.

Sçavez-vous, lui dit un de nos témoins, l'ami de l'Hôtesse, ce que Monsieur Doucin va dire à Madame Dalain? (c'étoit le nom de notre Hôtesse.) Oüi, Monsieur, lui répondit-elle, je m'en doute, mais je ne m'en soucie guere.

C'est un fort honnête homme, un saint homme, que Monsieur Doucin au moins, dit la malicieuse Agathe ; c'est le Confesseur de ma tante. Hé-bien? Mademoiselle, je le connois mieux que vous, dit ma future, mais il n'est pas question de sa Sainteté ; on le canonisera, s'il est si saint. Qu'est-ce que cela fait ici?

Oh ! ce que j'en dis, reprit la petite friponne, n'eſt que pour montrer l'eſtime que nous avons pour lui ; car du reſte, je n'en parle pas : ce ne ſont point mes affaires. Je ſuis fâchée de ce qu'il ne ſe comporte pas à votre fantaiſie : mais il faut croire, que c'eſt apparemment pour votre bien ; car il eſt ſi prudent !

A ces mots, la mere rentra. Vous revenez ſans Monſieur Doucin ? dit nôtre témoin ; je penſois qu'il ſouperoit avec nous.

Oui ſouper ! répondit, Madame Dalain ; Vraiment, il eſt bien queſtion de cela ! Allons allons, il n'y aura point de mariage cette nuit non plus, & s'il n'y en a point du tout ; ce ſera encore mieux : Soupons, puiſque nous y voilà. C'eſt un bon cœur que ce Monſieur Doucin, & vous lui avez bien obligation, Mademoiſelle, dit-elle, à ma future ; on ne ſçauroit croire combien il vous

aime toutes deux votre bonne ſœur & vous : le pauvre homme ! Il s'en va preſque la larme à l'œil, & j'ai pleuré moi-même en le quittant, je ne fais que d'eſſuier mes yeux. Quelle nouvelle pour cette ſœur ! Mon Dieu ! Qu'eſt-ce que c'eſt que Nous ?

A qui en avez vous donc, Madame, avec vos exclamations ? lui dit Mademoïſelle Haberd. Oh ! rien, reprit-elle ; mais me voilà bien ébaubie ! Paſſe pour ſe quitter toutes deux, on n'eſt pas obligé de vivre enſemble, & vous ſerez auſſi-bien ici : mais ſe marier en cachette ; & puis ce Pont-Neuf où l'on ſe rencontre ; un mari ſur le Pont-Neuf ! Vous qui êtes ſi pieuſe, ſi raiſonnable, qui êtes de famille, qui êtes riche, Oh ! Pour cela, vous n'y ſongez pas : je n'en veux pas dire d'avantage, car on m'a recommandé de ne vous parler qu'en ſecret ; c'eſt une affaire qu'il ne faut pas que tout le monde ſça-

che. Et que vous apprenez pourtant à tous le monde, lui répondit Mademoiselle Haberd, d'un ton de dépit.

Non, non, reprit la discrette Alain, je ne parle que de rencontre sur le Pont-Neuf, & personne ne sçait ce que c'est ; demandez plûtôt à ma fille, & à Monsieur, ajoûta-t'-elle en montrant notre témoin, s'il y comprennent quelque chose ? Il n'y a que vous & ce garçon qui y étoit avec vous, qui m'entendiez.

Oh ! Pour moi, je n'y entends rien dit Agathe, sinon que c'est sur le Pont-Neuf que c'est fait la connoissance de Monsieur de la Vallée & vous, & voilà tout.

Encore n'y a-t-il que six jours, reprit la mere, & c'est de quoi je ne dis mot. Six jours ! s'écria le témoin : Oüi six jours, mon voisin : mais n'en parlons plus, car aussibien vous ne sçaurez rien de moi ; il est inutile de m'interroger, il

ſuffit que nous en cauſerons, Mademoiſelle Haberd & moi. Mettons nous à table, & que Monſieur de la Vallée s'y mette auſſi, puiſque Monſieur de la Vallée y a. Ce n'eſt pas que je mépriſe perſonne aſſurément; il eſt bon garçon & de bonne mine, & il n'y a point de bien que je ne lui ſouhaite: s'il n'eſt pas encore un Monſieur, peut-être qu'il le ſera un jour; aujourd'hui ſerviteur, demain Maître; il y en a bien d'autres que lui qui ont été aux gages des gens, & puis qui ont eu des gens à leurs gages.

Monſieur de la Vallée aux gages des gens! s'écria Agathe. Taiſez-vous, petite fille, lui dit la mere; dequoi vous mêlez-vous?

Etoit-ce aux gages de Mademoiſelle qui eſt preſente? dit alors notre témoin. Eh! Qu'importe, répondit-elle, laiſſons tout cela, mon compere, à bon entendeur; ſalut: C'eſt aujourd'hui, Monſieur

de la Vallée, on vous le donne pour cela, prenez-le de même & mangeons.

Comme vous voudrez, reprit-il : mais c'eſt qu'on aime à être avec les gens de ſa ſorte ; au ſurplus, je ferai comme vous, commere ; on ne ſçauroit faillir en vous imitant.

Ce petit dialogue au reſte, alla ſi vîte, qu'à peine eûmes nous le tems de nous reconnoître, Mademoiſelle Haberd & moi ; chaque détail nous aſſommoit, & le tems ſe paſſe à rougir en pareille occaſion. Imaginez vous ce que c'eſt que de voir toute notre hiſtoire racontée article par article, par cette femme qui ne devoit en parler qu'à Mademoiſelle Haberd ; qui ſe tuë de dire, je ne dirai mot, & qui conte tout, en diſant toûjours qu'elle ne contera rien.

Pour moi j'en fus terraſſé, je reſtai muet, rien ne me vint, & ma future n'y ſçeut que ſe mettre à pleurer en ſe renverſant dans le

fauteüil où elle étoit assise.

Je me remis pourtant au discours que tint notre témoin, quand il dit qu'on aimoit à être avec les gens de sa sorte.

Cet honnête convive n'avoit pas une mine fort imposante, malgré un habit de drap neuf qu'il avoit pris, malgré une cravatte bien blanche, bien longue, bien empesée & bien roide, avec une perruque toute neuve aussi, qu'on voyoit que sa tête portoit avec respect & dont elle étoit plus embarrassée que couverte, parce qu'apparemment elle n'y étoit pas encore familiarisée, & que cette perruque n'avoit peut être servi que deux ou trois Dimanches.

Le bon homme, Epicier du coin comme je le sçûs après, s'étoit mis dans cet équipage là pour honorer notre mariage, & la fonction de témoin qu'il y devoit faire; je ne dis rien de ses manchettes, qui avoient leur gravité particu-

liere, je n'en vis jamais de ſi droites.

Eh! Mais vous, Monſieur, qui parlez des gens de votre ſorte, lui dis-je, de quelle ſorte êtes-vous donc? car le cœur me dit que je vous vaux bien, hormis que j'ai mes cheveux, & vous ceux des autres. Ah! Oüi, dit-il, nous nous vallons bien, l'un pour demander à boire, & l'autre pour en apporter: mais ne bougez, je n'ai pas de ſoif. Bon ſoir, Madame d'Alain; je vous ſouhaite une bonne nuit Mademoiſelle. Et puis voilà notre témoin ſorti.

Fin de la deuxiéme Partie.

On vend chez le même Libraire les Oeuvres de Théâtre de Monſieur Deſtouches, en deux vol. in-douze, contenant neuf Comedies differentes.

Et les onze Feüilles du Cabinet du Philoſophe.

LE PAYSAN PARVENU, OU LES MEMOIRES DE M***.

TROISIEME PARTIE.

JUSQUES-LA nos autres témoins n'auroient rien dit, & ſeroient volontiers reſtés, je penſe, n'euſſe été que pour faire bonne chere; car il n'eſt pas indifferent à de certaines gens d'être convives; un bon repas eſt quelque choſe pour eux.

Mais ce témoin qui sortoit, étoit leur ami & leur camarade ; & comme il avoit la fierté de ne pas manger avec moi, ils crurent devoir suivre son exemple, & se montrer aussi délicats que lui.

Puisque Monsieur un tel...., (parlant de l'autre) s'en va, nous ne pouvons plus vous être utiles, dit à Mademoiselle Habert l'un des trois qui étoit gros & court ; ainsi, Mademoiselle, je crois qu'il est à propos que nous prenions congé de la compagnie.

Discours qu'il tint d'un air presque aussi triste que sérieux ; il sembloit qu'il disoit, c'est bien à regret que nous nous retirons, mais nous ne sçaurions faire autrement.

Et ce qui rendoit leur retraite encore plus difficile, c'est que pendant que leur Orateur avoit parlé, on avoit apporté les premiers plats de notre souper, qu'ils trouvoient de fort bonne mine ; je le voyois bien à leur façon de les regarder.

Messieurs, leur dit Mademoiselle Habert, d'un ton assez sec, je serois fâchée de vous gêner, vous êtes les maîtres.

Eh pourquoi s'en aller, dit Madame d'Alain, qui aimoit les Assemblées nombreuses & bruyantes, & qui se voyoit enlever l'espoir d'une soirée où elle auroit fait la commere à discretion! Eh pardi puisque voilà le souper servi, il n'y a qu'à se metrte à table!

Nous sommes bien mortifiés; mais cela ne se peut pas, répondit le témoin gros & court, cela ne se peut pas, notre voisine.

Ses confreres, qui étoient rangés à côté de lui, n'opinoient qu'en baissant la tête, & se laissoient conduire sans avoir la force de prononcer un mot; ces viandes qu'on venoit de servir leur ôtoient la parole; il salua, ils saluerent; il sortit le premier, & ils le suivirent.

Il ne nous resta donc que Madame d'Alain & sa fille

Voilà ce que c'eſt, dit la mere, en me regardant bruſquement, voilà ce que c'eſt que de répondre aux gens mal à propos; ſi vous n'aviez rien dit, ils ſeroient encore là, & ne s'en iroient pas mécontens.

Pourquoi leur camarade a-t'il mal parlé, répondis-je, que veut-il dire avec les gens de ſa ſorte? il me mépriſe & je ne dirois mot?

Mais entre nous, Monſieur de la Vallée, reprit-elle, a-t'il tant de tort? voyons, c'eſt un Marchand, un Bourgeois de Paris, un homme bien établi; de bonne foi êtes-vous ſon pareil, un homme qui eſt Marguillier de ſa Paroiſſe?

Qu'appellez-vous, Madame, Marguillier de ſa Paroiſſe, lui dis-je? Eſt-ce que mon pere ne l'a pas été de la ſienne? Eſt-ce que je pouvois manquer à l'être auſſi moi, ſi j'étois reſté dans notre Village, au lieu de venir ici?

Ah! oui, dit-elle, mais il y a Paroiſſe & Paroiſſe, Monſieur de

la Vallée. Eh pardi, lui dis-je, je penſe que notre Saint eſt autant que le vôtre; Madame d'Alain, Saint Jacques vaut bien Saint Gervais.

Enfin ils ſont partis, dit-elle d'un ton plus doux, car elle n'étoit point opiniâtre; ce n'eſt pas la peine de diſputer, cela ne les fera pas revenir; pour moi je ne ſuis point glorieuſe, & je ne refuſe pas de ſouper. A l'égard de votre mariage, il en ſera ce qu'il plaira à Dieu; je n'en ai dit mon avis que par amitié, & je n'ai envie de fâcher perſonne.

Vous m'avez pourtant bien fâchée, dit alors Mademoiſelle Habert en ſanglotant; & ſans la crainte d'offenſer Dieu; je ne vous pardonnerois jamais le procédé que vous avez eu ici; venir dire toutes mes affaires devant des gens que je ne connois pas, inſulter un jeune homme que vous ſçavez que je conſidere, en parler comme d'un

misérable, le traiter comme un valet, pendant qu'il ne l'a été qu'un moment par hasard, & encore parce qu'il n'étoit pas riche, & puis citer un Pont-Neuf, me faire passer pour une folle, pour une fille sans cœur, sans conduite, & répéter tous les discours d'un Prêtre qui n'en a pas agi selon Dieu dans cette occasion-ci; car d'où vient est-ce qu'il vous a fait tous ces contes là? qu'il parle en conscience, est-ce par religion, est-ce à cause qu'il est en peine de moi & de mes actions? s'il a tant d'amitié pour moi, s'il s'intéresse si chrétiennement à ce qui me regarde, pourquoi donc m'a-t'il toujours laissé maltraiter par ma sœur pendant que nous demeurions toutes deux ensemble? Y avoit-il moyen de vivre avec elle? pouvois-je y résister? il sçait bien que non; je me marie aujourd'hui; eh bien il auroit fallu me marier demain, & je n'aurois peut-être pas trouvé un si

honnête homme. Monsieur de la Vallée m'a sauvé la vie; sans lui je serois peut-être morte; il est d'aussi bonne famille que moi; que veut-on dire? à qui en a Monsieur Doucin? vraiment l'interêt est une belle chose; parce que je le quitte, & qu'il n'aura plus de moi les présens que je lui faisois tous les jours, il faut qu'il me persécute; sous prétexte qu'il prend part à ce qui me regarde; il faut qu'une personne chez qui je demeure, & à qui je me suis confiée, me fasse essuyer la plus cruelle avanie du monde; car y a-t'il rien de plus mortifiant que ce qui m'arrive?

Là les pleurs, les sanglots, les soupirs, & tous les accens d'une douleur amère étoufferent la voix de Mademoiselle Habert, & l'empêcherent de continuer.

Je pleurai moi-même, au lieu de lui dire consolez-vous; je lui rendis les larmes qu'elle versoit pour moi; elle en pleura encore davan-

tage pour me récompenser de ce que je pleurois, & comme Madame d'Alain étoit une si bonne femme, que tout ce qui pleuroit avoit raison avec elle, nous la gagnâmes sur le champ, & ce fut le Prêtre qui eut tort.

Eh doucement donc, ma chere amie, dit-elle à Mademoiselle Habert en allant à elle! Eh mon Dieu que je suis mortifiée de n'avoir pas sçû tout ce que vous me dites; allons, Monsieur de la Vallée, bon courage, mon enfant; venez m'aider à consoler cette chere Demoiselle qui se tourmente pour deux mots que j'ai veritablement lâchés à la legere; mais que voulez-vous, je ne devinois pas; on entend un Prêtre qui parle, & qui dit que c'est dommage qu'on se marie à vous; dame, je l'ai crû, moi; on ne va pas s'imaginer qu'il a ses petites raisons pour être si scandalisé. Pour ce qui est d'aimer qu'on lui donne, oh je n'en doute pas; c'est de

la bougie, c'eſt du caffé, c'eſt du ſucre. Oui, oui, j'ai une de mes amies qui eſt dans la grande dévotion, & qui lui envoie de tout cela; je m'en reſſouviens à cette heure que vous en touchez un mot; vous lui en donniez auſſi, & voilà ce qui en eſt; faites comme moi, je parle de Dieu tant qu'on veut, mais je ne donne rien; ils ſont trois ou quatre de ſa robe qui fréquentent ici, je les reçois bien: bon jour, Monſieur, bon jour Madame; on prend du thé, quelquefois on dîne, la repriſe de quadrille enſuite, un petit mot d'édification par-ci par-là, & puis je ſuis votre ſervante; auſſi que je me marie vingt fois au lieu d'une, je n'ai pas peur qu'ils s'en mettent en peine; au ſurplus, ma chere amie, conſolez-vous, vous n'êtes pas mineure, & c'eſt bien fait d'épouſer Monſieur de la Vallée, & ſi ce n'eſt pas cette nuit ce ſera l'autre, & ce n'eſt qu'une nuit de perdue. Je vous ſoutien-

drai moi; laiſſez-moi faire. Comment donc, un homme ſans qui vous ſeriez morte! eh pardi il n'y auroit pas de conſcience! Oh il ſera votre mari; je ſerois la premiere à vous blâmer, s'il ne l'étoit pas.

Elle en étoit là, quand nous entendîmes monter la Cuiſiniere de Mademoiſelle Habert (car celle de Madame d'Alain nous en avoit procuré une) & j'avois oublié de vous le dire.

Allons, ma mie, ajoûta-t'elle, en careſſant Mademoiſelle Habert, mettons-nous à table, eſſuyez vos yeux & ne pleurez plus; approchez ſon fauteuil, Monſieur de la Vallée, & tenez-vous gaillard; ſoupons: mettez-vous là, petite fille.

C'étoit à Agathe à qui elle parloit; laquelle Agathe n'avoit dit mot depuis que ſa mere étoit rentrée.

Notre ſituation ne l'avoit pas

attendrie, & plaindre ſon prochain, n'étoit pas ſa foibleſſe; elle n'avoit gardé le ſilence que pour nous obſerver en curieuſe, & pour s'amuſer de la mine que nous faiſions en pleurant. Je vis à la ſienne que tout ce petit deſordre la divertiſſoit, & qu'elle jouiſſoit de notre peine, en affectant pourtant un air de triſteſſe.

Il y a dans le monde bien des gens de ce caractere-là qui aiment mieux leurs amis dans la douleur que dans la joie; ce n'eſt que par compliment qu'ils vous félicitent d'un bien, c'eſt avec goût qu'ils vous conſolent d'un mal.

A la fin pourtant Agathe, en ſe mettant à table, fit une petite exclamation en notre faveur, & une exclamation digne de la part hypocrite qu'elle prenoit à notre chagrin: on ſe peint en tout; & la petite perſonne au lieu de nous dire ce n'eſt rien que cela, s'écria, ah, que ceci eſt fâcheux; & voilà tou-

jours dans quel goût les ames malignes s'y prennent en pareil cas; c'eſt là leur ſtyle.

La cuiſiniere entra, Mademoiſelle Habert ſecha ſes pleurs, nous ſervit, Madame d'Alain, ſa fille & moi; & nous mangeâmes tous d'aſſez bon appétit: le mien étoit grand, j'en cachai pourtant une partie de peur de ſcandaliſer ma future qui ſoupoit très-ſobrement, & qui m'auroit peut-être accuſé d'être peu touché, ſi j'avois eu le courage de manger tant. On ne doit pas avoir faim quand on eſt affligé.

Je me retenois donc par décence, ou du moins j'eus l'adreſſe de me faire dire pluſieurs fois, mangez donc; Mademoiſelle Habert m'en pria elle-même, & de prieres en prieres, j'eus la complaiſance de prendre une réfection fort honnête, ſans qu'on y pût trouver à redire.

Notre entretien pendant le re-

pas n'eut rien d'intereſſant; Madame d'Alain à ſon ordinaire s'y répandit en propos inutiles à répéter, nous y parla de notre aventure d'une maniere qu'elle croyoit très-énigmatique, & qui étoit fort claire, remarqua que celle qui nous ſervoit prêtoit l'oreille à ſes diſcours, & lui dit qu'il ne falloit pas qu'une ſervante écoutât ce que diſoient les Maîtres.

Enfin Madame d'Alain en agit toujours avec ſa diſcretion accoutumée; le repas fini, elle embraſſa Mademoiſelle Habert, lui promit ſon amitié, ſon ſecours, preſque ſa protection, & nous laiſſa ſinon conſolés, du moins plus tranquiles que nous ne l'aurions été ſans ſes aſſurances de ſervice. Demain, dit-elle, au défaut de Monſieur Doucin, nous trouverons bien un Prêtre qui vous mariera. Nous la remerciâmes de ſon zele, & elle partit avec Agathe, qui ce ſoir-là ne mit rien pour moi dans la reverence qu'elle nous fit.

Pendant que Cathos nous desservoit (c'étoit le nom de notre Cuisiniere) Monsieur de la Vallée, me dit tout bas Mademoiselle Habert, il faut que tu te retires, il ne convient pas que cette fille nous laisse ensemble. Mais ne sçais-tu personne qui puisse te proteger ici, car je crains que ma sœur ne nous inquiete? je gage que M. Doucin aura été l'avertir, & je la connois, je ne m'attends pas qu'elle nous laisse en repos.

Pardy, cousine, lui dis-je, pourvû que vous me souteniez, que peut-elle faire si j'ai votre cœur, qu'ai-je besoin d'autre chose? je suis honnête garçon une fois, fils de braves gens; mon pere consent, vous consentez, je consens aussi, voilà le principal.

Surtout, me dit-elle, ne te laisse point intimider, quelque chose qui arrive, je te le recommande; car ma sœur a bien des amis, & peut-être employera-t'on la mena-

ce contre toi; tu n'as point d'expérience, la peur te prendra, & tu me quitteras faute de resolution.

Vous quitter, lui-dis-je; oui quand je serai mort, il n'y aura que cela qui me donnera mon congé; mais tant que mon ame & moi seront ensemble, nous vous suivrons partout l'un portant l'autre, entendez-vous, Cousine? je ne suis pas peureux de mon naturel, qui vit bien ne craint rien; laissez-les venir, je vous aime, vous êtes aimable, il n'y aura personne qui dise que non; l'amour est pour tout le monde, vous en avez, j'en ai, qui est-ce qui n'en a pas? Quand on en a on se marie, les honnêtes gens le pratiquent, nous le pratiquons, voilà tout.

Tu as raison, me dit-elle, & ta fermeté me rassure; je vois bien que c'est Dieu qui te la donne; c'est lui qui conduit tout ceci; je me ferois un scrupule d'en douter; va, mon enfant, mettons toute no-

tre confiance en lui, remercions-le du soin visible qu'il a de nous; mon Dieu, béniſſez une union qui eſt votre ouvrage. Adieu la Vallée, plus il vient d'obſtacles, & plus tu m'es cher.

Adieu, couſine, plus on nous chicane & plus je vous aime, lui dis-je à mon tour; helas! que je voudrois être à demain, pour avoir à moi cette main que je tiens; je croyois l'avoir tantôt avec toute la perſonne; quel tort il me fait, ce Prêtre, ajoutai-je en lui preſſant la main, pendant qu'elle me regardoit avec des yeux qui me répétoient, quel tort il nous fait, mais qu'ils répetoient le plus chrétiennement que cela ſe pouvoit, vû l'amour dont ils étoient pleins, & vu la difficulté d'ajuſter tant d'amour avec la modeſtie.

Va-t'en, me dit-elle, toujours tout bas, & en ajoutant un ſoupir à ces mots, va-t'en, il ne nous eſt

pas

pas encore permis de nous attendrir tant; il eſt vrai que nous devions être mariés cette nuit, mais nous ne le ſerons pas, la Vallée, ce n'eſt que pour demain, va-t'en donc.

Cathos alors avoit le dos tourné, & je profitai de ce moment pour lui baiſer la main; galanterie que j'avois déja vû faire, & qu'on apprend aiſément; la mienne me valut encore un ſoupir de ſa part, & puis je me levai & lui donnai le bon ſoir.

Elle m'avoit recommandé de prier Dieu, & je n'y manquai pas; je le priai même plus qu'à l'ordinaire, car on aime tant Dieu, quand on a beſoin de lui!

Je me couchai fort content de ma dévotion, & perſuadé qu'elle étoit très-méritoire. Je ne me réveillai le lendemain qu'à huit heures du matin.

Il en étoit près de neuf quand j'entrai dans la chambre de Ma-

demoiſelle Habert qui s'étoit levée auſſi plus tard que de coutume; & j'avois eu à peine le tems de lui donner le bon jour, quand Cathos vint me dire que quelqu'un me demandoit à me parler.

Cela me ſurprit, je n'avois d'affaire avec perſonne. Eſt-ce quelqu'un de la maiſon, dit Mademoiſelle Habert, encore plus intriguée que moi?

Non, Mademoiſelle, répondit Cathos, c'eſt un homme qui vient d'arriver tout à l'heure; je voulus aller voir qui c'étoit; attendez, dit Mademoiſelle Habert, je ne veux pas que vous ſortiez, qu'il vienne vous parler ici, il n'y a qu'à le faire entrer.

Cathos nous l'amena; c'étoit un homme aſſez bien mis, une maniere de valet de chambre qui avoit l'épée au côté.

N'eſt-ce pas vous qui vous appellez Monſieur de la Vallée, me dit-il? Oui, Monſieur, répondis-je,

qu'eſt-ce, qu'y-a-t'il pour votre ſervice ?

Je viens ici de la part de Monſieur le Preſident..... (c'étoit un des premiers Magiſtrars de Paris) qui ſouhaiteroit vous parler, me dit-il.

A moi, m'écriai-je, cela ne ſe peut pas, il faut que ce ſoit un autre Monſieur de la Vallée, car je ne connois pas ce Monſieur le Préſident, je ne l'ai de ma vie ni vû ni apperçû.

Non, non, reprit-il, c'eſt vous-même qu'il demande, c'eſt l'amant d'une nommée Mademoiſelle Habert; j'ai là-bas un Fiacre qui nous attend, & vous ne pouvez pas vous diſpenſer de venir; car on vous y obligeroit: ainſi ce n'eſt pas la peine de refuſer; d'ailleurs on ne veut vous faire aucun mal, on ne veut que vous parler.

J'ai fort l'honneur de connoître une parente de Monſieur le Préſi-

dent & qui loge chez lui, dit alors Mademoiselle Habert; & comme je soupçonne que c'est une affaire qui me regarde aussi, je vous suivrai, Messieurs; ne vous inquietez point, Monsieur de la Vallée, nous y allons ensemble; tout ceci vient de mon aînée; c'est elle qui cherche à nous traverser, nous la trouverons chez Monsieur le Président, j'en suis sûre, & peut-être Monsieur Doucin avec elle. Allons; allons voir de quoi il s'agit; vous n'attendrez pas, Monsieur, je n'ai qu'à changer de robe.

Non Mademoiselle, dit le Valet de chambre (car c'en étoit un) j'ai précisément ordre de n'amener que Monsieur de la Vallée; il faut qu'on ait prévû que vous voudriez venir, puisqu'on m'a donné cet ordre positif, ainsi vous ne sçauriez nous suivre; je vous demande pardon du refus que je vous fais, mais il faut que j'obéisse.

Voilà de grandes précautions,

d'étranges mesures, dit-elle; hé bien Monsieur de la Vallée, partez, allez devant, presentez-vous hardiment, j'y serai presque aussitôt que vous, car je vais envoyer chercher une voiture.

Je ne vous le conseille pas, Mademoiselle dit le Valet de chambre, car j'ai encore charge de vous dire, qu'en ce cas vous ne parleriez à personne.

A personne, s'écria-t'elle, eh! qu'est-ce que cela signifie? Monsieur le Président passe pour un si honnête homme, on le dit si homme de bien, comment se peut-il qu'il en use ainsi? où est donc sa religion? ne tient-il qu'à être Président pour envoyer chercher un homme qui n'a que faire à lui? C'est comme un criminel qu'on envoye prendre; en vérité je n'y comprens rien, Dieu n'approuve pas ce qu'il fait-là, je suis d'avis qu'on n'y aille pas. Je m'interesse à Monsieur de la Vallée,

je le déclare; il n'a ni charge, ni emploi j'en conviens, mais c'eſt un ſujet du Roi comme un autre, & il n'eſt pas permis de maltraiter les ſujets du Roi, ni de les faire marcher comme cela, ſous prétexte qu'on eſt Préſident & qu'ils ne ſont rien; mon ſentiment eſt qu'il reſte.

Non, Mademoiſelle, lui dis-je alors, je ne crains rien (& cela étoit vrai); ne regardons pas ſi c'eſt bien ou mal fait de m'envoyer dire que je vienne; qu'eſt-ce que je ſuis pour être glorieux, ne faut-il pas ſe meſurer à ſon aune? quand je ſerai Bourgeois de Paris, encore paſſe, mais à preſent que je ſuis ſi petit, il faut bien en porter la peine, & aller ſuivant ma taille: aux petits les corvées, dit-on; Monſieur le Préſident me mande, trouvons que je ſuis bien mandé; Monſieur le Préſident me verra, ſa Préſidence me dira ſes raiſons, je lui dirai les miennes, nous ſommes en pays de Chrétiens, je lui

porte une bonne conſcience, & Dieu par-deſſus tout; marchons, Monſieur je ſuis tout prêt.

Eh bien, j'y conſens, dit Mademoiſelle Habert; car en effet, qu'en peut-il être; mais avant que vous partiez, venez que je vous diſe un petit mot dans ce cabinet, Monſieur de la Vallée.

Elle y entra, je la ſuivis; elle ouvrit une armoire, mit ſa main dans un ſac, & en tira une ſomme en or qu'elle me dit de prendre. Je ſoupçonne, ajouta-t'elle, que tu n'as pas beaucoup d'argent, mon enfant; à tout hazard mets toujours cela dans ta poche. Va, Monſieur de la Vallée, que Dieu ſoit avec toi, qu'il te conduiſe & te ramene; ne tarde point à revenir dès que tu le pourras, & ſouviens-toi que je t'attens avec impatience.

Oui couſine, oui maîtreſſe, oui charmante future, & tout ce qui m'eſt le plus cher dans le mon-

de, oui je retourne auſſi-tôt; je ne ferai de bon ſang qu'à mon arrivée; je ne vivrai point que je ne vous revoie, lui dis-je, en me jettant ſur cette main généreuſe qu'elle avoit vuidée dans mon chapeau; helas! quand on auroit un cœur de rocher, ce ſeroit bien-tôt un cœur de chair avec vous & vos cheres manieres; qu'elle bonté d'ame; mon Dieu la charmante fille, que je l'aimerai quand je ſerai ſon homme; la ſeule penſée m'en fait mourir d'aiſe; viennent tous les Préſidens du monde, & tous les Greffiers du pays, voilà ce que je leur dirai, fuſſent-ils mille avec autant d'Avocats. Adieu la reine de mon ame, adieu perſonne chérie; j'ai tant d'amour que je n'en ſçaurois plus parler ſans notre mariage, il me faut cela pour dire le reſte.

Pour toute réponſe, elle ſe laiſſa tomber dans un fauteuil en pleurant, & je partis avec ce Valet de chambre

chambre qui m'attendoit, & qui me parut honnête homme.

Ne vous allarmez, point, me dit-il en chemin, ce n'eſt pas un crime que d'être aimé d'une fille, & ce n'eſt que par complaiſance que Monſieur le Préſident vous envoie chercher; on l'en a prié dans l'eſpérance qu'il vous intimideroit: mais c'eſt un Magiſtrat plein de raiſon & d'équité; ainſi ſoyez en repos, défendez-vous honnêtement, & tenez bon.

Auſſi ferai-je, mon cher Monſieur lui-dis-je; je vous remercie du conſeil, quelque jour je vous le revaudrai, ſi je puis, mais je vous dirai que je vais là auſſi gaillard qu'à ma nôce.

Ce fut en tenant de pareils diſcours que nous arrivâmes chez ſon Maître. Apparemment que mon hiſtoire avoit éclaté dans la maiſon; car j'y trouvai tous les domeſtiques aſſemblés qui me reçurent en haie ſur l'eſcalier.

Je ne me démontai point; chacun disoit son mot sur ma figure, & heureusement de tous ces mots il n'y en avoit pas un dont je pus être choqué; il y en eut même de fort obligeans de la part des femmes. Il n'a pas l'air sot, disoit l'une; mais vraiement la dévote a fort bien choisi, il est beau garçon, disoit l'autre.

A droite, c'étoit, je suis bien aise de sa bonne fortune; à gauche, j'aime sa physionomie, qu'il m'en vienne un de cette mine-là, je m'y tiens, entendois-je dire ici; vous n'êtes pas dégoûtée, disoit-on là.

Enfin, je puis dire que mon chemin fut semé de complimens; & si c'étoit-là passer par les baguettes, du moins étoient-elles les plus douces du monde, & j'aurois eu lieu d'être bien content, sans une vieille Gouvernante qui gâta tout, que je rencontrai au haut de l'escalier, & qui se fâcha sans doute

de me voir si jeune pendant qu'elle étoit si vieille, & si éloignée de la bonne fortune de Mademoiselle Habert.

Oh! le coup de baguette de celle là ne fut pas doux; car me regardant d'un œil hagard, & levant les épaules sur moi; hum! qu'est-ce que c'est que cela, dit-elle, quelle begueule à son âge de vouloir épouser ce godelureau. Il faut qu'elle ait perdu l'esprit.

Tout doucement, ma bonne mere, vous le perdriez bien au même prix, lui répondis-je, enhardi par tout ce que les autres m'avoient dit de flatteur.

Ma réponse réussit, ce fut un éclat de rire général, tout l'escalier en retentit, & nous entrâmes le Valet de Chambre & moi dans l'appartement, en laissant une querelle bien établie entre la Gouvernante & le reste de la maison qui la siffloit en ma faveur.

Je ne sçais pas comment la

vieille s'en tira : mais comme vous voyez, mon début étoit assez plaisant.

La compagnie étoit chez Madame ; on m'y attendoit, & ce fut aussi chez elle que me mena mon guide.

Modestie & courage, voilà avec quoi j'y entrai. J'y trouvai Mademoiselle Habert l'aînée par qui je commence, parce que c'est contr'elle que je vais plaider.

Monsieur le Président, homme entre deux âges.

Madame la Présidente, dont la seule physionomie m'auroit rassuré si j'avois eu peur ; il n'en faut qu'une comme celle-là dans une compagnie pour vous faire aimer toutes les autres ; non pas que Madame la Présidente fût belle, il s'en falloit bien ; je ne vous dirai pas non-plus qu'elle fût laide, je n'oserois ; car si la bonté, si la franchise, si toutes les qualités qui font une ame aimable prenoient une

phyſionomie en commun, elles n'en prendroient point d'autres que celle de cette Préſidente.

J'entendis qu'elle diſoit au Préſident d'un ton aſſez bas : mon Dieu! Monſieur, il me ſemble que ce pauvre garçon tremble; allez-y doucement, je vous prie, & puis elle me regarda tout de ſuite d'un air qui me diſoit, ne vous troublez point.

Ce ſont de ces choſes ſi ſenſibles qu'on ne ſçauroit s'y méprendre.

Mais ce que je dis là m'a écarté. Je comptois les aſſiſtans, en voilà déja trois de nommés, venons aux autres.

Il y avoit un Abbé d'une mine fine & mis avec toute la galanterie que pouvoit comporter ſon habit, geſticulant décemment, mais avec grace; c'étoit un petit maître d'Egliſe; je n'en dirai pas de lui davantage, car je ne l'ai jamais revû.

Il y avoit encore une Dame parente du Préſident, celle que Mademoiſelle Habert avoit dit connoître, & qui occupoit une partie de la maiſon; veuve d'environ cinquante ans, grande perſonne bien faite, & dont je ferai le portrait dans un moment; voilà tout.

Il eſt bon d'avertir que cette Dame dont je promets le portrait, étoit une dévote auſſi; voilà bien des dévotes, dira-t'on, mais je ne ſçaurois qu'y faire; c'étoit par-là que Mademoiſelle Habert l'aînée la connoiſſoit, & qu'elle avoit ſçu l'intereſſer dans l'affaire dont il s'agiſſoit; elles alloient toutes deux au même confeſſionnal.

Et à propos de dévotes; ce fut bien dans cette occaſion où j'aurois pû dire (tant de fiel entre-t'il dans l'ame des dévots!) je n'ai jamais vû de viſage ſi furibond que celui de la Mademoiſelle Habert preſente; cela la changeoit au point que je penſai la méconnoître.

En verité il n'y a de mouvemens violens que chez ces perſonnes-là, il n'appartient qu'à elles d'être paſſionnées : peut-être qu'elles croyent être aſſez bien avec Dieu pour pouvoir prendre ces licences-là ſans conſéquence, & qu'elles s'imaginent que ce qui eſt péché pour nous autres profanes, change de nom, & ſe purifie en paſſant par leur ame. Enfin je ne ſçais pas comment elles l'entendent, mais il eſt ſûr que la colere des dévots eſt terrible.

Aparemment qu'on fait bien de la bile dans ce métier-là ; je ne parle jamais que des dévots, je mets toujours les pieux à part ; ceux-ci n'ont point de bile, la piété les en purge.

Je ne m'embarraſſai gueres de la fureur avec laquelle me regardoit Mademoiſelle Habert ; je jettai les yeux ſur elle auſſi indifféremment que ſur le reſte de la compagnie, & je m'avançai en

ſaluant Monſieur le Préſident.

C'eſt donc toi, me dit-il, que la ſœur de Mademoiſelle veut épouſer.

Oui, Monſieur, du moins me le dit-elle; & aſſûrément je ne l'en empêcherai pas, car cela me fait beaucoup d'honneur & de plaiſir, lui répondis-je d'un air ſimple, mais ferme & tranquille : je m'obſervai un peu ſur le langage, ſoit dit en paſſant.

T'épouſer toi, reprit le Préſident ! es-tu fait pour être ſon mari ? oublies-tu que tu n'es que ſon domeſtique ?

Je n'aurois pas peine à l'oublier, lui-dis-je, car je ne l'ai été qu'un moment par rencontre.

Voyez l'effronté comme il vous répond, Monſieur le Préſident, dit alors Mademoiſelle Habert.

Ha ! point du tout, Mademoiſelle : c'eſt que vous êtes fâchée, dit ſur le champ la Préſidente d'un ton de voix ſi bien aſſorti avec cette

physionomie dont j'ai parlé ; Monsieur le Président l'interroge, il faut bien qu'il réponde, il n'y a pas de mal à cela, écoutons-le.

L'Abbé à ce dialogue soûrioit sous sa main d'un air spirituel & railleur ; Monsieur le Président baissoit les yeux de l'air d'un homme qui veut rester grave, & qui retient une envie de rire.

L'autre Dame parente de la maison, faisoit des nœuds, je pense, & la tête baissée, se contentoit par intervalle de lever sourdement les yeux sur moi ; je la voyois qui me mesuroit depuis les pieds jusqu'à la tête.

Pourquoi, reprit le Président, me dis-tu que tu n'as été qu'un moment son domestique, puisque tu es actuellement à son service ?

Oui, Monsieur, à son service comme au vôtre, je suis fort son serviteur, son ami, & son prétendu, & puis c'est tout.

Mais, petit fripon que vous êtes ;

s'écria là-dessus ma future belle-sœur, qui ne trouvoit pas que le Président me parlât à sa fantaisie, mais pouvez-vous à votre âge mentir aussi impudemment que vous le faites? Là, mettez la main sur la conscience, & songez que vous êtes devant Dieu, & qu'il nous écoute. Est-ce que ma folle de sœur ne vous a pas rencontré dans la rue? n'étiez-vous pas sur le pavé sans sçavoir où aller quand elle vous a pris? que seriez-vous devenu sans elle? ne seriez-vous pas réduit à tendre la main aux passans, si elle n'avoit pas eu la charité de vous mener au logis? Helas! la pauvre fille, il valoit bien mieux qu'elle n'eût pas pitié de vous; il faut bien que sa charité n'ait pas été agréable à Dieu, puisqu'il s'en est suivi un si grand malheur pour elle: quel égarement, Monsieur, le Président, que les jugemens de Dieu sont terribles! elle passe un matin sur le Pont-

Neuf, elle rencontre ce petit libertin, elle me l'amene, il ne me revint pas; elle veut le garder à toute force malgré mon conseil & l'inspiration d'un saint homme qui tâche de l'en dissuader; elle se brouille avec lui, se sépare d'avec moi, prend une maison ailleurs, y va loger avec ce misérable (Dieu me pardonne de l'appeller ainsi) se coeffe de lui, & veut être sa femme, la femme d'un valet, à près de cinquante ans qu'elle a.

Oh! l'âge ne fait rien à cela, dit sans lever la tête la Dame dévote à qui cet article des cinquante ans ne plut pas, parce qu'elle avoit sa cinquantaine, & qu'elle craignoit que ce discours ne fît songer à elle. Et d'ailleurs dit-elle en continuant, est-elle si âgée, Mademoiselle votre sœur? vous êtes en colere, & il me semble lui avoir entendu dire qu'elle étoit de mon âge, & sur ce pied-là elle

ſeroit à peu près de cinq ans plus jeune.

Je vis le Préſident ſourire à ce calcul; apparemment qu'il ne lui paroiſſoit pas exact.

Eh! Madame, reprit Mademoiſelle Habert l'aînée d'un ton piqué, je ſçais l'âge de ma ſœur, je ſuis ſon aînée, & j'ai près de deux ans plus qu'elle; oui Madame, elle a cinquante ans moins deux mois, & je penſe qu'à cet âge-là on peut paſſer pour vieille; pour moi je vous avoue que je me regarde comme telle; tout le monde ne ſe ſoutient pas comme vous, Madame.

Autre ſotiſe qui lui échappa, ou par faute d'attention, ou par rancune.

Comme moi, Mademoiſelle Habert, répondit la Dame en rougiſſant? eh! où allez-vous? eſt-ce qu'il eſt queſtion de moi ici? je me ſoutiens, dites-vous, je le crois bien, & Dieu ſçait ſi je

m'en ſoucie, mais il n'y a pas grand miracle qu'on ſe ſoutienne encore à mon âge.

Il eſt vrai, dit le Préſident en badinant, que Mademoiſelle Habert rend le bel âge bien court, & que la vieilleſſe ne vient pas de ſi bonne heure; mais laiſſons là la diſcuſſion des âges.

Oui, Monſieur le Préſident, répondit notre aînée, ce n'eſt pas les années que je regarde à cela, c'eſt l'état du mari qu'elle prend; c'eſt la baſſeſſe de ſon choix; voyez quel affront ce ſera pour la famille. Je ſçais bien que nous ſommes tous égaux devant Dieu, mais devant les hommes ce n'eſt pas de même, & Dieu veut qu'on ait égard aux Coutumes établies parmi eux; il nous défend de nous deshonorer, & les hommes diront que ma ſœur aura épouſé un gredin; voilà comment ils appelleront ce petit garçon-là, & je demande qu'on empêche une pauvre

égarée de nous couvrir de tant de honte; ce ſera même travailler pour ſon bien, il faut avoir pitié d'elle, je l'ai déja recommandée aux prieres d'une ſainte Communauté; Monſieur Doucin m'a promis les ſiennes; Madame auſſi, ajouta-t'elle, en regardant la Dame dévote, qui ne parut pas alors goûter beaucoup cette apoſtrophe; voilà Madame la Préſidente & Monſieur l'Abbe que je n'ai pas l'honneur de connoître, qui ne nous refuſeront pas les leurs (les prieres de M. l'Abbé étoient quelque choſe d'impayable en cette occaſion-ci; on penſa en éclater de rire, & auſſi remercia-t'il de l'invitation, d'un air qui mettoit ſes prieres au prix qu'elles valoient); & vous aurez part à une bonne œuvre, dit-elle encore au Préſident, ſi vous voulez bien nous ſecourir de votre crédit là dedans.

Allez, Mademaiſelle, ne vous

inquietez point, dit le Préſident, votre ſœur ne l'épouſera pas; il n'oſeroit porter la choſe juſques-là, & s'il avoit envie d'aller plus loin, nous l'en empêcherions bien, mais il ne nous en donnera pas la peine, & pour le dédommager de ce qu'on lui ôte, je veux avoir ſoin de lui, moi.

Il y avoit long-tems que je me taiſois; parce que je voulois dire mes raiſons tout de ſuite, & je n'avois pas perdu mon tems pendant mon ſilence; j'avois jetté de fréquens regards ſur la Dame dévote qui y avoit pris garde, & qui m'en avoit même rendu quelques-uns à la ſourdine; & pourquoi m'étois-je aviſé de la regarder? c'eſt que je m'étois apperçu par-ci par-là qu'elle m'avoit regardé elle-même, & que cela m'avoit fait ſonger que j'étois beau garçon; ces choſes-là ſe lierent dans mon eſprit; on agit en mille momens en conſéquence d'idées confuſes qui viennent je ne ſçais comment,

qui vous menent, & qu'on ne réfléchit point.

Je n'avois pas négligé non plus de regarder la Préſidente, mais celle-la d'une maniere humble & ſuppliante; j'avois dit des yeux à l'une: il y a plaiſir à vous voir, & elle m'avoit cru; à l'autre: protegez-moi, & elle me l'avoit promis, car il me ſemble qu'elles m'avoient entendu toutes deux, & répondu ce que je vous dis là.

Monſieur l'Abbé même avoit eu quelque part à mes attentions; quelques regards extrêmement honnêtes me l'avoient auſſi diſpoſé en ma faveur; de ſorte que j'avois déja les deux tiers de mes Juges pour moi quand je commençai à parler.

D'abord je fis faire ſilence, car de la maniere dont je m'y pris, cela vouloit dire écoutez-moi.

Monſieur le Préſident, dis-je donc, j'ai laiſſé parler Mademoiſelle à ſon aiſe, je l'ai laiſſé m'injurier

jurier tant qu'il lui a plû; quand elle feroit encore un discours d'une heure, elle n'en diroit pas plus qu'elle en a dit; c'est donc à moi à parler à present; chacun à son tour, ce n'est pas trop.

Vous dites, Monsieur le Président que si je veux épouser Mademoiselle Habert la cadette, on m'en empêchera bien; à quoi je vous réponds, que si on m'en empêche, il me sera bien force de la laisser-là; à l'impossible nul n'est tenu; mais que si on ne m'en empêche pas je l'épouserai, cela est sûr, & tout le monde en feroit autant à ma place.

Venons à cette heure aux injures qu'on me dit; je ne sçais pas si la dévotion les permet; en tout cas je les mets sur la conscience de Mademoiselle qui les a proferées. Elle dit que Dieu nous écoute, & tant pis pour elle, car ce n'est pas là de trop belles paroles qu'elle lui a fait entendre; bref, à son

compte je ſuis un miſerable, un gredin; ſa ſœur une folle, une pauvre vieille égarée; à tout cela il n'y a que le prochain de foulé, qu'il s'accommode, parlons de moi. Voilà, par exemple, Mademoiſelle Habert l'aînée, Monſieur le Preſident; ſi vous lui diſiez comme à moi, toi par-ci, toi par-là, qui es-tu qui n'es-tu pas, elle ne maqueroit pas de trouver cela bien étrange; elle diroit, Monſieur, vous me traitez mal, & vous penſeriez en vous-même, elle a raiſon; c'eſt Mademoiſelle qu'il faut dire: auſſi faites-vous, Mademoiſelle ici Mademoiſelle là, toujours honnêtement Mademoiſelle, & à moi toujours tu & toi. Ce n'eſt pas que je m'en plaigne, Monſieur le Préſident, il n'y a rien à dire, c'eſt la coutume de vous autres grands Meſſieurs; toi, c'eſt ma part & celle-là du pauvre monde; voilà comme on le mene: pourquoi pauvre monde eſt-

il ? ce n'eſt pas notre faute, & ce que j'en dis n'eſt que pour faire une comparaiſon. C'eſt que Mademoiſelle à qui ce ſeroit mal fait de dire, que veux-tu, n'eſt preſque pourtant pas plus Mademoiſelle que je ſuis Monſieur, c'eſt ma foi la même choſe.

Comment donc, petit impertinent, la même choſe, s'écria-t'elle ?

Eh pardi oui, répondis-je ; mais je n'ai pas fait, laiſſez-moi me reprendre.

Eſt-ce que Monſieur Habert votre pere, & devant Dieu ſoit ſon ame, étoit un gredin, Mademoiſelle ? Il étoit fils d'un bon Fermier de Beauce, moi fils d'un bon Fermier de Champagne ; c'eſt déja Ferme pour Ferme ; nous voilà déja Monſieur votre pere & moi auſſi gredins l'un que l'autre ; il ſe fit Marchand, n'eſt-ce pas ? je le ſerai peut-être ; ce ſera encore boutique pour boutique. Vous au-

tres Demoiſelles qui êtes ſes filles; ce n'eſt donc que d'une boutique que vous valez mieux que moi, mais cette boutique, ſi je la prens, mon fils dira mon pere l'avoit, & par là mon fils ſera au niveau de vous. Aujourd'hui vous allez de la Boutique à la Ferme, & moi j'irai de la Ferme à la boutique; il n'y a pas là grande difference; ce n'eſt qu'un étage que vous avez de plus que moi; eſt-ce qu'on eſt miſérable à cauſe d'un étage de moins? Eſt-ce que les gens qui ſervent Dieu comme vous, qui s'adonnent à l'humilité comme vous, comptent les étages, ſurtout quand il n'y en a qu'un à redire?

Pour ce qui eſt de cette ruë où vous dites que votre ſœur m'a rencontré; eh bien cette ruë, c'eſt que tout le monde y paſſe; j'y paſſois, elle y paſſoit, & il vaut autant ſe rencontrer là qu'ailleurs, quand on a à ſe rencontrer quelque part. J'allois être mendiant ſans

elle; helas! non pas le même jour, mais un peu plus tard, il auroit bien fallu en venir là ou s'en retourner à la Ferme je le confesse franchement, car je n'y entends point finesse; c'est bien un plaisir que d'être riche, mais ce n'est pas une gloire hormis pour les sots, & puis y a-t'il si grande merveille à mon fait; on est jeune, on a pere & mere, on sort de chez eux pour faire quelque chose; quelle richesse voulez-vous qu'on aye? on a peu, mais on cherche, & je cherchois; là-dessus votre sœur vient; qui êtes-vous, me dit elle? je le lui récite; voulez-vous venir chez nous, nous sommes deux filles craignant Dieu, dit-elle? oui-da, lui dis-je, & en attendant mieux je la suis. Nous causons par les chemins, je lui apprends mon nom, mon surnon, mes moyens, je lui détaille ma famille; elle me dit, la nôtre est de même étoffe; moi je m'en réjouis; elle dit qu'el-

le en eſt bien-aiſe je lui repars; elle me repart; je la loue, elle me le rend; vous me paroiſſez bon garçon, vous Mademoiſelle, la meilleure de Paris; je ſuis content, lui-dis-je, moi contente & puis nous arrivons chez vous, & puis vous la querellez à cauſe de moi; vous dites que vous la quitterez, elle vous quitte la premiere; elle m'emmene; la voilà ſeule; l'ennui la prend, la penſée du mariage lui vient, nous en deviſons, je me trouve là tout porté, elle m'eſtime, je la revere; je ſuis fils de Fermier, elle petite-fille; elle ne chicane pas ſur un cran de plus, ſur un cran de moins, ſur une boutique en deçà, ſur une boutique en delà; elle a du bien pour nous deux, moi de l'amitié pour quatre; on appelle un Notaire; j'écris en Champagne, on me récrit, tout eſt prêt, & je demande à Monſieur le Préſident qui ſçait la Juſtice par cœur, à Madame la Préſiden-

te qui nous écoute, à Madame qui a ſi bon eſprit, à Monſieur l'Abbé qui a de la conſcience : je demande à tout Paris, comme s'il étoit là, où eſt ce grand affront que je vous fais ?

A ces mots la compagnie ſe tut, perſonne ne répondit. Notre aînée qui s'attendoit que Monſieur le Préſident parleroit, le regardoit étonnée de ce qu'il ne diſoit rien ; quoi Monſieur, lui dit-elle, eſt-ce que vous m'abandonnez !

J'aurois fort envie de vous ſervir, Mademoiſelle, lui dit-il, mais que voulez-vous que je faſſe en pareil cas ? je croyois l'affaire bien différente, & ſi tout ce qu'il dit eſt vrai, il ne ſeroit ni juſte ni poſſible de s'oppoſer à un mariage qui n'a point d'autre défaut que d'être ridicule à cauſe de la diſproportion des âges.

Sans compter, dit la Dame parente, qu'on en voit tous les jours de bien plus grandes, de ces diſ-

proportions, & que celle-ci ne ſera ſenſible que dans quelques années, car votre ſœur eſt encore fraîche.

Et d'ailleurs, dit la Préſidente, d'un air conciliant, elle eſt ſa maîtreſſe, cette fille, & ce jeune homme n'a contre lui que jeuneſſe dans le fond.

Et il n'eſt pas défendu d'avoir un mari jeune, dit l'Abbé d'un ton goguenard.

Mais n'eſt-ce pas une folie qu'elle fait, dit Mademoiſelle Habert, dont toutes ces généalogies avoient mis la tête en déſordre; & n'y a-t'il pas de la charité à l'en empêcher? Vous, Madame, qui m'avez tant promis d'engager Monſieur le Préſident à me prêter ſon ſecours, ajouta-elle en parlant à cette Dame dévote, eſt-ce que vous ne le preſſerez pas d'agir? je comptois tout ſur vous.

Mais, ma bonne Demoiſelle Habert, reprit la Dame, il faut entendre

tendre raiſon. Vous m'avez parlé de ce jeune homme comme du dernier des malheureux, n'appartenant à perſonne, & j'ai pris feu là-deſſus; mais point du tout, ce n'eſt point cela, c'eſt le fils d'honnêtes gens d'une bonne famille de Champagne, d'ailleurs un garçon raiſonnable; & je vous avoue que je me ferois un ſcrupule de nuire à ſa petite fortune.

A ce diſcours le garçon raiſonnable ſalua la ſcrupuleuſe; ma révérence partit ſur le champ.

Mon Dieu! qu'eſt-ce que c'eſt que le monde, s'écria ma belle-ſœur future! Pour avoir dit à Madame qu'elle ſe ſoutenoit bien à l'âge qu'a ma ſœur, voilà que j'ai perdu ſes bonnes graces; qui eſt-ce qui devineroit qu'on eſt encore une nymphe à cinquante ans? Adieu, Madame; Monſieur le Preſident, je ſuis votre ſervante.

Cela dit, elle ſalua le reſte de la compagnie, pendant que la Dame

dévote la regardoit de côté d'un air mépriſant, ſans daigner lui répondre.

Allez, mon enfant, me dit-elle, quand l'autre fut partie, mariez-vous, il n'y a pas le mot à vous dire.

Je lui conſeille même de ſe hâter, dit la Préſidente, car cette ſœur-là eſt bien mal intentionnée. De quelque façon qu'elle s'y prenne, ſes mauvaiſes intentions n'aboutiroient à rien, dit froidement le Préſident, & je ne vois pas ce qu'elle pourroit faire.

Là-deſſus on annonça quelqu'un. Venez, me dit en ſe levant la Nymphe de cinquante ans, je vais vous donner un petit billet pour Mademoiſelle Habert; c'eſt une fort bonne fille, je l'ai toujours mieux aimée que l'autre, & je ſuis bien aiſe de lui apprendre comment ceci s'eſt paſſé. Monſieur le Préſident, permettez-moi de paſſer un moment dans votre

cabinet pour écrire, & tout de ſuite elle part, & je la ſuis très-content de mon ambaſſade.

Quand nous fûmes dans ce cabinet: franchement, mon garçon, me dit-elle, en prenant une feuille de papier, & en eſſayant quelques plumes, j'ai d'abord été contre vous; cette emportée qui ſort nous avoit ſi fort parlé à votre déſavantage, que votre mariage paroiſſoit la choſe du monde la plus extraordinaire; mais j'ai changé d'avis dès que je vous ai vû; je vous ai trouvé une phiſionomie qui détruiſoit tout le mal qu'elle avoit dit; & effectivement vous l'avez belle, & même heureuſe; Mademoiſelle Habert là cadette a raiſon.

Je ſuis bien obligé, Madame, à la bonne opinion que vous avez de moi, lui répondis-je, & je tâcherai de la mériter.

Quoi, me dit-elle, je penſe très-bien de vous, extrêmement bien;

je suis charmée de votre avanture; & si cette fâcheuse sœur vous faisoit encore quelque chicane, vous pouvez compter que je vous servirai contr'elle.

C'étoit toujours en essayant differentes plumes, qu'elle me tenoit ces discours, & elle ne pouvoit pas en trouver de bonnes.

Voilà de mauvaises plumes, dit-elle, en tâchant d'en tailler, ou plûtôt d'en raccommoder une; quel âge avez-vous? Bien-tôt vingt ans, Madame, lui dis-je en gros; c'est le véritable âge de faire fortune, reprit-elle; vous n'avez besoin que d'amis qui vous poussent, & je veux vous en donner; car j'aime votre Mademoiselle Habert, & je lui sçai bon gré de ce qu'elle fait pour vous; elle a du discernement, mais est-il vrai qu'il n'y a que quatre ou cinq mois que vous arrivez de campagne, on ne le croiroit point à vous voir, vous n'êtes point ha-

lé, vous n'avez point l'air campagnard; il a le plus beau teint du monde.

A ce compliment les roſes du beau teint augmenterent; je rougis un peu par pudeur, mais bien plus je ne ſçai par quel ſentiment de plaiſir qui me vint de me voir loué ſur ce ton-là par une femme de cette conſidération.

On ſe ſent bien fort & bien à ſon aiſe quand c'eſt par la figure qu'on plaît, car c'eſt un mérite qu'on n'a point de peine à ſoûtenir ni à faire durer; cette figure ne change point, elle eſt toujours là, vos agrémens y tiennent; & comme c'eſt à eux qu'on en veut, vous ne craignez point que les gens ſe trompent ſur votre chapitre, & cela vous donne de la confiance.

Je crois que je plais par ma perſonne, diſois-je donc en moi-même, & je ſentois en même-tems l'agréable & le commode de cet-

te façon de plaire; ce qui faiſoit que j'avois l'air aſſez aiſé.

Cependant les plumes alloient toujours mal; on eſſayoit de les tailler, on ne pouvoit en venir à bout, & tout en ſe dépitant, on continuoit la converſation.

Je ne ſçaurois écrire avec cela, me dit elle, ne pourriez-vous pas m'en tailler une?.

Oui-da, Madame, lui dis-je, je vais y tâcher; j'en prends donc une, & je la taille.

Vous mariez-vous cette nuit, reprit-elle, pendant que j'étois après cette plume? je crois qu'oui, Madame.

Eh dites-moi, ajoûta-t'elle en ſouriant, Mademoiſelle Habert vous aime beaucoup, mon garçon, je n'en doute pas, & je n'en ſuis point ſurpriſe; mais entre nous l'aimez-vous un peu auſſi? avez vous de l'amour pour elle? là, ce que l'on appelle de l'amour, ce n'eſt pas de l'amitié que j'entends,

car de cela elle en mérite beaucoup de votre part, & vous n'êtes pas obligé au reſte, mais a-t'elle quelques charmes à vos yeux toute âgée qu'elle eſt.

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton badin qui me dictoit ma réponſe, qui ſembloit m'exciter à dire que non, & à plaiſanter de ſes charmes. Je ſentis que je lui ferois plaiſir de n'être pas impatient de les poſſéder; & ma foi je n'eus pas la force de lui refuſer ce qu'elle demandoit.

En fait d'amour, tout engagé qu'on eſt déja, la vanité de plaire ailleurs vous rend l'ame ſi infidelle, & vous donne en pareille occaſion de ſi lâches complaiſances.

J'eus donc la foibleſſe de manquer d'honneur & de ſincerité ici; car jamais Mademoiſelle Habert, du moins je le croyois, & cela revient au même pour la friponnerie que je fis alors; & quand je ne l'aurois pas aimée, les cir-

conſtances où je me trouvois avec elle, les obligations que je lui avois & que j'allois lui avoir, tout n'exigeoit-il pas que je diſſe ſans héſiter, oui, je l'aime, & de tout mon cœur?

Je n'en fis pourtant rien; parce que cette Dame ne vouloit pas que je l'aimaſſe, & que j'étois flatté de ce qu'elle ne le vouloit pas.

Mais comme je n'étois pas de caractere à être un effronté fripon, que je n'étois même tout au plus capable d'un procedé faux, que dans un cas de cette nature, je pris un milieu que je m'imaginai en être un, & ce fut de me contenter de ſourire ſans rien répondre, & de mettre une mine à la place du mot qu'on me demandoit.

Oui, oui, je vous entens, dit la Dame, vous êtes plus reconnoiſſant qu'amoureux, je m'en doutois bien; cette fille-là n'a pourtant pas été déſagréable autrefois.

Pendant qu'elle parloit j'eſſayois la plume que j'avois taillée ; elle n'alloit pas à ma fantaiſie, & j'y retouchois pour allonger un entretien qui m'amuſoit beaucoup, & dont je voulois voir la fin.

Oui, elle eſt fort paſſée, mais je penſe qu'elle a été aſſez jolie, dit encore la Dame en continuant, & comme dit ſa ſœur, elle a bien cinquante ans; il n'a pas tenu à moi tantôt qu'elle ne fût de beaucoup plus jeune, car je la faiſois de mon âge pour la rendre plus excuſable. Si j'avois pris le parti de ſa ſœur aînée, je vous aurois nui auprès du Préſident, mais je n'ai eu garde.

J'ai bien remarqué, lui dis-je, la protection que vous m'accordiez, Madame; il eſt vrai, reprit-elle, que je me ſuis aſſez ouvertement déclarée; cette pauvre cadette, je me mets à ſa place, elle auroit eu trop de chagrin de vous perdre, toute vieille qu'elle eſt,

& d'ailleurs je vous veux du bien.

Helas! Madame, repris-je d'un air naïf, j'en dirois bien autant de vous si je valois la peine de parler: Et pourquoi non, répondit-elle, je ne néglige l'amitié de personne, mon cher enfant, surtout de ceux qui sont à mon gré autant que vous, car vous me plaisez, je ne sçais, mais vous m'avez prévenue en votre faveur; je ne regarde pas à la condition des gens, moi, je ne régle pas mon goût là-dessus.

Et quoiqu'elle glissât ces dernieres paroles en femme qui prend les mots qui lui viennent, & qui n'a pas à s'observer sur ce qu'elle pense, la force du discours l'obligea pourtant à baisser les yeux, car on ne badine pas avec sa conscience.

Cependant je ne sçavois plus que faire de cette plume; il étoit tems de l'avoir rendue bonne, ou de la laisser là.

Je vous supplie, lui dis-je, de me conserver cette bonne volon-

té que vous me marquez, Madame; il ne sçauroit me venir du bien d'aucune part, que j'aime autant que de la vôtre.

Et c'étoit en lui rendant la plume que je parlois ainsi: elle la prit, l'essaya, & dit, elle va fort bien: vous écrivez lisiblement sans doute? assez, lui dis-je; cela suffit, & j'ai envie, reprit-elle, de vous donner à copier quelque chose que je souhaiterois avoir au net; quand il vous plaira, Madame, lui dis-je.

Là-dessus elle commença sa Lettre à Mademoiselle Habert, & de tems en tems levoit les yeux sur moi.

Votre pere est-il bel homme? est-ce à lui que vous ressemblez, ou à votre mere, me dit-elle, après deux ou trois lignes d'écrites? c'est à ma mere, Madame, lui dis-je.

Deux lignes après; votre Histoire avec cette vieille fille qui vous épouse est singuliere, ajoûta-t'elle, comme par réflexion, & en riant;

il faut pourtant qu'elle ait de bons yeux, toute retirée qu'elle a vécu, & je ne la plains pas; mais surtout vivez en honnête homme avec elle, je vous y exhorte, mon garçon, & faites après de votre cœur ce qu'il vous plaira, car à votre âge on ne le garde pas.

Hélas! Madame, lui dis-je, à quoi me serviroit-il de le donner? qui est-ce qui voudroit d'un Villageois comme moi.

Oh, reprit-elle, en secouant la tête, ce ne seroit pas là la difficulté. Vous m'excuserez, Madame, lui dis-je, parce que ce ne seroit pas ma pareille que j'aimerois, je ne m'en soucierois pas, ce seroit quelque personne qui seroit plus que moi; il n'y a que cela qui me feroit envie.

Eh bien, me dit-elle, c'est là penser à merveille, & je vous en estime davantage; ce sentiment-là vous sied bien, & ne le perdez pas, il vous fait honneur, & il vous

réussira, je vous le prédis; je m'y connois, vous devez m'en croire, ayez bon courage, & c'étoit avec un regard persuasif qu'elle me disoit cela. A propos de cœur, ajoûta-t'elle, êtes-vous né un peu tendre? c'est la marque d'un bon caractere.

Oh pardy, je suis donc du meilleur caractere du monde, repris-je; oui-da, dit-elle, ha, ha, ha... ce gros garçon; il me répond cela avec une vivacité tout-à-fait plaisante; eh parlez-moi franchement, est-ce que vous auriez déja quelque vûe? aimeriez-vous actuellement quelque personne?

Oui, lui dis-je, j'aime toutes les personnes à qui j'ai obligation comme à vous, Madame, que j'aime plus que toutes les autres.

Prenez garde, me dit-elle, je parle d'amour, & vous n'en avez pas pour ces personnes-là non plus que pour moi; si vous nous aimez,

c'eſt par reconnoiſſance, & non pas à cauſe que nous ſommes aimables.

Quand les perſonnes ſont comme vous, c'eſt à cauſe de tout, lui repartis-je; mais ce n'eſt pas à moi à le dire; oh dites, mon enfant, dites, reprit-elle, je ne ſuis ni ſote ni ridicule, & pourvû que vous ſoyez de bonne foi, je vous le pardonne.

Pardy, de bonne foi, répondis-je, ſi je ne l'étois pas, je ſerois donc bien difficile. Doucement pourtant, me dit-elle, en ſe mettant le doigt ſur la bouche; ne dites cela qu'à moi au moins, car on en riroit, mon enfant; d'ailleurs vous me brouilleriez avec Mademoiſelle Habert, ſi elle le ſçavoit.

Je m'empêcherois bien de le dire ſi elle étoit là, repris-je. Vraiment c'eſt que ces vieilles ſont jalouſes, & que le monde eſt méchant, ajoûta-t'elle, en achevant

sa Lettre, & il faut toujours se taire.

Nous entendîmes alors du bruit dans une chambre prochaine.

N'y auroit-il pas là quelque domestique qui nous écoute, dit-elle en pliant sa Lettre? j'en serois fâchée ; sortons, rendez ce billet à Mademoiselle Habert, dites-lui que je suis son amie, entendez-vous, & dès que vous serez marié venez m'en informer ici où je demeure : mon nom est au bas du billet que j'ai écrit ; mais ne venez que sur le soir, je vous donnerai ces papiers que vous copierez, & nous causerons sur les moyens de vous rendre service dans la suite. Allez, mon cher enfant soyez sage, j'ai de bonnes intentions pour vous, dit-elle, d'un ton plus bas avec douceur ; & en me tendant la Lettre d'une façon qui vouloit dire, je vous tends la main aussi ; du moins je le compris de même, de sorte

qu'en recevant le billet, je baisai cette main qui paroissoit se presenter, & qui ne fit point la cruelle, malgré la vive & affectueuse reconnoissance avec laquelle je la baisois, & cette main étoit belle.

Pendant que je la tenois, voilà encore ce qu'il ne faut point dire, me glissa-t'elle en me quittant. Oh je suis honnête garçon, Madame, lui répondis-je bien confidemment, en vrai Payſan pour le coup, en homme qui convient de bonne foi qu'on ne le maltraite pas, & qui ne sçait pas vivre avec la pudeur des Dames.

Le trait étoit brutal, elle en rougit légerement, car je n'étois pas digne qu'elle en rougît beaucoup; je ne sçavois pas l'indécence que je faisois; ainsi elle se remit sur le champ, & je vis que toute réflexion faite, elle étoit bien aise de cette grossiereté qui m'étoit échappée; c'étoit une marque que je comprenois ses sentimens, & cela

lui

lui épargnoit les détours qu'elle auroit été obligée de prendre une autre fois pour me les dire.

Nous nous quittâmes donc ; elle rentra dans l'appartement de Madame la Préſidente, & moi je me retirai plein d'une agréable émotion.

Eſt-ce que vous aviez deſſein de l'aimer, me direz-vous ? je n'avois aucun deſſein déterminé ; j'étois ſeulement charmé de me trouver au gré d'une grande Dame, j'en petillois d'avance, ſans ſçavoir à quoi cela aboutiroit, ſans ſonger à la conduite que je devois tenir.

De vous dire que cette Dame me fût indifferente, non ; de vous dire que je l'aimois, je ne crois pas non plus. Ce que je ſentois pour elle ne pouvoit gueres s'appeller de l'amour ; car je n'aurois pas pris garde à elle, ſi elle n'avoit pas pris garde à moi ; & de ſes attentions même, je ne m'en ſerois point

ſoucié, ſi elle n'avoit pas été une perſonne de diſtinction.

Ce n'étoit donc point elle que j'aimois, c'étoit ſon rang qui étoit très-grand par rapport à moi.

Je voyois une femme de condition d'un certain air, qui avoit apparemment des valets, un équipage, & qui me trouvoit aimable; qui me permettoit de lui baiſer la main, & qui ne vouloit pas qu'on le ſçût; une femme enfin qui nous tiroit mon orgueil & moi du néant où nous étions encore; car avant ce tems-là m'étois-je eſtimé quelque choſe? avois-je ſenti ce que c'étoit qu'amour propre?

Il eſt vrai que j'allois épouſer Mademoiſelle Habert; mais c'étoit une petite Bourgeoiſe qui avoit debuté par me dire, que j'étois autant qu'elle, qui ne m'avoit pas donné le tems de m'enorgueillir de ſa conquête, & qu'à ſon bien près je regardois comme mon égale.

N'avois-je pas été ſon couſin ? le moyen après cela de voir une diſtance ſenſible entr'elle & moi ?

Mais ici elle étoit énorme, je ne la pouvois pas meſurer, je me perdois en y ſongeant ; cependant c'étoit de cette diſtance-là qu'on venoit à moi, ou que je me trouvois tout d'un coup porté juſqu'à une perſonne qui n'auroit pas ſeulement dû ſçavoir ſi j'étois au monde ; oh ! voyez s'il n'y avoit pas là de quoi me tourner la tête, de quoi me donner des mouvemens approchans de ceux de l'amour ?

J'aimois donc par reſpect & par étonnement pour mon avanture, par ivreſſe de vanité, par tout ce qui vous plaira, par le cas infini que je faiſois des appas de cette Dame, car je n'avois rien vû de ſi beau qu'elle, à ce que je m'imaginois alors : elle avoit pourtant cinquante ans, & je l'avois fixée à cela dans la chambre de

la Préſidente, mais je ne m'en reſſouvenois plus; je ne lui déſirois rien; eût-elle eu vingt ans de moins, elle ne m'auroit pas paru en valoir mieux; c'étoit une Déeſſe, & les Déeſſes n'ont point d'âge.

De ſorte que je m'en retournai pénétré de joye, bouſi de gloire, & plein de mes folles exagerations ſur le merite de la Dame.

Il ne me vint pas un moment en penſée, que mes ſentimens fiſſent tort à ceux que je devois à Mademoiſelle Habert, rien dans mon eſprit n'avoit changé pour elle, & j'allois la revoir auſſi tendrement qu'à l'ordinaire; j'étois ravi d'épouſer l'une, & de plaire à l'autre, & on ſent fort bien deux plaiſirs à la fois.

Mais avant que de me mettre en chemin pour retourner chez ma future, j'aurois dû faire le portrait de cette Déeſſe que je venois de quitter : mettons-le ici, il ne ſera pas long.

Vous ſçavez ſon âge, je vous ai dit qu'elle étoit bien faite, & ce n'eſt pas aſſez dire; j'ai vû peu de femmes d'une taille auſſi noble, & d'un ſi grand air.

Celle-ci ſe mettoit toujours d'une maniere modeſte, d'une maniere pourtant qui n'ôtoit rien à ce qui lui reſtoit d'agrémens naturels.

Une femme auroit pû ſe mettre comme cela pour plaire, ſans être accuſée de ſonger à plaire; je dis une femme interieurement coquette; car il falloit l'être pour tirer parti de cette parure-là; il y avoit de petits reſſors ſecrets à y faire jouer pour la rendre auſſi gracieuſe que décente, & peut-être plus piquante que l'ajuſtement le plus déclaré.

C'étoit de belles mains, & de beaux bras ſous du linge uni; on les en remarque mieux là-deſſous, cela les rend plus ſenſibles.

C'étoit un viſage un peu ancien,

mais encore beau, qui auroit paru vieux avec une cornette de prix, qui ne paroiſſoit qu'aimable avec une cornette toute ſimple. C'eſt le négliger trop, que de l'orner ſi peu, avoit-t'on envie de dire.

C'étoit une gorge bien faite (il ne faut pas oublier cet article-là qui eſt preſque auſſi conſidérable que le viſage dans une femme) gorge fort blanche, fort enveloppée, mais dont l'envelope ſe dérangeoit quelquefois par un geſte qui en faiſoit apparoître la blancheur, & le peu qu'on en voyoit alors en donnoit la meilleure idée du monde.

C'étoit de grands yeux noirs qu'on rendoit ſages & ſérieux, malgré qu'ils en euſſent, car foncierement ils étoient vifs, tendres & amoureux.

Je ne les définirai pas en entier; il y auroit tant à parler de ces yeux-là, l'art y mettoit tant de choſes, la nature y en mettoit

tant d'autres, que ce ne ſeroit jamais fait ſi on en vouloit tout dire, & peut-être qu'on n'en viendroit pas à bout. Eſt-ce qu'on peut dire tout ce qu'on ſent? Ceux qui le croyent ne ſentent gueres, & ne voyent apparemment que la moitié de ce qu'on peut voir.

Venons à la phiſionomie que compoſoit le tout enſemble.

Au premier coup d'œil on eût dit de celle qui la portoit, voilà une perſonne bien grave & bien poſée.

Au ſecond coup d'œil, voilà une perſonne qui a acquis cet air de ſageſſe & de gravité, elle ne l'avoit pas. Cette perſonne-là eſt-elle vertueuſe? la phiſionomie diſoit oui, mais il lui en coute; elle ſe gouverne mieux qu'elle n'eſt ſouvent tentée de le faire; elle ſe refuſe au plaiſir, mais elle l'aime, garre qu'elle n'y cede. Voilà pour les mœurs.

Quant à l'eſprit, on la ſoup-

çonnoit d'en avoir beaucoup, & on ſoupçonnoit juſte; je ne l'ai pas aſſez connue pour en dire davantage là-deſſus

A l'égard du caractere, il me ſeroit difficile de le définir auſſi; ce que je vais en rapporter va pourtant en donner une idée aſſez étendue & aſſez ſinguliere.

C'eſt qu'elle n'aimoit perſonne, qu'elle vouloit pourtant plus de mal à ſon prochain, qu'elle ne lui en faiſoit directement.

L'honneur de paſſer pour bonne, l'empêchoit de ſe montrer méchante; mais elle avoit l'adreſſe d'exciter la malignité des autres, & cela tenoit lieu d'exercice à la ſienne.

Par tout où elle ſe trouvoit, la converſation n'étoit que médiſance, & c'étoit elle qui mettoit les autres dans cette humeur-là, ſoit en louant, ſoit en défendant quelqu'un mal-à-propos: enfin par une infinité de rubriques, en apparence

ce toutes obligeantes pour ceux qu'elle vous donnoit à déchirer, & puis pendant qu'on le mettoit en pieces, c'étoit des exclamations charitables, & en même-tems encourageantes ; mais que me dites-vous-là, ne vous trompez-vous point? cela eſt-il poſſible ? de façon qu'elle ſe retiroit toujours innocente des crimes qu'elle faiſoit commettre, (j'appelle ainſi tout ce qui eſt ſatyre) & toujours protectrice des gens qu'elle perdoit de réputation par la bouche des autres.

Et ce qui eſt de plaiſant, c'eſt que cette femme, telle que je vous la peins, ne ſçavoit pas qu'elle avoit l'ame ſi méchante, le fond de ſon cœur lui échappoit, ſon adreſſe la trompoit, elle s'y attrapoit elle-même, & parce qu'elle feignoit d'être bonne, elle croyoit l'être en effet.

Telle étoit donc la Dame d'auprès de qui je ſortois; je vous la

peins d'après ce que j'entendis dire d'elle dans les ſuites, d'après le peu de commerce que nous eumes enſemble, & d'après les réflexions que j'ai faites depuis.

Il y avoit huit ou dix ans qu'elle étoit veuve, ſon mari, à ce qu'on diſoit, n'étoit pas mort content d'elle; il l'avoit accuſée de quelque irrégularité de conduite, & pour prouver qu'il avoit eu tort, elle s'étoit depuis ſon veuvage jettée dans une dévotion qui l'avoit écartée du monde, & qu'elle avoit ſoutenue, tant par fierté que par habitude, & par la raiſon de l'indécence qu'il y auroit eu à reparoître ſur la ſcene avec des appas qu'on n'y connoiſſoit plus; que le tems avoit un peu uſés, & que la retraite même avoit flétris; car elle fait cet effet-là ſur les perſonnes qui en ſortent. La retraite, ſurtout la chrétienne, ne ſied bien qu'à ceux qui y demeurent, & jamais on n'en rapporta un viſage à la

mode, il en devient toujours ou ridicule ou ſcandaleux.

Je retournois donc chez Mademoiſelle Habert ma future, & je doublois joyeuſement les pas pour y arriver plûtôt, quand un grand embarras de caroſſes & de charrettes m'arrêta à l'entrée d'une rue; je ne voulus pas m'y engager de peur d'être bleſſé; & en attendant que l'embarras fût fini, j'entrai dans une allée, où pour paſſer le tems, je me mis à lire la Lettre que Madame de Ferval (c'eſt ainſi que je nommerai la Dame dont je viens de parler) m'avoit donnée pour Mademoiſelle Habert, & qui n'étoit pas cachetée.

J'en liſois à peine les premiers mots, qu'un homme deſcendu de l'eſcalier qui étoit au fond de l'allée, la traverſa en fuyant à toutes jambes, me froiſſa en paſſant, laiſſa tomber à mes pieds une épée nue qu'il tenoit, & ſe ſauva

en fermant ſur moi la porte de la rue.

Me voilà donc enfermé dans cette allée, non ſans quelque émotion de ce que je venois de voir.

Mon premier ſoin fut de me hâter d'aller à la porte pour la r'ouvrir; mais j'y tâchai en vain, je ne pus en venir à bout.

D'un autre côté, j'entendois du bruit au haut de l'eſcalier. L'allée étoit aſſez obſcure, cela m'inquiéta.

Et comme en pareil cas, tous nos mouvemens tendent machinalement à notre conſervation, que je n'avois ni verge ni bâton, je me mis à ramaſſer cette épée, ſans trop ſçavoir ce que je faiſois.

Le bruit d'en haut redoubloit; il me ſembloit même entendre des cris comme venans d'une fenêtre de la maiſon ſur la rue, & je ne me trompois pas.

Je démêlai qu'on crioit : Arrête, arrête ; & à tout hasard je tenois toujours cette épée nue d'une main, pendant que de l'autre je tâchois encore d'ouvrir cette miserable porte qu'à la fin j'ouvris, sans songer à lâcher l'épée.

Mais je n'en fus pas mieux ; toute une populace s'y étoit assemblée, qui en me voyant avec l'air effaré que j'avois, & cette épée nue que je tenois, ne douta point que je ne fusse ou un assassin, ou un voleur.

Je voulus m'échapper ; mais il me fut impossible, & les efforts que je fis pour cela, ne servirent qu'à rendre contre moi les soupçons encore plus violens.

En même-tems voilà des Archers ou des Sergens accourus d'une Barriere prochaine, qui percent la foule, m'arrachent l'épée que je tenois, & qui me saisissent.

Je veux crier, dire mes raiſons, mais le bruit & le tumulte empêchent qu'on ne m'entende, & malgré ma réſiſtance qui n'étoit pas de trop bon ſens, on m'entraîne dans la maiſon, on me fait monter l'eſcalier, & j'entre avec les Archers qui me menent, & quelques voiſins qui nous ſuivent, dans un petit appartement où nous trouvons une jeune Dame couchée à terre, extrêmement bleſſée, évanouie, & qu'une femme âgée tâchoit d'appuyer contre un fauteuil.

Vis-à-vis d'elle étoit un jeune homme fort bien mis, bleſſé auſſi, renverſé ſur un ſopha, & qui en perdant ſon ſang, demandoit du ſecours pour la jeune Dame en queſtion, pendant que la vieille femme & une eſpece de ſervante pouſſoient les hauts cris.

Eh vîte, Meſſieurs, vîte un Chirurgien, dit le jeune homme à ceux qui me tenoient, qu'on ſe

hâte de la ſecourir, elle ſe meurt, peut-être la ſauvera-t-on (il parloit de la jeune Dame.)

Le Chirurgien n'étoit pas loin; il en demeuroit un vis-à-vis la maiſon qu'on appella de la fenêtre, & qui monta ſur le champ; il vint auſſi un Commiſſaire.

Eh comme je parlois beaucoup, que je proteſtois n'avoir point de part à cette aventure, & qu'il étoit injuſte de me retenir, on m'entraîna dans un petit cabinet voiſin où j'attendis qu'on eût viſité les bleſſures de la Dame & du jeune homme.

La Dame qui étoit évanouie revint à elle, & quand on eut mis ordre à tout, on me ramena du cabinet où j'étois, dans leur chambre.

Connoiſſez-vous ce jeune homme, leur dit un de mes Archers, examinez-le: nous l'avons trouvé dans l'allée dont la porte étoit fermée ſur lui, & qu'il a ouverte

en tenant à la main cette épée que vous voyez. Elle eſt encore toute ſanglante, s'écria là-deſſus quelqu'autre qui l'examina, & voilà ſans doute un de ceux qui vous ont bleſſé.

Non, Meſſieurs, répondit le jeune homme d'une voix très-foible; nous ne connoiſſons point cet homme, ce n'eſt pas lui qui nous a mis dans l'état où nous ſommes, mais nous connoiſſons notre aſſaſſin; c'eſt un nommé tel... (il dit un nom dont je ne me reſſouviens plus) mais puiſque celui-ci étoit dans la maiſon, & que vous l'y avez ſaiſi avec cette épée encore teinte de notre ſang, peut-être celui qui nous a aſſaſſiné l'avoit-il pris pour le ſoutenir en cas de beſoin, & il faut toujours l'arrêter.

Miſerable, me dit à ſon tour la jeune Dame, ſans me donner le tems de répondre, qu'eſt de-

venu celui dont tu es ſans doute le complice ? Helas ! Meſſieurs ; il vous eſt échappé ; elle n'eut pas la force d'aller plus loin, elle étoit bleſſée à mort, & ne pouvoit pas en revenir.

Je crus alors pouvoir parler ; mais à peine commençois-je à m'expliquer, que l'Archer qui avoit le premier pris la parole, m'interrompant :

Ce n'eſt pas ici que tu dois te juſtifier, me dit-il, marche ; & ſur le champ on me traîne en bas où je reſtai juſqu'à l'arrivée d'un Fiacre qu'on étoit allé chercher, & dans lequel on me mena en priſon

L'endroit où je fus mis n'étoit pas tout-à-fait un cachot, mais il ne s'en falloit gueres.

Heureuſement celui qui m'enferma, tout Géolier qu'il étoit, n'avoit point la mine impitoyable, il ne m'effraia point ; & comme en de pareils momens

on s'accroche à tout, & qu'un visage un peu moins féroce que les autres, vous paroît le visage d'un bon homme; Monsieur, dis-je à ce Géolier, en lui mettant dans la main quelques-unes de ces pieces d'or que m'avoit données Mademoiselle Habert, qu'il ne refusa point, qui l'engagerent à m'écouter, & que j'avois conservées, quoiqu'on m'eût fait quitter tout ce que j'avois, parce que de ma poche qui se trouva percée, elles avoient en bon François coulé plus bas, il ne m'étoit resté que mon Billet que j'avois mis dans mon sein, après l'avoir tenu long-tems chiffonné dans ma main.

Helas! Monsieur, lui dis-je donc, vous qui êtes libre d'aller & de venir, rendez-moi un service: je ne suis coupable de rien, vous le verrez; ce n'est ici qu'un malheur qui m'est arrivé. Je sors de chez Monsieur le Président de... & une Dame qui est sa parente

m'a remis un Billet pour le porter chez une nommée Mademoiſelle Habert qui demeure en telle rue & en tel endroit, & comme je ne ſçaurois le rendre, je vous le remets, à vous; ayez la bonté de le porter ou de l'envoyer chez cette Demoiſelle, & de lui dire en même tems où je ſuis; tenez, ajoutai-je, en tirant encore quelques pieces, voilà de quoi payer le meſſage, s'il le faut; & ce n'eſt rien que tout cela, vous ſerez bien autrement récompenſé quand on me retirera d'ici.

Attendez, me dit-il, en tirant un petit crayon, n'eſt-ce pas chez Mademoiſelle Habert que vous dites, en telle rue? Oui, Monſieur, répondis-je; mettez auſſi que c'eſt dans la maiſon de Madame d'Alain la veuve.

Bon, reprit-il, dormez en repos, j'ai à ſortir, & dans une heure au plus tard votre affaire ſera faite.

Il me laiſſa bruſquement après ces mots, & je reſtai pleurant entre mes quatre murailles, mais avec plus de conſternation que d'épouvante; ou ſi j'avois peur, c'étoit par un effet de l'émotion que m'avoit cauſé mon accident, car je ne ſongeai point à craindre pour ma vie.

En de pareilles occaſions nous ſommes d'abord ſaiſis des mouvemens que nous méritons d'avoir; notre ame, pour ainſi dire, ſe fait juſtice. Un innocent en eſt quitte pour ſoupirer, & un coupable tremble; l'un eſt affligé, l'autre eſt inquiet.

Je n'étois donc qu'affligé, je méritois de n'être que cela; quel déſaſtre, diſois-je en moi-même! ah la maudite rue avec ſes embarras! qu'avois-je affaire dans cette miſerable allée? c'eſt bien le diable qui m'y a pouſſé quand j'y ſuis entré.

Et puis mes larmes couloient:

eh mon Dieu ! où en ſuis-je ? eh mon Dieu ! tirez-moi d'ici, diſois-je après. Voilà de méchantes gens que cette Habert l'aînée & Monſieur Doucin, quel chagrin ils me donnent avec leur Préſident où il a fallu que j'aille, & puis de ſoupirer, puis de pleurer, puis de me taire, & de parler. Mon pauvre pere ne ſe doute pas que je ſuis en priſon le jour de ma nôce, reprenois-je, & cette chere Mademoiſelle Habert qui m'attend, ne ſommes-nous pas bien en chemin de nous revoir ?

Toutes ces conſidérations m'abîmoient de douleur ; à la fin pourtant d'autres réflexions vinrent à mon ſecours ; il ne faut point me déſeſperer, diſois-je, Dieu ne me délaiſſera pas. Si ce Géolier rend ma Lettre à Mademoiſelle Habert, & qu'il lui apprenne mon malheur,

elle ne manquera pas de travailler à ma délivrance.

Et j'avois raiſon de l'eſpérer, comme on le verra. Le Géolier ne me trompa point. La Lettre de Madame de Ferval fut portée une ou deux heures après à ma future; ce fut lui-même qui en fut le porteur, & qui l'inſtruiſit de l'endroit où j'étois; il vint me le dire à ſon retour, en m'apportant quelque nourriture qui ne me tenta point.

Bon courage, me dit-il, j'ai donné votre Lettre à la Demoiſelle; je lui ai dit que vous étiez en priſon, & quand elle l'a ſçû, elle s'eſt tout d'un coup évanouie; adieu. C'étoit bien là un ſtyle de Géolier, comme vous voyez.

Eh! un moment, lui criai-je en l'arrêtant, y avoit-il quelqu'un pour la ſecourir au moins.

Oh qu'oui, me dit-il, ce ne ſera rien que cela; il y avoit deux perſonnes avec elle. Eh! ne vous a-t'elle rien dit, repris-je encore?

eh pardy non, me répondit-il, puiſqu'elle avoit perdu la parole; mangez toujours en attendant mieux.

Je ne ſçaurois, lui dis-je, je n'ai que ſoif, & j'aurois beſoin d'un peu de vin, n'y auroit-il pas moyen d'en avoir? oui-da, reprit-il, donnez, je vous en ferai venir.

Après tout l'argent qu'il avoit eu de moi, en tout autre lieu que celui où je me trouvois, le mot de donner auroit été ingrat & malhonnête; mais en priſon, c'étoit moi qui avoit tort, & qui manquois de ſçavoir vivre.

Helas, lui dis-je, excuſez-moi, j'oubliois de l'argent, & je tire encore un Louis d'or; je n'avois pas d'autre monnoye.

Voulez-vous, me répondit-il en s'en allant, qu'au lieu de vous rendre votre reſte, je vous fourniſſe de vin tant que cela durera? vous aurez bien le loiſir de le boire.

Comme il vous plaira, dis-je

humblement, & le cœur ſerré de me voir en commerce avec ce nouveau genre d'hommes qu'il falloit remercier du bien qu'on leur faiſoit.

Ce vin arriva fort à propos, car j'allois tomber en foibleſſe quand on me l'apporta; mais il me remit, & je ne me ſentis plus pour tout mal qu'une extrême impatience de voir ce que produiroit la nouvelle dont j'avois fait informer la ſecourable Mademoiſelle Habert.

Quelquefois ſon évanouiſſement m'inquietoit un peu, je craignois qu'il ne la mît hors d'état d'agir elle-même, & je m'en fiois bien plus à elle qu'à tous les amis qu'elle auroit pû employer pour moi.

D'un autre côté cet évanouiſſement m'étoit un garant de ſa tendreſſe, & de la vîteſſe avec laquelle elle viendroit à mon ſecours.

Trois

Trois heures s'étoient déja paſſées depuis qu'on m'avoit apporté du vin, quand on vint me dire que deux perſonnes me demandoient en bas, qu'elles ne monteroient point, & que je pouvois deſcendre.

Le cœur m'en battit de joie ; je ſuivis le Geolier qui me mena dans une chambre, où en entrant je fus accueilli par Mademoiſelle Habert qui m'embraſſa fondant en larmes.

A côté d'elle étoit un homme vêtu de noir que je ne connoiſſois pas.

Eh! Monſieur de la Vallée, mon cher enfant, par quel hazard êtes-vous donc ici, s'écria-t'elle ? je l'embraſſe ; Monſieur, n'en ſoyez point ſurpris, nous devions être mariés aujourd'hui, dit-elle à celui qui l'accompagnoit ; & puis revenant à moi, que vous eſt-il donc arrivé ? de quoi s'agit-il ?

Je ne répondis pas ſur le champ,

attendri par l'accueil de Mademoiſelle Habert ; il fallut me laiſſer le tems de pleurer à mon tour.

Helas ! dis-je à la fin, c'eſt une furieuſe hiſtoire que la mienne ; imaginez-vous que c'eſt une allée qui eſt cauſe que je ſuis ici ; pendant que j'y étois on en a fermé la porte, il y avoit deux meurtres de faits en haut, on a cru que j'y avois part, & tout de ſuite me voilà.

Comment ! part à deux meurtres pour être entré dans une allée, me répondit-elle ? eh ! mon enfant, qu'eſt-ce que cela ſignifie ; expliquez-vous, eh ! qui eſt-ce qui a tué ? je n'en ſçais rien, repris-je, je n'ai vû que l'épée que j'ai par mégarde ramaſſé dans l'allée.

Ceci à l'air grave, dit alors l'homme vêtu de noir ; ce que vous nous rapportez ne ſçauroit nous mettre au fait ; aſſéyons-nous, & contez-nous la choſe comme elle eſt ; qu'eſt-ce que c'eſt que

cette allée à laquelle nous n'entendons rien ?

Voici, lui dis-je, comment le tout s'eſt paſſé, & là-deſſus je commençai mon récit par ma ſortie de chez le Preſident ; de-là j'en vins à l'embarras qui m'avoit arrêté, à cette allée dont je parlois, à cet inconnu qui m'y avoit enfermé en s'enfuyant, à cette épée qu'il avoit laiſſer tomber, que j'avois priſe, enfin à tout le reſte de l'aventure.

Je ne connois, lui dis-je, ni le tueur ni les tués, qui n'étoient pas encore morts, quand on m'a préſenté à eux, & ils ont confeſſé qu'ils ne me connoiſſoient point non plus ; c'eſt là tout ce que je ſçais moi-même du ſujet pour lequel on m'empriſonne.

Tout le corps me frémit, dit Mademoiſelle Habert ; eh quoi, on n'a donc pas voulu entendre raiſon ! dès que les bleſſés ne vous connoiſſent pas, qu'ont-ils à vous

dire ? que je ſuis peut-être le camarade du méchant homme qui les a mis à mort, & dont je n'ai jamais vû que le dos, répondis-je.

Cette épée ſanglante avec laquelle on vous a ſaiſi, dit l'habillé de noir, eſt un article fâcheux, cela embarraſſe; mais votre récit me fait faire une réflexion.

Nous avons entendu dire là-bas que depuis trois ou quatre heures on a mené un priſonnier qui a, dit-on, poignardé deux perſonnes dans la rue dont vous nous parlez; ce pourroit bien être là l'homme qui a traverſé cette allée où vous étiez. Attendez-moi ici tous deux, je vais tâcher de ſçavoir plus particulierement de quoi il eſt queſtion, peut-être m'inſtruira-t-on.

Il nous quitta là-deſſus. Mon pauvre garçon, me dit Mademoiſelle Habert, quand il fut parti, en quel état eſt-ce que je te retrouve; j'en ai pris un ſaiſiſſement qui me tient encore & qui m'étouffe; j'ai

cru que ce seroit aujoûrd'hui le dernier jour de ma vie. Eh mon enfant, quand tu as vû cet embarras, que ne prenois-tu par une autre rue ?

Eh mon aimable cousine, lui dis-je, c'étoit pour joüir plûtôt de votre vûe, que je voulois aller par le plus droit chemin ; qui est-ce qui va penser qu'une rue est si fatale ? on marche, on est impatient, on aime une personne qu'on va trouver, & on prend son plus court ; cela est naturel.

Je lui baignois les mains de pleurs en lui tenant ce discours, & elle en versoit tant qu'elle pouvoit aussi.

Qui est cet homme que vous avez amené avec vous, lui dis-je, & d'où venez vous, cousine ? Hélas ! me dit-elle je n'ai fait que courir depuis la Lettre que tu m'as envoyée ; Madame de Ferval m'y faisoit tant d'honnêtetés, tant d'offres de services, que j'ai d'abord

ſongé à m'adreſſer à elle pour la prier de nous ſecourir. C'eſt une bonne Dame, elle n'en auroit pas mieux agi quand ç'auroit été pour ſon fils ; je l'ai vûe preſque auſſi fâchée que je l'étois. Ne vous chagrinez point, m'a-t'elle dit, ce ne ſera rien, nous avons des amis, je le tirerai de là ; reſtez chez moi, je vais parler à Monſieur le Préſident.

Et ſans perdre de tems elle m'a quittée, & un moment après elle eſt revenue avec un billet du Préſident pour Monſieur de.... (C'étoit un des principaux Magiſtrats pour les affaires de l'eſpece de la mienne.) J'ai pris le billet, je l'ai porté ſur le champ chez ce Magiſtrat, qui après l'avoir lu, a fait appeller un de ſes Secrétaires, lui a parlé à part, enſuite lui a dit de me ſuivre à la priſon, de m'y procurer la liberté de te voir, & nous ſommes venus enſemble pour ſçavoir ce que c'eſt que ton affaire. Ma-

dame de Ferval m'a promis auſſi de ſe joindre à moi ſi je voulois, pour m'accompagner par-tout où il faudroit aller.

Le Secretaire qui nous avoit quitté revint au moment que Mademoiſelle Habert finiſſoit ce détail.

J'ay penſé juſte, nous dit-il; l'homme qu'on a amené ici ce matin, eſt certainement l'aſſaſſin des deux perſonnes en queſtion; je viens de parler à un des Archers qui l'a arrêté comme il s'enfuyoit ſans chapeau & ſans épée, pourſuivi d'une populace qui l'a vû ſortir tout en deſordre d'une maiſon que l'on dit être dans la même rue où vous avez trouvé l'embarras; il s'eſt paſſé un eſpace de tems conſiderable avant qu'on ait pû le ſaiſir, parce qu'il avoit couru fort loin, & il a été ramené dans cette maiſon d'où il étoit ſorti, & d'où, ajoûte-t-on, venoit de partir un autre homme qu'on y avoit pris,

qu'on avoit déja mené en prison, & qu'on soupçonne d'être son complice. Or suivant ce que vous nous avez dit, cet autre homme, cru son complice, il y a bien de l'apparence que c'est vous.

C'est moi-même, répondis-je, c'est l'homme de cette allée; voilà tout justement comme quoi je suis ici, sans que personne sache que c'étoit en passant mon chemin que j'ai eû le guignon d'être fourré là-dedans.

Ce prisonnier sera bien-tôt interrogé, me dit le Secrétaire, & s'il ne vous connoît point, s'il répond conformément à ce que vous nous dites, comme je n'en doute pas, vous serez bien-tôt hors d'ici, & l'on hâtera votre sortie. Retournez-vous-en chez vous, Mademoiselle, & soyez tranquille; sortons. Pour vous, ajoûta-t'il en me parlant, vous resterez dans cette chambre-ci, vous y serez mieux qu'où vous étiez, & je vais avoir soin

ſoin qu'on vous porte à dîner.

Helas ! dis-je, ils m'ont déja apporté quelque chétive pitance dans mon trou de là-haut, qui y ſeroit bien moiſie, & l'appétit n'y eſt point.

Ils m'exhorterent à manger, me quitterent, & nous nous embraſsâmes Mademoiſelle Habert & moi, en pleurant un peu ſur nouveaux frais. Qu'on ne le laiſſe manquer de rien, dit cette bonne fille à celui qui me renferma; & il y avoit déja deux ou trois minutes qu'ils étoient partis, que le bruit des clefs qui m'enfermoient duroit encore. Il n'y a rien de ſi rude que les ſerrures de ce pays-là, & je crois qu'elles déplaiſent plus à l'innocent qu'au coupable; ce dernier a bien autre choſe à faire qu'à prendre garde à cela.

Mon dîner vint quelques momens après; la comparaiſon que j'en fis avec celui qu'on m'avoit apporté auparavant, me reconfor-

ta un peu ; c'étoit un changement de bon augure ; on ne demande qu'à vivre, tout y pouſſe, & je jettai quelques regards nonchalans ſur un poulet d'aſſez bonne mine dont je levai nonchalamment auſſi les deux aîles, qui ſe trouverent inſenſiblement mangées ; j'en rongeai encore par oiſiveté quelque partie, je bus deux ou trois coups d'un vin qui me parut paſſable, ſans que j'y fiſſe attention, & finis mon repas par quelques fruits dont je goûtai, parce qu'ils étoient là.

Je me ſentis moins abattu après que j'eus mangé. C'eſt une choſe admirable que la nourriture lorſqu'on a du chagrin ; il eſt certain qu'elle met du calme dans l'eſprit ; on ne ſçauroit être bien triſte pendant que l'eſtomac digere.

Je ne dis pas que je perdiſſe de vûe mon état, j'y rêvai toujours mais tranquillement ; à la fin pourtant ma triſteſſe revint. Je laiſſe

là le récit de tout ce qui ſe paſſa depuis la viſite de Mademoiſelle Habert, pour en venir à l'inſtant où je comparus devant un Magiſtrat accompagné d'un autre homme de Juſtice qui paroiſſoit écrire, & dont je ne ſçavois ni le nom ni les fonctions; vis-à-vis d'eux étoit encore un homme d'une extrême pâleur, & qui avoit l'air accablé, avec d'autres perſonnes dont il me ſembla qu'on recevoit les dépoſitions.

On m'interrogea; ne vous attendez point au détail exact de cet interrogatoire, je ne me reſſouviens point de l'ordre qu'on y obſerva; je n'en rapporterai que l'article eſſentiel, qui eſt que cet homme ſi défait, qui étoit préciſément l'homme de l'allée, dit qu'il ne me connoiſſoit pas; j'en dis autant de lui. Je racontai mon hiſtoire, & la racontai avec des expreſſions ſi naïves ſur mon malheur, que quelques-uns des aſſiſ-

tans furent obligez de se passer la main sur le visage, pour cacher qu'ils souriaient.

Quand j'eus fini, je vous le repete encore, dit le prisonnier les larmes aux yeux, je n'ai eu ni confident ni complice; je ne sçais pas si je pourrois disputer ma vie, mais elle m'est à charge, & je mérite de la perdre. J'ai tué ma maîtresse, je l'ai vû expirer (& en effet elle mourut quand on le ramena vers elle) elle est morte d'horreur en me revoyant, & en m'appellant son assassin; j'ai tué mon ami dont j'étois devenu le rival, (& il est vrai qu'il se mouroit aussi); je les ai tué tous deux en furieux; je suis au désespoir, je me regarde comme un monstre, je me fais horreur, je me ferois poignardé moi-même si je n'avois pas été pris; je ne suis pas digne d'avoir le tems de me reconnoître & de me repentir de ma rage; qu'on me condamne, qu'on les venge; je demande la

mort comme une grace ; épargnez-moi des longueurs qui me font mourir mille fois pour une, & renvoyez ce jeune homme, qu'il eſt inutile de retenir ici, & que je n'ai jamais vû que dans ce paſſage, où je l'aurois tué lui-même, de peur qu'il ne me reconnût, ſi dans le trouble où j'étois en fuyant, mon épée ne m'avoit pas échappé des mains ; renvoyez-le, Monſieur, qu'il ſe retire, je me reproche la peine qu'on lui a faite, & je le prie de me pardonner la frayeur où je le vois, & dont je ſuis cauſe ; il n'a rien de commun avec un abominable comme moi.

Je fremis en l'entendant dire qu'il avoit eu deſſein de me tuer, ç'auroit été bien pis que d'être en priſon. Malgré cet aveu pourtant, je plaignis alors cet infortuné coupable, ſon diſcours m'attendrit ; & pour répondre à la priere qu'il me fit de lui pardonner mon accident ; moi, Monſieur lui dis-

je à mon tour, je prie Dieu d'avoir pitié de vous & de votre ame.

Voilà tout ce que je dirai là-dessus. Mademoiselle Habert revint me voir après toutes les corvées que j'avois essuyées ; le Secrétaire étoit encore avec elle ; il nous laissa quelque tems seuls. Jugez avec quel attendrissement nos cœurs s'épancherent ; on est de si bonne humeur, on sent quelque chose de si doux dans l'ame quand on sort d'un grand péril, & nous en sortions tous deux chacun à notre maniere ; car à tout prendre, ma vie avoit été exposée, & Mademoiselle Habert avoit couru risque de me perdre ; ce qu'elle regardoit à son tour comme un des plus grands malheurs du monde, surtout si elle m'avoit perdu dans cette occasion.

Elle me conta tout ce qu'elle avoit fait, les nouveaux mouvemens que s'étoit donné Madame de Ferval, tant auprès du Prési-

dent qu'auprès du Magistrat qui m'avoit interrogé.

Nous bénîmes mille & mille fois cette Dame pour les bons services qu'elle nous avoit rendus; ma future s'extasioit sur sa charité, sur sa pieté; la bonne Chrétienne, s'écrioit-elle, la bonne Chrétienne; & moi, disois-je le bon cœur de femme, car je n'osois pas répéter les termes de Mademoiselle Habert, ni employer les mêmes éloges qu'elle; j'avois la conscience d'en prendre d'autres; & en vérité il n'y auroit pas eu de pudeur en présence de ma future, à louer la pieté d'une personne qui avoit jetté les yeux sur son mari, & qui ne me servoit si bien, précisément que parce qu'elle n'étoit pas si Chrétienne. Or j'étois encore en prison, cela me rendoit scrupuleux, & j'avois peur que Dieu ne me punît si je traitois de pieux des soins dont vraisemblablement le diable & l'homme

avoient tous les honneurs.

Je rougis même plus d'une fois pendant que Mademoiselle Habert louoit sur ce ton-là Madame de Ferval, sur le compte de laquelle je n'étois pas moi-même irréprochable, & j'étois honteux de voir cette bonne fille si dupe, elle qui méritoit si peu de l'être.

Des éloges de Madame de Ferval, nous en vînmes à ce qui s'étoit passé dans ma prison; la joye est babillarde, nous ne finissions point; je lui contai tout ce qu'avoit dit le vrai coupable, avec quelle candeur il m'avoit justifié, & que c'étoit grand dommage qu'il se fût malheureusement abandonné à de si terribles coups; car au fond il falloit que ce fût un honnête homme; & puis nous en vînmes à nous, à notre amour, à notre mariage, & vous me demanderez peut-être ce que c'étoit que ce coupable; voici en deux mots le sujet de son action.

Il y avoit près d'un an que ſon meilleur ami aimoit une Demoiſelle dont il étoit aimé; comme il n'étoit pas auſſi riche qu'elle, le pere de la fille la lui refuſoit en mariage, & défendit même à ſa fille de le voir davantage. Dans l'embarras où cela les mit, ils ſe ſervirent de celui qui les tua pour s'écrire & recevoir leurs billets.

Celui-ci qui étoit un des amis de la maiſon, mais qui n'y venoit pas ſouvent, devint éperdument amoureux de la Demoiſelle à force de la voir & de l'entendre ſoupirer pour l'autre. Il étoit plus riche que ſon ami; il parla d'amour; la Demoiſelle en badina quelque tems comme d'une plaiſanterie, s'en fâcha quand elle vit que la choſe étoit ſérieuſe, & en fit avertir ſon amant qui en fit des reproches à ce déloyal ami. Cet ami en fut d'abord honteux, parut s'en repentir, promit de les laiſſer en repos, puis continua, puis acheva

de ſe brouiller avec le défunt qui rompit avec lui; & il porta enfin l'infidelité juſqu'à ſe propoſer pour gendre au pere qui l'accepta, & qui voulut inutilement forcer ſa fille à l'épouſer.

Nos amans déſeſperés eurent recours à d'autres moyens, tant pour s'écrire que pour ſe parler. Une veuve âgée qui avoit été la femme de chambre de la mere de la Demoiſelle, les recueillit dans ſa maiſon, où ils alloient quelquefois ſe trouver, pour voir enſemble quelles meſures il y avoit à prendre; l'autre le ſçut, en devint furieux de jalouſie; c'étoit un homme violent, apparamment ſans caractere, & de ces ames qu'une grande paſſion rend méchantes & capables de tout. Il les fit ſuivre un jour qu'ils ſe rendirent chez la veuve, y entra après eux, les y ſurprit au moment que ſon ami baiſoit la main de la Demoiſelle, & dans ſa fureur, le bleſſa d'abord

d'un coup d'épée, qu'il alloit redoubler d'un autre, quand la Demoiſelle qui voulut ſe jetter ſur lui le reçut & tomba; celui-ci s'enfuit, & on ſçait le reſte de l'hiſtoire. Retournons à moi.

Notre Secrétaire revint, & nous dit que je ſortirois le lendemain. Paſſons à ce lendemain, tout ce détail de priſon eſt triſte.

Mademoiſelle Habert me vint prendre à onze heures du matin; elle ne monta pas, elle me fit avertir, je deſcendis, un carroſſe m'attendoit à la porte; & quel carroſſe? celui de Madame de Ferval, où Madame de Ferval étoit elle-même, & cela pour donner plus d'éclat à ma ſortie, & plus de célébrité à mon innocence.

Le zele de cette Dame ne s'en tint pas-là; avant que de le ramener chez vous, dit-elle à Mademoiſelle Habert, je ſuis d'avis que nous le menions dans le quartier & vis-à-vis l'endroit où il a été

arrêté ; il eſt bon que ceux qui le virent enlever, & qui pourroient le reconnoître ailleurs, ſçachent qu'il eſt innocent ; c'eſt une attention qui me paroît néceſſaire, & peut-être, ajoûta-t'elle, en s'adreſſant à moi, reconnoîtrez-vous vous-même quelques-uns de ceux qui vous entouroient quand vous fûtes pris.

Oh pour cela oui, lui dis-je, & n'y eut-il que le Chirurgien qui étoit vis-à-vis la maiſon, & qu'on appella pour panſer les défunts, je ſerois bien aiſe de le voir pour lui montrer que je ſuis plus honnête garçon qu'il ne s'imagine.

Mon Dieu que Madame eſt incomparable, s'écria là-deſſus Mademoiſelle Habert, car vous n'avez qu'à compter que c'eſt elle qui a tout fait, Monſieur de la Vallée ; & quoiqu'elle n'ait regardé que Dieu là dedans. A ce mot de Dieu que Madame de Ferval ſçavoit bien être de trop là dedans, laiſ-

ſons cela, dit-elle, en interrompant; quand avez-vous deſſein de vous marier? Cette nuit ſi rien ne nous empêche, dit Mademoiſelle Habert.

Sur ce propos nous arrivâmes dans cette rue qui m'avoit été ſi fatale, & dont nous avions dit au cocher de prendre le chemin. Nous arrêtâmes devant la maiſon du Chirurgien; il étoit à ſa porte, & je remarquai qu'il me regardoit beaucoup; Monſieur, lui dis-je, vous ſouvenez-vous de moi, me reconnoiſſez-vous?

Mais je penſe qu'oui, me répondit-il, en ôtant bien honnêtement ſon chapeau, comme à un homme qu'il voyoit dans un bon équipage avec deux Dames, dont l'une paroiſſoit de grande conſideration. Oui, Monſieur, je vous remets, je crois que c'eſt vous qui étiez avant hier dans cette maiſon, (montrant celle où l'on m'avoit pris) & à qui il arriva.... il héſi-

toit à dire le reſte ; achevez, achevez, lui dis-je, oui, Monſieur, c'eſt moi qu'on y ſaiſit, & qu'on mena en priſon; je n'oſois vous le dire, reprit-il, mais je vous examinai tant que je vous ai reconnu tout d'un coup. Eh bien, Monſieur, vous n'aviez donc point de part à l'affaire en queſtion?

Pas plus que vous, lui répondis-je, & là-deſſus je lui expliquai comment j'y avois été mêlé. Eh! pardi, Monſieur, reprit-il, je m'en réjouis, & nous le diſions tous ici, nos voiſins, ma femme, mes enfans, moi & mes garçons; à qui diantre ſe fiera-t'on après ce garçon-là, car il a la meilleure phyſionomie du monde? oh! parbleu je veux qu'ils vous voyent. Hola Babet (c'étoit une de ſes filles qu'il appelloit,) ma femme approchez, venez vous autres, il parloit à ſes garçons; tenez, regardez bien Monſieur, ſçavez-vous qui c'eſt?

Eh! mon pere, s'écria Babet, il

reſſemble au viſage de ce priſonnier de l'autre jour ; eh ! vraiment oüi, dit la femme, il lui reſſemble tant que c'eſt lui-même ; oüi, répondis-je en propre viſage ; ah, ah, dit encore Babet, voilà qui eſt drôle, vous n'avez donc aidé à tuer perſonne, Monſieur ? Et ! non certes, repris-je, j'en ſerois bien fâché d'aider à la mort de quelqu'un, à la vie encore paſſe. En bonne foi, dit la femme, nous n'y comprenions rien ; oh pour cela, dit Babet, ſi jamais quelqu'un a eu la mine d'un innocent, c'étoit vous aſſurément.

Le peuple commençoit à s'aſſembler, nombre de gens me reconnoiſſoient. Madame de Ferval eut la complaiſance de laiſſer durer cette ſcene auſſi long-tems qu'il le falloit pour rétablir ma réputation dans tout le quartier ; je pris congé du Chirurgien & de toute ſa famille, avec la conſolation d'être ſalué bien cordiale-

ment par ce peuple, & bien purgé tout le long de la rue des crimes dont on m'y avoit soupçonné; sans compter l'agrément que j'eus d'y entendre de tous côtés faire l'éloge de ma physionomie, ce qui mit Mademoiselle Habert de la meilleure humeur du monde, & l'engagea à me regarder avec une avidité qu'elle n'avoit pas encore eu.

Je la voyois qui se pénetroit du plaisir de me considerer, & qui se félicitoit d'avoir eu la justice de me trouver si aimable.

J'y gagnai même auprès de Madame de Ferval, qui de son côté en appliqua sur moi quelques regards plus attentifs qu'à l'ordinaire, & je suis persuadé qu'elle se disoit; je ne suis donc point de si mauvais goût, puisque tout le monde est de mon sentiment.

Ce que je vous dis-là au reste, se passoit en parlant; aussi étois-

je

je bien content, & ce ne fut pas là tout.

Nous approchions de la maiſon de Mademoiſelle Habert où Madame de Ferval vouloit nous mener, quand nous rencontrâmes à la porte d'une Egliſe, la ſœur aînée de ma future & Monſieur Doucin qui cauſoient enſemble, & qui ſembloient parler d'action. Un carroſſe, qui retarda la courſe du nôtre, leur donna tout le tems de nous appercevoir.

Quand j'y ſonge, je ris encore du prodigieux étonnement où ils demeurerent tous deux en nous voyant.

Nous les pétrifiâmes; ils en furent ſi déroutés, ſi étourdis, qu'il ne leur reſta pas même aſſez de préſence d'eſprit pour nous faire la mouë, comme ils n'y auroient pas manqué, s'ils avoient été moins ſaiſis; mais il y a des choſes qui terraſſent, & pour ſurcroît de

chagrin, c'eſt que nous ne pouvions leur apparoître dans un inſtant qui leur rendît notre apparition plus humiliante & plus douloureuſe. Le hazard y joignoit des accidens faits exprès pour les déſoler; c'étoit triompher d'eux d'une maniere ſuperbe, & qui auroit été inſolente ſi nous l'avions méditée; & c'eſt, ne vous déplaiſe, qu'au moment qu'ils nous apperçûrent, nous éclations de rire, Madame de Ferval, Mademoiſelle Habert & moi, de quelque choſe de plaiſant que j'avois dit; ce qui, joint à la pompe triomphante avec laquelle Madame de Ferval ſembloit nous mener, devoit aſſurément leur percer le cœur.

Nous les ſaluâmes fort honnêtement; ils nous rendirent le ſalut comme gens confondus, qui ne ſçavoient plus ce qu'ils faiſoient, & qui plioient ſous la force du coup qui les aſſommoit.

Vous ſçaurez encore qu'ils venoient tous deux de chez Madamoiſelle Habert la cadette (nous l'apprîmes en rentrant) & que là on leur avoit dit que j'étois en priſon; car Madame d'Alain qui avoit été préſente au rapport du Géolier que j'avois envoyé de la priſon, n'avoit pas pû ſe taire, & tout en les grondant en notre faveur, les avoit régalés de cette bonne nouvelle.

Jugez des eſpérances qu'ils en avoient tirées contre moi. Un homme en priſon, qu'a-t'il fait? ce n'eſt pas nous qui avons part à cela; ce n'eſt pas le Préſident non plus qui a refuſé de nous ſervir; il faut donc que ce ſoit pour quelque action étrangere à notre affaire; que ſçais-je s'ils n'alloient pas juſqu'à me ſoupçonner de quelque crime; ils me haïſſoient aſſez tous deux pour avoir cette charitable opinion de moi; les dévots prennent leur haine con-

tre vous pour une preuve que vous ne valez rien ; oh ! voyez quel rabat-joye de nous rencontrer subitement en situation si brillante & si prospere.

Mais laissons-les dans leur confusion, & arrivons chez la bonne Mademoiselle Habert.

Je ne monte point chez vous, lui dit Madame de Ferval, parce que j'ai affaire ; adieu, prenez vos mesures pour vous marier au plûtôt, n'y perdez point de tems, & que Monsieur de la Vallée, je vous prie, vienne m'avertir quand c'en sera fait, car jusques-là je serai inquiete.

Nous irons vous en informer tous deux, répondit Mademoiselle Habert ; c'est bien le moins que nous vous devions, Madame. Non, non, reprit-elle, en jettant sur moi un petit regard d'intelligence qu'elle vit bien que j'entendois ; il suffira de lui, Mademoiselle, faites à votre aise, & puis elle partit.

Eh ! Dieu me pardonne, s'écria Madame d'Alain, en me revoyant, je crois que c'eſt Monſieur de la Valée que vous nous ramenez, notre bonne amie. Tout juſte, Madame d'Alain, vous y êtes, lui dis-je, & Dieu vous pardonnera de le croire, car vous ne vous trompez point ; bon jour Mademoiſelle Agathe (ſa fille étoit-là) ſoyez le bien-venu, me répondit-elle, ma mere & moi nous vous croyions perdu.

Comment perdu, s'écria la veuve ? ſi vous n'étiez pas venu ce matin, j'allois cet après-midi mettre tous mes amis par voie & par chemin ; votre ſœur & Monſieur Doucin ſortent d'ici qui venoient vous voir, ajouta-t'elle à ma future ; allez, je ne les ai pas mal accommodés ; demandez le train que je leur ai fait. Le pauvre garçon eſt en priſon, leur ai-je dit, vous le ſçavez bien, c'eſt vous qui en êtes cauſe, & c'eſt fort

mal fait à vous. En prison ? Eh ! depuis quand ? Bon ? depuis quand, depuis vos menées, depuis que vous courez par tout pour l'y mettre ; & puis ils sont partis sans que je leur aye seulement dit, asseyez-vous.

Par ce discours de Madame d'Alain que je rapporte, on voit bien qu'elle ignoroit les causes de ma prison ; & en effet, Mademoiselle Habert s'étoit bien gardée de les lui dire, & lui avoit laissé croire que j'y avois été mis par les intrigues de sa sœur. Si Madame d'Alain avoit été instruite, quelle bonne fortune pour elle qu'un pareil récit à faire ? Tout le quartier auroit retenti de mon avanture, elle auroit été la conter de porte en porte, pour y avoir le plaisir d'étaler ses regrets sur mon compte, & c'étoit toujours autant de mauvais bruits d'épargnés.

Eh ! mais dites-nous donc ceci,

dites-nous donc cela ; c'étoit le détail de ma prison qu'elle me demandoit ; je lui en inventai quelques-uns ; je ne lui dis point les véritables ; & puis je vous ai trouvé un Prêtre qui vous mariera quand vous voudrez, dit-elle, tout à l'heure s'il n'étoit pas trop tard, mais ce sera pour après minuit, si c'est votre intention.

Ouidà, Madame, dit Mademoiselle Habert, & nous vous serons fort obligés de le faire avertir ; j'irai moi-même tantôt chez lui, nous dit-elle ; il s'agit de dîner à present ; allons, venez manger ma soupe, vous me donnerez à souper ce soir ; & de témoins pour votre mariage, je vous en fournirai qui ne seront pas si glorieux que les premiers.

Mais tous ces menus récits m'ennuyent moi-même, sautons-les, & supposons que le soir est venu, que nous avons soupé avec nos témoins, qu'il est deux heu-

res après minuit, & que nous partons pour l'Eglise.

Enfin pour le coup nous y sommes, la Messe est dite, & nous voilà mariés en dépit de notre sœur aînée & du Directeur son adhérant, qui n'aura plus ni caffé ni pain de sucre de Madame de la Vallée.

J'ai vû bien des amours en ma vie, au reste bien des façons de dire & de témoigner qu'on aime, mais je n'ai rien vû d'égal à l'amour de ma femme.

Les femmes du monde les plus vives, les plus tendres, vieilles ou jeunes, n'aiment point dans ce goût-là, je leur défierois même de l'imiter; non, pour ressembler à Mademoiselle Habert, que je ne devrois plus nommer ainsi, il ne sert de rien d'avoir le cœur le plus sensible du monde; joignez-y de l'emportement, cela n'avance de rien encore; mettez enfin dans le cœur d'une femme tout ce qui

vous

vous plaira vous ferez d'elle quelque chose de fort vif, de fort passionné, mais vous n'en ferez point une Mademoiselle Habert; tout l'amour dont elle sera capable ne vous donnera point encore une juste idée de celui de ma femme.

Pour aimer comme elle, il faut avoir été trente ans dévote, & pendant trente ans avoir eu besoin de courage pour l'être; il faut pendant trente ans avoir résisté à la tentation de songer à l'amour, & trente ans s'être fait un scrupule d'écouter ou même de regarder les hommes qu'on ne haïssoit pourtant pas.

Oh! mariez-vous après trente ans d'une vie de cette force-là, trouvez-vous du soir au matin l'épouse d'un homme, c'est déja beaucoup; j'ajoute aussi d'un homme que vous aimerez d'inclination, ce qui est encore plus, & vous serez pour lors une autre Ma-

demoiſelle Habert, & je vous réponds que qui vous épouſera verra bien que j'ai raiſon quand je dis que ſon amour n'étoit fait comme celui de perſonne.

Caracteriſez donc cet amour, me dira-t'on; mais doucement, auſſi bien je ne ſçaurois; tout ce que j'en puis dire, c'eſt qu'elle me regardoit ni plus ni moins que ſi j'avois été une image; & c'étoit ſa grande habitude de prier & de tourner affectueſement les yeux en priant, qui faiſoit que ſes regards ſur moi avoient cet air-là.

Quand une femme vous aime, c'eſt avec amour qu'elle vous le dit; c'étoit avec dévotion que me le diſoit la mienne, mais avec une dévotion délicieuſe; vous euſſiez cru que ſon cœur traitoit amoureuſement avec moi une affaire de conſcience, & que cela ſignifioit Dieu ſoit beni qui veut que je vous aime, & que ſa ſainte volonté ſoit faite; & tous les tranſ-

ports de ce cœur étoient sur ce ton-là, & l'amour n'y perdoit qu'un peu de son air & de son style, mais rien de ses sentimens; figurez-vous là-dessus de quel caractere il pouvoit être.

Il étoit dix heures quand nous nous levâmes; nous nous étions couchez à trois, & nous avions eu besoin de repos.

Monsieur de la Vallée, me dit-elle, un quart d'heure avant que nous nous levassions, nous avons bien quatre à cinq mille livres de rente; c'est de quoi vivre passablement; mais tu es jeune, il faut s'occuper; à quoi te destines-tu? à ce qu'il vous plaira, cousine, lui dis-je; mais j'aime assez cette maltôte, elle est de si bon rapport, c'est la mere nourrice de tous ceux qui n'ont rien; je n'ai que faire de nourrice avec vous, cousine vous ne me laisserez pas manquer de nourriture, mais abondance de vivres ne nuit point; fai-

ſons-nous Financiers par quelque emploi qui ne nous coute gueres, & qui nous rende beaucoup, comme c'eſt la coutume du métier. Le Seigneur de notre village qui eſt mort riche comme un coffre, étoit parvenu par ce moyen, parvenons de même.

Ouida, me dit-elle, mais tu ne ſçais rien, & je ſerois d'avis que tu t'inſtruiſiſſes un peu auparavant; je connois un Avocat au Conſeil chez qui tu pourrois travailler, veux-tu que je lui en parle?

Si je le veux, dis je, eh! pardi couſine, eſt-ce qu'il y a deux volontés ici? eſt-ce que la vôtre n'eſt pas la nôtre? Helas! mon bien aimé, reprit-elle, je ne voudrai jamais rien que pour ton bien; mais à propos, mon cher mari, nos embarras m'ont fait oublier une choſe; tu as beſoin d'habit & de linge, & je ſortirai cet après-midi pour t'acheter l'un & l'autre.

Et à propos d'équipage d'hom-

me, ma petite femme, lui dis-je, il y a encore une bagatelle qui m'a toujours fait envie; votre volonté n'y penſeroit-elle pas par hazard? dans cette vie un peu de bonne mine ne gâte rien.

Eh! de quoi s'agit-il, mon ami, me répondit-elle? Rien que d'une épée avec ſon ceinturon, lui dis-je, pour être Monſieur de la Vallée à forfait; il n'y a rien qui releve tant la taille, & puis avec cela tous les honnêtes gens ſont vos pareils.

Eh bien, mon beau mari, vous avez raiſon, me dit-elle, nous en ferons ce matin l'emplette; il y a près d'ici un Fourbiſſeur, il n'y a qu'à l'envoyer chercher; voyez, ſongez, que deſirez-vous encore, ajoûta-t'elle; car en ce premier jour de nôces, cette ame dévotement enflammée ne reſpiroit que pour ſon jeune époux; ſi je lui avois dit que je voulois être Roi, je penſe qu'elle m'auroit promis de

marchander une Couronne.

Sur ces entrefaites dix heure ſonnerent ; la taſſe de caffé nous attendoit ; Madame d'Alain qui nous la faiſoit porter, crioit à notre porte, & demandoit à entrer avec un tapage, qu'elle croyoit la choſe du monde la plus galante; vû que nous étions de nouveaux mariés.

Je voulois me lever: laiſſez, mon fils, laiſſez, me dit Madame de la Vallée, tu ferois trop longtems à t'habiller, voilà qui me fait encore reſſouvenir qu'il te faut une robbe de chambre; bon, bon. il me faut lui répondis-je en riant; allez, allez vous n'y entendez rien, ma femme, il me falloit ma couſine, avec cela j'aurai de tout.

Là-deſſus elle ſortit du lit, mit une robbe, & ouvrit à notre bruyante hôteſſe, qui lui dit en entrant, venez-çà que je vous embraſſe avec votre bel œil mourant; eh bien, qu'eſt-ce que c'eſt, ce

gros garçon, s'en accommodera-t'on; vous riez, c'eſt ſigne qu'oui; tant mieux, je m'en ſerois bien doutée; le gaillard, je penſe qu'il fait bon vivre avec lui, n'eſt-ce pas? Debout, debout, jeuneſſe, me dit-elle en venant à moi, quittez le chevet, votre femme n'y eſt plus, & il ſera nuit ce ſoir.

Je ne ſçaurois, lui dis-je, je ſuis trop civil pour me lever devant vous; demain tant que vous voudrez, j'aurai une robbe de chambre, eh pardi dit-elle, voilà bien des façons; s'il n'y a que cela qui manque je vais vous en chercher une qui eſt preſque neuve; mon pauvre défunt ne l'a pas miſe dix fois; quand vous l'aurez il me ſemblera le voir lui-même.

Et ſur le champ elle paſſe chez elle, rapporte cette robbe de chambre & me la jette ſur le lit; tenez, me dit-elle, elle eſt belle & bonne, gardez-la, je vous en ferai bon compte.

La veux-tu, me dit Madame de la Vallée? oui-da, repris-je; à combien eſt-elle, je ne ſçais pas marchander.

Et là-deſſus je vous la laiſſe à tant, c'eſt marché donné; non, c'eſt trop, ce n'eſt pas aſſez, bref elles convinrent; & la robbe de chambre me demeura; je la payai de l'argent qui me reſtoit de ma priſon.

Nous prîmes notre caffé; Madame de la Vallée confia mes beſoins tant en habit qu'en linge à notre hôteſſe, & la pria de l'aider l'après-midi dans ſes achats; mais quant à l'habit, le hazard en ordonna autrement.

Un Tailleur, à qui Madame d'Alain louoit quelques chambres dans le fond de la maiſon, vint un quart d'heure après lui apporter un reſte de terme qu'il lui devoit; eh pardi, Monſieur Simon, vous arrivez à propos, lui dit-elle en me montrant, voilà une pratique

pour vous, nous allons tantôt lever un habit pour ce Monſieur-là.

Monſieur Simon me ſalua, me regarda : eh! ma foi, dit-il, ce ne ſeroit pas la peine de lever de l'étoffe, j'ai chez moi un habit tout battant neuf, à qui je mis hier le dernier point, & que l'homme à qui il eſt, m'a laiſſé pour les gages à cauſe qu'il n'a pas pû me payer ; l'avance que je lui en ai faite, & qu'hier au matin, ne vous déplaiſe, il a délogé de ſon auberge ſans dire adieu à perſonne ; je crois qu'il ſera juſte à Monſieur, c'eſt une occaſion de s'habiller tout d'un coup, & pas ſi cher que chez le Marchand ; il y a habit, veſte & culotte, d'un bel & bon drap bien fin, tout uni, doublé de ſoie rouge, rien n'y manque.

Cette ſoie rouge me flatta ; une doublure de ſoie, quel plaiſir & quelle magnificence pour un Payſan. Qu'en dites-vous, ma mie, dis-je à Madame de la Vallée? Eh! mais, dit-elle, s'il va

bien, mon ami, c'eſt autant de pris : Il ſera comme de cire, reprit le Tailleur, qui courut le chercher ; il l'apporte, je l'eſſaye, il m'habilloit mieux que le mien, & le cœur me battoit ſous la ſoie ; on en vient au prix.

Le marché en fut plus long à conclure que de la robbe de chambre ; non pas de la part de ma femme, à qui Madame d'Alain dit : ne vous mêlez point de cela, c'eſt mon affaire : allons, Monſieur Simon, peut-être que d'un an vous ne vendrez cette friperie-là ſi à propos ; car il faut une taille & en voilà une ; c'eſt comme ſi Dieu vous l'envoyoit, il n'y a peut-être que celle-là à Paris ; lâchez la main, pour trop avoir on n'a rien, d'offres en offres notre officieuſe tracaſſiere conclut.

Quand l'habit fut acheté, l'amoureuſe envie de me voir tout équipé, prit à ma femme : Mon fils, me dit-elle, envoyons tout

de ſuite chercher un ceinturon, des bas, un chapeau (& je veux qu'il ſoit bordé) une chemiſe neuve toute faite, & tout l'attirail, n'eſt-ce pas?

Comme il vous plaira, lui dis-je, avec une gayeté qui m'alloit juſqu'à l'ame, & auſſi-tôt dit auſſi-tôt fait; tous les Marchands furent appellés; Madame d'Alain toujours préſente, toujours marchandant, toujours tracaſſiere; & avant le dîné j'eus la joie de voir Jacob métamorphoſé en Cavalier avec la doublure de ſoie, avec le galant bord d'argent au chapeau, & l'ajuſtement d'une chevelure qui me deſcendoit juſqu'à la ceinture, & après laquelle le Baigneur avoit épuiſé tout ſon ſçavoir faire.

Je vous ai déja dit que j'étois beau garçon, mais juſques-là il avoit fallu le remarquer pour y prendre garde. Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un beau garçon ſous des habits groſſiers? il eſt bien enterré là-deſſous; nos yeux ſont ſi dupes

à cet égard-là ; s'apperçut-on même qu'il eſt beau, quel mérite cela a-t'il ? on diroit volontiers, de quoi ſe mêle-t'il, il lui appartient bien ; il y a ſeulement par-ci par-là quelques femmes moins frivoles, moins diſſipées que d'autres, qui ont le goût plus eſſentiel, & qui ne s'y trompent point. J'en avois déja rencontré quelques-unes de celles-là comme vous l'avez vû ; mais ma foi ſous mon nouvel attirail il ne falloit que des yeux pour me trouver aimable, & je n'avois que faire qu'on les eût ſi bons ; j'étois bel homme, j'étois bien fait, j'avois des graces naturelles, & tout cela au premier coup d'œil.

Voyez donc l'air qu'il a, ce cher enfant, dit Madame de la Vallée, quand je ſortis du cabinet où je m'étois retiré pour m'habiller : Comment donc, dit Madame d'Alain, ſçavez-vous bien qu'il eſt charmant, & ce n'étoit plus en babillarde qu'elle le diſoit, il me pa-

rut que c'étoit en femme qui le penſoit, & qui même pendant quelques momens en perdit ſon babil. A la maniere étonnée dont elle me regarda, je crois qu'elle convoitoit le mari de ma femme, je lui avois déja plû à moins de frais.

Voilà une belle tête, diſoit-elle; ſi jamais je me marie, je prendrai un homme qui aura la pareille: oh oui ma mere, dit Agathe, qui venoit d'entrer, mais ce n'eſt pas le tout, il faut la mine avec.

Cependant nous dinâmes; Madame d'Alain ſe répandit en cajoleries pendant le repas: Agathe ne m'y parla que des yeux, m'en dit plus que ſa mere, & ma femme ne vit que moi, ne ſongea qu'à moi, & je parus à mon tour n'avoir d'attention que pour elle.

Nos témoins que Madame de la Vallée avoit invités à ſouper en les quittant à trois heures du matin le même jour, arriverent ſur les cinq heures du ſoir.

Monsieur de la Vallée, me dit la cousine, je serois d'avis que vous allassiez chez Madame de Ferval, nous ne souperons que sur les huit heures, & vous aurez le tems de la voir; faites-lui bien des complimens de ma part, & dites-lui que demain nous aurons l'honneur de la voir ensemble.

Eh! oui, à propos, lui dis-je, elle nous a bien recommandé de l'avertir, & cela est juste. Adieu, Mesdames, adieu, Messieurs, vous le voulez bien, jusqu'à tantôt.

Ma femme croyoit me faire ressouvenir de cette Madame de Ferval, mais je l'en aurois fait ressouvenir elle-même si elle l'avoit oublié; je mourois d'envie qu'elle me vît fait comme j'étois. Oh! comme je vais lui plaire, disois-je en moi-même, ce sera bien autre chose que ces jours passés. On verra dans les suites ce qu'il en fut.

Fin de la troisième Partie.

864032

Ed. A. & J. Picard
10.3.1987
[ZAH.]

D.

4" 10